This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

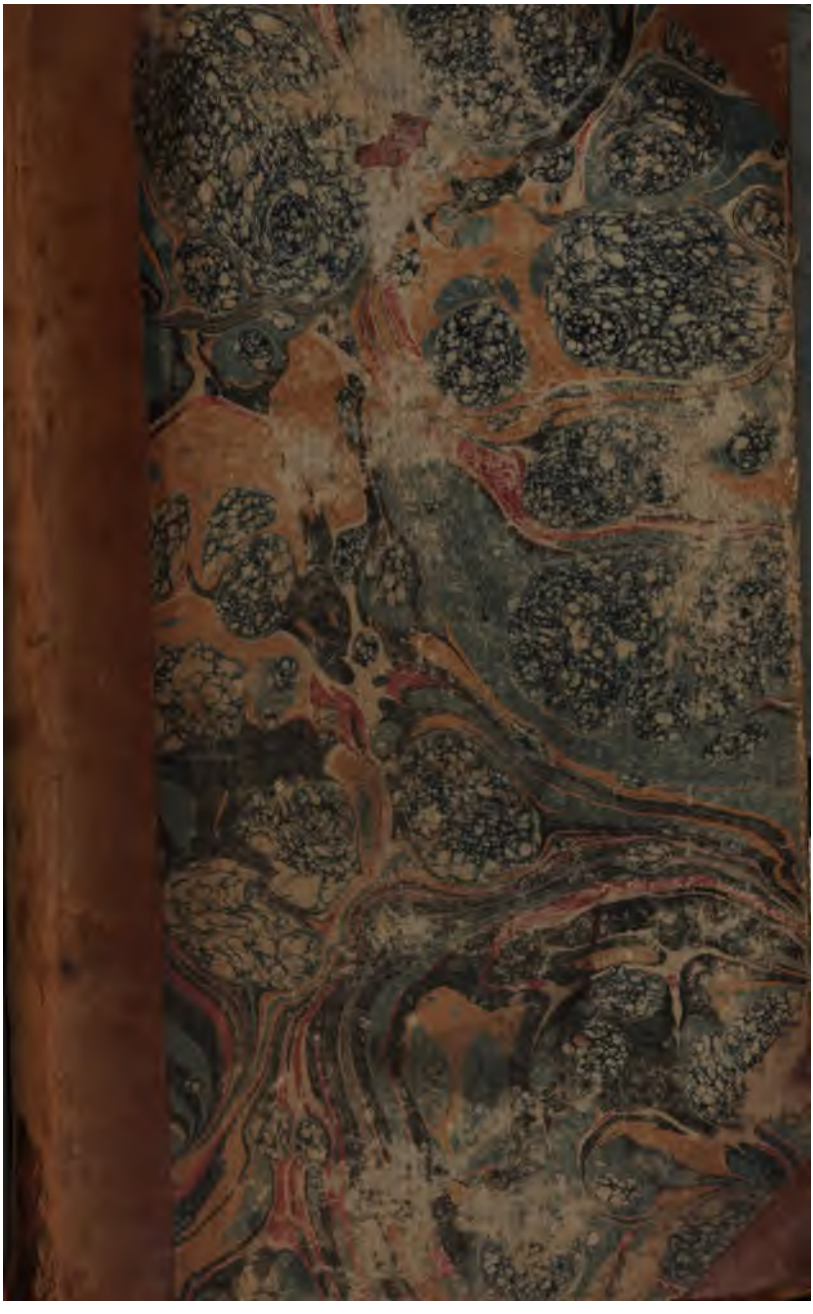
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Bought from Miss Segar..

Hb

2212 f. 2/1

ÉDUCATION
COMPLETTE,
OU
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE
UNIVERSELLE,

Mêlé de Géographie et de Chronologie.

Par Madame LE P. DE BEAUMONT.

TOME PREMIER

A PARIS,

Chez LEPETIT jeune, et GÉRARD, Libraires, rue St.-André des arts, N.° 44, et Palais du Tribunat, galerie de bois, N.° 223.

AN DIX, (1802).

ABRÉGÉ DE L'HISTOIRE ANCIENNE.

PREMIERE PARTIE,

Qui renferme ce qui s'est passé depuis le Déluge, jusqu'au temps de la Monarchie des Perses.

PREMIERE LEÇON.

D. QUE devinrent les enfans de Noé après le déluge?

R. S'étant beaucoup multipliés, ils résolurent de se séparer.

D. Que firent-ils avant leur séparation?

R. Ils commencerent à élever une tour. (*a*)

(*a*) 1. Epoque. La tour de Babel.

D. Quel était leur dessein en faisant cette tour?

R. D'immortaliser leur nom, et de se sauver d'un second déluge.

D. Cet ouvrage fut-il achevé?

R. Non, Dieu confondit leur langage, ce qui hâta leur séparation.

D. Où porterent-ils alors leurs pas?

R. Cham, et Chanaan son fils, furent du côté de l'orient.

D. Que devint Japhet?

R. Il vint habiter vers l'occident.

D. Et Sem?

R. Il peupla le pays d'Assur, et fut pere des Hébreux.

D. Quels furent les descendans de Chanaan?

R. Les Assyriens, les Egyptiens et les Phéniciens.

D. Dans ces premiers tems, y avait-il des Rois?

R. Non, les hommes étaient égaux.

D. Quelle est donc l'origine de la noblesse?

R. La reconnaissance qu'on eut pour ceux qui se rendirent utiles à la société.

D. La noblesse n'a-t-elle point d'autre origine?

R. L'orgueil de ceux qui se virent respectés pour les services qu'ils avaient rendus.

D. Parmi les enfans de Cham, qui fut celui qui se distingua le plus?

R. Nemrod.

D. Quel était son talent?

R. Celui de détruire les bêtes sauvages.

D. Que fit-il lorsqu'il eut acquis beaucoup de crédit parmi ses freres?

R. Il en abusa pour les assujétir, et se fit Roi.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il bâtit la ville de Babylone. (*a*)

D. Dans quel lieu?

R. Dans le lieu où l'on avait commencé la tour de Babel.

D. La monarchie des Assyriens a-t-elle toujours duré?

R. Non, elle a été remplacée par trois autres.

D. Nommez les quatre grandes Monarchies.

R. 1. Celle des Assyriens. 2. Celle des Perses. 3. Celle des Grecs. 4. Celle des Romains.

D. Nemrod fut-il content, lorsqu'il se vit maître de Babylone?

R. Non, il chassa les enfans de Sem du pays d'Assur.

(*a*) Seconde Epoque. Fondation de l'Empire des Assyriens, l'an du monde mil huit cent.

D. Que fit-il ensuite?

R. Il bâtit la ville de Ninive.

D. Qu'arriva-t-il lorsque Nemrod fut mort?

R. On l'adora sous le nom de Bélus.

Après la mort de Noé, ses enfans s'étant multipliés, la terre qu'ils habitaient leur parut trop petite, et ils résolurent de se séparer; mais auparavant, ils conçurent un dessein également impie et extravagant.

Voulant immortaliser leur nom, et se procurer une retraite en cas d'un second déluge, ils commencerent une tour qu'ils voulaient élever fort haut; mais Dieu confondit leur vanité, en confondant leur langage, ce qui fit nommer cette tour, Babel, qui veut dire confusion.

Cet évenement hâta la séparation à laquelle les enfans de Noé étaient résolus: et les trois familles marcherent vers les lieux qu'elles voulaient habiter. Dans ces premiers temps, tous les hommes étaient égaux, et chaque pere de famille gouvernait à son gré ses enfans: mais, comme ils ne purent s'empêcher de se soumettre naturellement à ceux dans lesquels ils reconnurent des talens supérieurs aux leurs, ils ne tarderent point à accorder des distinctions à ceux d'entr'eux qui se rendi-

rent utiles à la société. Les bêtes féroces avaient eu le tems de se multiplier dans les lieux qui n'avaient point été habités jusqu'alors; il fallait les en chasser: ainsi; Nemrod, plus adroit, ou plus courageux que les autres dans cet exercice, s'attira la confiance de ses freres, qui s'accoutumerent à recevoir ses ordres, lorsqu'il s'agissait de la chasse. Il abusa de leur confiance, se fit reconnaître pour Roi, et bâtit la ville de Babylone. Comme l'ambition n'a point de bornes, il chassa les enfans de Sem du pays d'Assur, et y bâtit la ville de Ninive. Lorsque Nemrod fut mort, son fils le fit adorer sous le nom de Bel, ou Bélus.

RÉFLEXIONS.

1. Cette histoire nous apprend, que la vraie noblesse ne peut se conserver ou s'acquérir, que par les mêmes actions auxquelles elle doit son origine, et qu'il n'y a de vrais nobles que ceux qui procurent l'utilité publique, dans l'état où la providence les a placés.

2. Que les personnes qui sont nées dans les conditions les plus basses, peuvent devenir réellement nobles, en s'élevant au-dessus des autres par leurs vertus.

3. Qu'en vain nous nous glorifions d'une

naissance illustre, si nous n'imitons pas les actions qui ont distingués nos aïeux du commun des hommes.

4. Enfin, que lorsqu'on s'est une fois abandonné à l'ambition, on ne connait plus de bornes, et, qu'à l'exemple de Nemrod, on ne craint point de devenir injuste pour s'aggrandir.

IIe. LEÇON.

D. QUI succéda à Nemrod?

R. Ninus son fils.

D. Quel fut le caractere de Ninus?

R. Il aima la guerre, et fut ambitieux comme son pere.

D. Réussit-il dans toutes les guerres qu'il entreprit?

R. Il désespéra de prendre la ville de Bactres.

D. Qui l'aida dans cette entreprise?

R. Sémiramis, femme d'un de ses Officiers.

D. Faites le portrait de Sémiramis.

R. Ce fut une grande Reine, et une méchante femme.

D. Quels crimes l'ambition lui fit-elle commettre?

R. 1. Elle chercha à plaire au Roi,

2. Elle causa la mort de son mari, qui se tua de désespoir. 3. Ayant épousé Ninus, elle trouva le moyen de le faire perir. 4. Elle donna une mauvaise éducation à son fils, pour le rendre incapable de regner.

D. Comment gouverna-t-elle le Royaume d'Assyrie.

R. Avec sagesse. Elle y ajouta l'Ethiopie, et plusieurs autres pays.

D. Fut-elle toujours heureuse dans ce qu'elle entrepit ?

R. Non, ayant porté ses armes jusques dans les Indes, elle fut battue.

D. Que faisait Ninias pendant que sa mere gouvernait le Royaume ?

R. Il se plongeait dans les plaisirs et les débauches.

D. Comment mourut Sémiramis ?

R. On l'ignore ; mais après sa mort, elle fut adorée sous la forme d'une colombe.

Ninus ayant succédé à son pere Nemrod, ne pensa, comme lui, qu'à étendre sa domination. Après avoir fait plusieurs conquêtes, il fut arrêté devant la ville de Bactres, qu'il désespérait de prendre, lorsque Sémiramis, femme d'un de ses Officiers, lui en suggéra les moyens. Sémiramis réunissait en elle toutes les qualités de corps et d'esprit ; mais l'ambition à la-

quelle elle s'abandonna, lui gâta le cœur, et l'entraîna dans les crimes les plus horribles. Après la mort de son premier mari, qu'elle avait occasionnée, Ninus fut assez imprudent pour la placer sur le Trône. Il devint sa victime. Il restait un obstacle au dessein que Sémiramis avait de régner seule : le Trône appartenait à son fils Ninias ; et il était naturel qu'il cherchât à s'y placer lorsqu'il serait en âge. Cette mauvaise mere, pour abaisser son esprit, lui fournit les moyens de corrompre son cœur ; car elle savait qu'un homme qui aime trop les plaisirs, n'est pas capable de s'appliquer aux affaires. Cette indigne manœuvre lui réussit : Ninias, plongé dans la débauche, abandonna le Royaume à sa mere, qui, non contente de le gouverner avec sagesse, l'augmenta considérablement. Elle ne fut dégoutée de la guerre que par le mauvais succès de ses armes dans les Indes, d'où elle eut bien de la peine à se sauver avec les débris de son armée. Ayant consulté l'oracle de Jupiter Ammon sur la durée de son regne, il lui répondit, qu'elle régnerait jusqu'au temps où son fils lui dresserait des embûches, et lui promit, après sa mort, les honneurs divins. Quelque tems après, cette princesse ayant découvert une conspiration

contr'elle, à laquelle son fils avait consenti, abandonna le Trône, et fut adorée sous la forme d'une colombe.

RÉFLEXIONS.

Cette histoire nous apprend: 1. Que les plus brillantes qualités deviennent pernicieuses aux personnes, qui, comme Sémiramis, se laissent dominer par une passion. 2. Qu'une personne mal élevée, c'est-à-dire, qu'on a accoutumée dès sa jeunesse à vivre dans les plaisirs, est incapable par la suite de régler sa conduite et ses affaires. 3. Qu'on devient la victime des méchans avec lesquels on s'associe, comme nous le voyons par Ninus, que Sémiramis fit mourir.

TRAITS D'HISTOIRE à raconter pour cette Leçon.

1. *Sémiramis appaise une révolte par sa seule présence.*

2. *Stratagême ridicule par rapport aux éléphans.*

3. *Il faut ici expliquer aux enfans de quel art les Prêtres des Idoles se servaient pour prédire l'avenir, par la connaissance du passé et du présent.*

IIIe. LEÇON.

D. COMMENT Ninias se comporta-t-il, lorsqu'il fut sur le Trône?

R. En Prince lâche et efféminé.

D. Son Royaume devint-il plus florissant sous son regne?

R. Non, chacun, à l'exemple du Prince, se plongea dans la volupté.

D. Les successeurs de Ninias eurent-ils plus de courage que lui?

R. Ils suivirent son mauvais exemple, pendant trente générations.

D. Qui fut le dernier Roi de cette Monarchie?

R. Sardanapale, surnommé l'infâme.

D. Pourquoi lui a-t-on donné ce vilain nom?

R. Parce qu'il ne pensait qu'à se parer, à boire, à manger et à se divertir.

D. Qu'arriva-t-il de la conduite de ce Prince?

R. Un de ses sujets, nommé Arbace, le détrôna.

D. Que fit Sardanapale, lorsqu'il se vit assiégé dans son Palais?

R. Il se brûla avec ses femmes; ses tré-

sors, ses confidens, et ses esclaves. (*a*)

On ne devait rien attendre de bon d'un Prince aussi mal élevé que Ninias; aussi ne s'occupa-t-il sur le Trône qu'à satisfaire ses passions, pendant que d'indignes favoris, complices de ses débauches, gouvernaient à leur gré son vaste Empire, et rendaient les Peuples malheureux. Il n'eut pas plus de soin de l'éducation de ses enfans qu'on n'en avait eu de la sienne: ainsi les mauvais Rois se perpétuerent en Assyrie pendant trente générations: s'ils firent la guerre, ce fut par leurs Lieutenans. Ce fut sous ces Rois fainéans, que les Juifs, contre l'ordre du Seigneur, firent alliance avec les Assyriens. Ils eurent lieu de se répentir d'une désobéissance qui leur attira les plus grands malheurs, ayant été plusieurs fois emmenés captifs par ces Princes, dans lesquels ils avaient mis leur appui.

Sardanapale, dernier Roi d'Assyrie, enchérit sur les crimes de ses prédécesseurs; un de ses sujets nommé Arbace, témoin de la vie infâme que menait ce Prince, eut honte d'obéir à un maître si méprisable: il se révolta donc contre

(*a*) L'an du monde trois mille deux cent cinquante-sept.

lui, et Sardanapale n'ayant pas le courage de mourir les armes à la main, se brûla dans son Palais, avec ce qu'il avait de plus précieux.

RÉFLEXIONS.

Cette histoire nous apprend: 1. Combien les parens qui gâtent leurs enfans sont criminels: les siecles s'écoulent, les crimes qu'ils ont occasionnés se perpétuent; et toute une race de malhonnêtes gens peuvent accuser leur chef, de la dépravation de leurs mœurs. 2. Que nous ne pouvons inspirer le respect et l'obéissance à nos inférieurs, qu'en nous comportant à leurs yeux, d'une maniere vertueuse et décente. 3. Que les ames lâches aiment mieux, comme Sardanapale, s'abandonner au désespoir, que de se donner la peine qu'il faudrait prendre, pour raccommoder leurs affaires dérangées.

TRAITS A RACONTER.

1. *Mauvaise politique d'Arbace pour se faire respecter.*

2. *Le mauvais effet que produisit son exemple.*

3. *Il faut ici faire remarquer aux enfans, que les Souverains d'Asie imitent la politique d'Arbace.*

IVe. LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL après la mort de Sardanapale?

R. Son Empire fut divisé en trois Royaumes. (*a*)

D. Nommez-les?

R. Les Royaumes de Babylone, de Ninive et de Médie.

D. De quels Royaumes était le Prince qui détruisit celui d'Israël?

R. C'était un Roi de Ninive, nommé Salmanasar.

D. A quelle occasion les Rois de Ninive eurent-ils souvent la guerre avec les Juifs?

R. A l'occasion d'un tribut, que l'impie Achas s'était engagé à leur payer.

D. Qu'arriva-t-il dans ces guerres?

R. Dieu se servit plusieurs fois des Assyriens pour punir les péchés de son Peuple, qui fut captif.

D. Les Assyriens furent-ils toujours vainqueurs?

(*a*) Seconde Epoque. Division de l'Empire des Assyriens, l'an du monde trois mille trois cent cinquante-six.

R. Non, Dieu protégea souvent son Peuple d'une maniere miraculeuse.

D. Quel fut le sort des trois Royaumes dont nous avons parlé ?

R. Le Roi de Ninive s'empara de Babylone.

D. Qu'arriva-t-il ensuite ?

R. Un Seigneur s'étant révolté contre le Roi de Ninive, détruisit cette ville. (*a*)

D. Le Royaume de Ninive subsista-t il après la ruine de sa Capitale ?

R. Non, il fut réuni à ceux de Babylone et de Médie.

Dieu ayant expressément défendu aux Juifs de s'allier avec les Infideles, punit sévérement son Peuple de la désobéissance qu'il commit à cet égard. Mais les circonstances de ces punitions étant rapportées tout au long dans la sainte Écriture, nous n'en dirons rien ici.

RÉFLEXIONS.

Apprenons par l'exemple des Juifs, à ne mettre notre confiance qu'en Dieu seul, et à mériter son secours par une soumission sans bornes à ce qu'il nous commande ; sinon, nous courons risque d'être opprimés par ceux-là mêmes dans lesquels nous aurons mis notre appui.

(*a*) L'an du monde trois mille trois cent soixante dix-huit.

V^e. LEÇON.

D. COMMENT se nommait l'avant-dernier Roi des Medes? (*a*)

R. Astiage.

D. Eut-il des enfans?

R. Il eut une fille, nommée Mandane, et long-temps après un fils appellé Ciaxare.

D. Que devint Mandane?

R. Elle fut mariée à Cambise, héritier du Royaume de Perse.

D. Le Royaume de Perse était-il alors aussi étendu qu'il l'est aujourd'hui?

R. On n'y comptait que douze mille hommes.

D. En quoi consistait la force des Perses?

R. Dans leur vertu.

D. Qu'est-ce qui rendait les Perses plus vertueux que leurs voisins?

R. La bonne éducation qu'ils recevaient.

D. Comment étaient-ils élevés?

R. On leur inspirait le respect pour la

(*a*) L'an du monde trois mille quatre cent neuf.

Religion, l'amour d'une vie dure et pénible, une obéissance sans bornes.

D. Mandane eut-elle des enfans?

R. Elle eut un fils nommé Cyrus, qui fut élevé comme les autres enfans des Perses.

D. Quel fruit produisit cette éducation?

R. Elle rendit Cyrus le plus grand Prince du monde.

D. Que remarque-t-on de plus frappant dans la vie de Cyrus?

R. 1. La maniere sage et prudente avec laquelle il se comporta dans son enfance à la Cour de son grand-pere. 2. Sa valeur et sa prudence dans les guerres qu'il entreprit, et dont il sortit victorieux.

D. Dans quelle guerre Cyrus s'est-il acquis le surnom de Grand?

R. Dans la guerre de Babylone.

D. Quel fut le succès de cette guerre?

R. L'impie Baltazar, qui regnait alors à Babylone, fut détrôné.

D. Comment Cyrus se comportait-il avec ses soldats?

R. 1°. Il en était aimé, parce qu'il les aimait.

2°. Il était respecté, parce qu'il était habile.

3°. Il était obéi, parce qu'il faisait lui-même ce qu'il commandait aux autres.

D. Qu'est-ce qui fait la plus grande gloire de Cyrus?

R. D'avoir été choisi de Dieu pour rebâtir son Temple, et délivrer son Peuple.

D. Qu'est-ce qu'on peut reprocher à Cyrus?

R. Son entrée fastueuse dans Babylone, et sa négligence par rapport à l'éducation de ses enfans.

Le luxe et la mollesse des Assyriens parvenus à leur dernier période, annonçaient la fin de cette grande Monarchie; et voici comment elle arriva.

Cyrus, petit-fils d'Astiage, fut élevé suivant les coutumes du peuple, auquel il devait un jour commander. Comme on n'avait d'autre but, en ce pays, que de rendre les enfans vertueux; Cyrus, qui avait les plus heureuses dispositions, fit des progrès surprenans dans une si bonne école. Il ne fut point ébloui du faste qui régnait à la Cour de son grand-pere, chez lequel il fut à l'âge de dix ans, et sut lui préférer hautement la simplicité des mœurs des Perses. Après la mort de son aïeul, ayant été envoyé au secours de son oncle Ciaxare, que le Roi de Babylone voulait détrôner, il se fit adorer des troupes qu'il commandait, et leur donna l'exemple de toutes les vertus dont il leur recommandait la pratique. Il vainquit Crésus, Roi de Lydie, qui s'était joint

au Roi de Babylone, et prit la Ville capitale de ce dernier, qui perdit en même tems l'Empire et la vie : pendant le cours de cette guerre, il vint à bout de détruire un ennemi plus terrible que les autres. Ce fut la jalousie qui s'était emparée du cœur de son oncle, à la vue de la gloire qu'acquérait Cyrus. Elle dura peu, et Ciaxare charmé de la modestie et des déférences de son neveu, voulut lui prouver qu'il était entierement revenu de sa faiblesse. Il lui offrit donc en mariage Mandane sa fille, et son unique héritiere. Quelque avantageux que fut ce mariage, Cyrus n'y consentit qu'après avoir demandé et obtenu le consentement de ses parens, quoiqu'il eût trente ans passés. Après la mort de son pere et de son oncle Ciaxare, qui est le même dont parle l'Ecriture, sous le nom de Darius (*a*), Cyrus réunit sous sa domination les Royaumes de Babylone, de Médie, de Lydie et de Perse, et mit fin à la prémiere des quatre grandes Monarchies. (*b*)

(*a*) C'est celui qui fit jetter Daniel dans la fosse aux lions.

(*b*) Quatrieme Epoque. Fin de l'Empire des Assyriens, l'an du monde trois mille quatre cent soixante-huit.

Cyrus, maître de Babylone, mit les Juifs en liberté, et leur permit de rebâtir le Temple du Seigneur. La vie frugale qu'il avait menée dès son enfance, lui procura une heureuse vieillesse ; et il mourut regretté de tous ses sujets, âgé de soixante et dix ans.

On reproche à Cyrus, d'avoir abandonné l'éducation de ses enfans à Mandane leur mere, Princesse élevée dans le faste et le luxe des Medes; ce mauvais exemple fut bientôt suivi de ses sujets : chaque mere se crut autorisée à gouverner ses enfans à son gré, et l'on cessa bientôt de les envoyer dans les classes où l'Etat avait soin de leur faire donner l'éducation. C'est à ce principe qu'il faut attribuer la décadence des mœurs chez les Perses.

On croit aussi qu'elle doit son origine à la faiblesse qu'eut ce Prince, d'emprunter, dans quelques occasions, le faste des Assyriens, ce qui fit beaucoup d'impression sur l'esprit de ses anciens sujets.

RÉFLEXIONS.

L'Histoire de Cyrus nous apprend :

1°. Combien il est avantageux de s'habituer à la vertu dès la jeunesse, puisque cette heureuse habitude influe sur toutes les actions de notre vie.

2. Que la sobriété fait parvenir jusqu'à la vieillesse, puisque ce Prince, nourri dès son enfance avec de l'eau, du pain et du cresson, a vécu sans maladie jusqu'à soixante et dix ans.

3. Cyrus, en refusant de se marier sans le consentement de ses parens, dans un temps où son âge et ses grandes actions semblaient lui donner le droit de disposer de lui, nous montre qu'il n'est aucune circonstance qui puisse nous dispenser d'obéir à ceux qui nous ont donné la vie.

TRAITS A RACONTER.

1. *Son premier voyage en Médie, festin d'Astiage, sentimens de ce Prince sur la somptuosité des banquets.*

2. *Le bon exemple qu'il donna à ses compagnons à son retour en Perse.*

3. *Les conseils de Cambise avant la guerre contre les Babyloniens.*

4. *Prudence de Cyrus pour réduire le Roi d'Arménie.*

5. *Histoire du Gouverneur de Tygrane.*

6. *Histoire de Penthée, de Gobrias et de Gadatas.*

7. *Cyrus guérit la jalousie de son oncle.*

8. *Prise de Babylone, impiété de Balthasar.*

9. *Cyrus forme de la cavalerie inconnue chez les Perses.*

10. *Son obéissance prompte envers Ciaxare.*

VIe. LEÇON.

D. COMBIEN Cyrus a-t-il laissé de fils? (*a*)

R. Deux, Cambyse et Smerdis.

D. Quel était le caractere de Cambyse?

R. Il avait de la valeur, mais il était débauché, téméraire et cruel.

D. En quoi a-t-il montré sa valeur?

R. En conquérant le Royaume d'Égypte.

D. Et sa témérité?

R. En voulant conquérir l'Éthiopie.

D. Pourquoi dites-vous que cette entreprise était téméraire?

R. Parce qu'il fallait traverser des déserts immenses, et qu'il n'avait pas fait provision de vivres.

D. En quoi a-t-il montré sa cruauté?

R. En faisant mourir son frere Smerdis, et en tuant sa femme d'un coup de pied.

(*a*) L'an du monde trois mille quatre cent soixante et quinze.

D. Quelles furent les suites de la mort de Smerdis ?

R. Un Mage qui lui ressemblait, se fit passer pour lui, et monta sur le trône de Perse.

D. Où était alors Cambyse ?

R. Il revenait d'Egypte, fort haï des Egyptiens, parce qu'il avait tué leur Dieu Apis.

D. Que fit-il lorsqu'il apprit l'attentat du Mage ?

R. Il se hâta de venir en Perse pour le punir ; mais il mourut en chemin.

D. Quel fut le genre de sa mort ?

R. Il se blessa de sa propre épée.

Cambyse étant monté sur le trône de Perse, s'abandonna tout entier à ses passions. Ayant conçu un amour violent pour une de ses sœurs, il demanda aux Mages, c'est-à-dire, aux Prêtres du Pays, s'il y avait quelque loi qui permît à un frere d'épouser sa sœur. Les Mages, qui connaissaient la cruauté de ce Prince, craignirent d'exciter sa colere en le contredisant. Ils n'oserent pas non plus lui dire qu'il pouvait consommer ce mariage incestueux, jusqu'alors inoui en Perse. Ils lui répondirent donc, que la loi ne s'était point expliquée au sujet d'un tel mariage, mais qu'elle déclarait formellement

que les Rois pouvaient faire tout ce qu'ils voudraient. Voilà l'époque fatale de tous les désordres de Cambyse, il se crut tout permis. Ses débauches furent excessives; la moindre résistance à ses volontés lui parut un crime, qu'il punissait avec une cruauté qui révolta l'humanité. Ayant dessein de conquérir l'Ethiopie, il y envoya des Ambassadeurs, qui avaient ordre de lui rendre compte de la situation du pays. Malgré les magnifiques présens dont ils étaient chargés, on ne se méprit point sur le motif de leur ambassade; on se moqua de leurs présens, les Ethiopiens méprisant les choses superflues, et ne faisant cas que de celles qui servent aux besoins de la vie; ils donnerent aux Ambassadeurs un de leurs arcs. Il était tel, qu'il fallait une force particuliere pour le bander; et ils leur dirent que leur maître devait remercier les Dieux, qui ne leur avaient pas donné la pensée de l'attaquer; qu'ils lui conseillaient de ne venir leur faire la guerre, que lorsqu'il aurait des soldats capables de se servir de pareilles armes. Depuis le Roi jusqu'au dernier courtisan de la Cour de Cambyse, tous s'empresserent de bander cet arc, mais ils l'essayerent inutilement. Le Prince Smerdis, sans y réussir, en approcha plus

que les autres, ce qui fit naître dans le cœur de Cambyse une basse jalousie. Il le renvoya en Perse, et ensuite ordonna qu'on le fit mourir sur la foi d'un songe. Dans son expédition d'Éthiopie, sa table fut servie avec somptuosité au milieu des déserts, où ses soldats périssaient de faim. Enfin ce Prince était un monstre. Ayant appris qu'un Mage, qui ressemblait à Smerdis, était monté sur le trône de Perse sous le nom de ce malheureux Prince, il se hâta d'arriver en ce Royaume pour le punir ; mais s'étant blessé de sa propre épée par accident, il mourut en chemin, après avoir regné sept ans.

RÉFLEXIONS.

1. Le plus grand malheur des Princes et des Grands, est d'être environné de lâches adulateurs, qui s'efforcent de leur persuader qu'ils sont au-dessus des lois.

2. Il est d'heureuses circonstances dont on pourrait se servir pour ramener un jeune homme dans le chemin de la vertu; mais si c'est un Grand, il est peu de gens qui aient le courage de sacrifier leur fortune au bien de ceux dont ils esperent quelque chose. Cambyse respectait encore les lois, puisqu'il les consultait; une réponse

réponse généreuse eût pu l'arracher au crime ; mais parmi le grand nombre de Sages qui étaient dépositaires de ces lois, il ne s'en trouva pas un seul qui eût le courage de les défendre.

3. Combien de gens, comme les Mages, s'applaudissent d'avoir trouvé les moyens de s'étourdir sur leurs devoirs ! Heureux, quand ils n'emploient point cette funeste science à étourdir la conscience des autres.

TRAITS A RACONTER.

1. *Cruauté de Cambyse envers le fils d'un de ses courtisans.*

2. *La mort de sa sœur, occasionnée par le bon naturel d'un chien.*

3. *Mort du Dieu Apis.*

VIIe. LEÇON.

D. COMBIEN le Mage Smerdis a-t-il regné de temps (*a*) ?

R. Sept mois.

D. Comment découvrit-on sa tromperie ?

(*a*) L'an du monde trois mille quatre cent quatre-vingt-deux.

R. Parce qu'il n'avait point d'oreilles.

D. Qui le détrôna?

R. Sept Seigneurs, du nombre desquels était Darius.

D. Qui fut Roi après Smerdis?

R. Darius, par le moyen de son écuyer et de son cheval.

D. Quel était le caractere de ce Prince?

R. Il avoit de bonnes qualités, mais il se gâta sur le trône.

D. Quels furent ses plus grands défauts?

R. Son ambition le rendit téméraire, et ses mauvais succès, cruel.

D. Quelles guerres a-t-il entreprises?

R. Celle des Babyloniens, celle des Scythes, celle des Indes et celle des Grecs.

D. Les Babyloniens n'étaient-ils pas ses sujets?

R. Oui, mais ils s'étaient révoltés.

D. Comment termina-t-il cette guerre?

R. Heureusement, par la trahison de Zopire.

D. Quel fut le succès de la guerre des Indes?

R. Il soumit les Indiens.

Un Seigneur, dont la fille avait épousé Smerdis, ayant quelque soupçon, que celui qui était sur le trône était un imposteur, se souvint qu'on avait coupé les oreilles du Mage, pour quelques frippon-

neries qu'il avait faites dans sa jeunesse. Il commanda donc à sa fille d'examiner son mari pendant qu'il dormirait. Elle lui obéit; et lui ayant fait savoir qu'il n'avait point d'oreilles, ce Seigneur, de concert avec six autres, entreprit de détrôner le Mage. Il y réussit, et Smerdis perdit le trône et la vie. Comme ces sept Seigneurs avaient un égal droit au trône, ils résolurent, pour savoir qui devait y monter, de s'en rapporter au sort. Un écuyer de Darius sut le rendre favorable à son maître, qui devint Roi de cette grande Monarchie, parce que son cheval hennit à propos. Darius, que quelques-uns croient être le même qu'Assuérus, avait de bonnes qualités; mais en est-il d'assez bien établies pour échapper aux dangers qui environnent le trône? L'ambition engagea Darius dans une guerre aussi injuste que téméraire, et ses mauvais succès le rendirent soupçonneux et cruel, ensorte que sa vie est un mélange perpétuel de grandes actions et de crimes horribles.

RÉFLEXIONS.

1. En vain les parens travaillent-ils à laisser une fortune brillante à leurs enfans, s'ils n'ont pas soin de leur laisser une

éducation suffisante pour la conserver; elle ne passera pas à la troisieme génération, comme on le voit par l'exemple de Cyrus. Vainement laisse-t-il Cambyse maître d'une grande Monarchie. La mauvaise conduite de ce Prince, sa cruauté, force le Ciel à l'arrêter au milieu de sa course, et l'héritage de Cyrus passe dans des mains étrangeres.

2. L'adversité et la prospérité sont la pierre de touche de la vertu, et l'on ne peut compter sur celle qui n'a point été éprouvée par ces deux situations contraires.

3. On peut modérer ses desirs; mais il est impossible de les satisfaire. Darius, simple particulier, parvint à une fortune au-dessus de ses espérances; ses desirs croissent avec elle. Dans son premier état, peu de chose suffisait pour remplir ses desirs: un grand Empire ne lui suffit pas dans le second; il veut l'augmenter. Ses mauvais succès l'aigrissent, ses vertus disparaissent; et sans penser à jouir du bien qu'il possede, la mort le surprend dans de nouveaux projets. Combien d'hommes, comme Darius, eussent toujours été crus dignes de leur fortune, s'ils n'y fussent jamais parvenus?

TRAITS A RACONTER.

1. *Adresse de son écuyer.*
2. *Trahison de Zopire.*
3. *L'habit rouge.*
4. *Vanité de Darius.*
5. *Edit en faveur des Juifs.*
6. *Sa cruauté envers un pere de famille.*
7. *Un Médecin le guérit d'une entorse au talon.*
8. *Cruauté de Darius envers un Seigneur; étrange choix de sa femme.*
9. *Darius impose des tributs à ses sujets.*
10. *Cruauté inouie des Babyloniens.*

XIIIe. LEÇON.

D. OU demeuraient les Scythes, à qui Darius fit la guerre?

R. Au delà du Danube. (*a*).

D. Quelles étaient alors les mœurs de ce Peuple?

R. Ils se regardaient comme voyageurs sur la terre, et habitaient sous des tentes.

D. De quoi vivaient-ils?

R. Des fruits que la terre produit d'elle-

[*a*] Le Danube est un fleuve d'Europe, qui a son embouchûre dans la mer noire.

même, et du lait de leurs troupeaux.

D. Avaient-ils des Rois?

R. Chaque pere de famille était Roi et Juge de ses enfans.

D. Quel fut le succès de cette guerre?

R. Darius ne put joindre les Scythes, et faute de vivres fut obligé de se retirer.

D. Quel est le plus grand péril qu'il courut dans sa retraite?

R. Au passage du Danube.

D. Qui l'empêcha d'y périr?

R. Hystiée, tyran de Milet.

D. De quelle nation était Hystiée?

R. Il était Grec, et tyran de la ville de Milet en Asie.

L'ambition de Darius s'étant accrue avec sa puissance, il conçut le dessein extravagant de soumettre les Scythes. Un de ses freres, qu'il estimait à juste titre, essaya vainement de le détourner de cette entreprise, rien ne put lui faire changer de résolution. Il traversa l'Asie mineure, et se rendit maître de la Thrace; puis ayant fait bâtir un pont sur le Danube, il entra dans le Pays qu'occupaient les Scythes. Ceux-ci prirent sagement le parti de la retraite; et comme ils avaient soin de ruiner le Pays à mesure qu'ils avançaient, Darius se trouva réduit à la

derniere extrémité, faute de vivres. Il fallut donc songer à retourner sur ses pas; mais les Scythes qui connaissaient parfaitement le terrein, fondaient sur ses troupes au moment où on les attendait le moins, et lui tuaient un grand nombre de soldats. Ils ne se contenterent point de le harceler à tous momens, ils envoyerent un détachement vers le Danube. Darius avait laissé le pont qu'il avait jetté sur ce fleuve, à la garde des Grecs. Les Scythes leur firent honte de leur attachement pour les Perses, et les inviterent à s'affranchir d'un joug deshonorant, en détruisant le pont. Darius était perdu sans ressource, si on eût suivi ce conseil. La plupart des Grecs y étaient disposés : mais Hytiée, tyran de Milet, représenta aux chefs, qu'ils étaient intéressés à la conservation de Darius, puisqu'ils ne pouvaient, sans lui, conserver la tyrannie. Ce motif détermina les Grecs : on détruisit une des arches du pont pour amuser les Scythes, qui se retirerent. Darius étant arrivé au pont vers le soir, fut saisi de frayeur, les ténebres l'empêchant de voir qu'il n'y avait qu'une arche de détruite. Il appella les Grecs à haute voix, et ne fut rassuré qu'au moment où ils lui

dirent que le pont subsistait presqu'en entier. Il sentit tout le prix du service qu'Hystiée lui avaient rendu, et le rendit maître de la récompense, qu'il était résolu de lui donner. Hystiée lui demanda la propriété d'un terrein situé en Thrace, proche d'une grosse riviere ; et l'ayant obtenu, il y jetta les fondemens d'une ville.

RÉFLEXIONS.

1. La valeur qui n'est point accompagnée de prudence, quand elle se trouve chez les Grands, cause des maux infinis. Que d'hommes ont payé de leur vie la folle témérité de Darius! Les Rois, et ceux qui sont chargés du commandement des armées, doivent imiter un des plus fameux Capitaines qui ait paru parmi les Grecs. Rien n'est précieux, disait-il, que la vie des hommes ; ce sont des plants qui, une fois arrachés, ne reviennent plus.

2. Bien des gens, comme Darius, sont capables d'écouter de bons conseils; mais il en est peu qui veuillent s'assujettir à les suivre, s'ils sont contraires aux intérêts de leurs passions. C'est pourtant dans ces occasions où l'on devrait s'en rapporter aux conseils d'un ami

fidele, puisque le propre des passions est d'aveugler, et de cacher à ceux qu'elles possedent, les périls de ce qu'ils entreprennent.

3. La plupart des liaisons ont pour principe l'amour-propre. Tel nous rend unservice, et parait embrasser nos intérêts avec chaleur, qui n'a d'autre but que d'avancer ses propres affaires. comme on le voit dans Hystiée. Mais un bon cœur, comme Darius, n'en prend point droit d'être ingrat. Il ferme les yeux sur les motifs interessés qui ont produit le service qu'il a reçu, pour suivre en liberté le mouvement de sa reconnaissance.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire des Scythes.*

2. *Sentimens des grands hommes par rapport à cette nation.*

3. *Précautions qu'ils prirent pour ruiner l'armée de Darius.*

4. *Reconnaissance de Darius pour son cheval.*

5. *Coutume des Thraces à la naissance et à la mort de leurs proches.*

6. *Le Roi de Macédoine fait massacrer plusieurs Seigneurs Persans : pourquoi.*

IXe. LEÇON.

Origine des Grecs.

D. VOUS nous avez dit qu'Hystiée, qui conserva le pont du Danube, était Grec. Qu'est-ce que les Grecs?

R. Une nation d'abord fort barbare.

D. D'où descendaient-ils?

R. Des quatre fils de Javan, fils de Japhet.

D. Où s'établirent ces quatre freres?

R. L'ainé, Élisa, donna son nom à l'Élipe dans le Péloponnese.

D. Où s'établirent les trois autres?

R. Entre le Péloponnese et le Danube.

D. Qui civilisa les Grecs?

R. Le commerce des Égyptiens et des Phéniciens.

D. Quel est le plus ancien des Royaumes de la Grece?

R. Celui de Sicyone, qui dura mille ans (*a*).

D. En combien d'endroits ont habité les Grecs.

R. En cinq.

[*a*] Fondé l'an du monde mil neuf cent quinze.

1. Dans le Péloponnese.

2. Entre le Péloponnese et la Macédoine.

3. Dans les Isles de l'Archipel.

4. En Italie et en Sicile.

5. Dans l'Asie mineure.

D. Quels Grecs devons-nous connaître dans le Péloponnese ?

R. Les Lacédémoniens, les Élisiens, les Corinthiens et les Achéens.

D. Et entre le Péloponnese et la Macédoine ?

R. Les Athéniens, les Platéens, les Delphiens, les Thébains, les Phocéens, les Etoliens et les Thessaliens.

D. Et dans la Sicile ?

R. Les Syracusains.

D. Et dans l'Asie mineure ?

R. Les Ioniens, etc.

D. N'y avait-il point d'autres nations Grecques ?

R. Oui, nous n'avons parlé que de ceux qui occasionnent quelques grands événemens dans notre histoire.

D. En combien de parties divisez-vous l'histoire des Grecs ?

R. En quatre âges.

D. Quel est le premier ?

R. Il commence à la fondation de Sicyone jusqu'au siége de Troye, et comprend environ mille ans.

D. Et le second ?

R. Depuis la prise de Troye jusqu'à Darius, et comprend six cent soixante et trois ans.

D. Jusqu'où s'étend le troisieme ?

R. Depuis Darius jusqu'à la mort d'Alexandre, et comprend cent quatre-vingt-dix-huit ans.

D. Et le quatrieme ?

R. Depuis la mort d'Alexandre, jusqu'au temps où les Grecs tomberent sous la puissance des Romains, et comprend deux cens quatre-vingt-treize ans.

D. Quel était d'abord le gouvernement dominant dans la Grece ?

R. Le monarchique.

D. Combien y a-t-il de Gouvernemens ?

R. Le monarchique et le républicain.

D. Qu'est-ce que le gouvernement monarchique ?

R. Un état soumis à une seule personne.

D. Qu'est-ce que le républicain ?

R. Un état où plusieurs personnes commandent.

D. Combien y a-t-il de gouvernemens monarchiques ?

R. Deux, le despotique, et celui qui ne l'est pas.

D. Qu'est-ce que le premier ?

R. Celui où la volonté du Roi tient lieu de loi, comme dans les Royaumes d'Asie.

D. Quel est le second?

R. Celui où la loi est au-dessus des Rois, comme dans la France, l'Espagne, etc.

D. Combien y a-t-il de gouvernemens républicains?

R. Trois, l'aristocratique, le démocratique et le mixte.

D. Qu'est-ce que l'aristocratique?

R. Celui où les nobles gouvernent.

D. Et le démocratique?

R. Celui où le peuple gouverne.

D. Et le mixte?

R. Celui qui est mêlé des deux, ou des trois.

D. Le gouvernement monarchique subsista-t-il toujours en Grece?

R. Non, les Grecs secouerent le joug, et se gouvernerent chacun à leur fantaisie.

D. Où traitait-on les affaires de la Grece en général.

R. Dans une assemblée qui se tenait à Olympie.

Les premiers Grecs étaient barbares, c'est-à-dire, qu'ils ne vivaient point en société, et qu'ils ignoraient absolument les arts et les sciences les plus nécessaires

à la vie. Ils broutaient l'herbe comme des bêtes sauvages, et rendirent les honneurs divins à ceux qui leur apprirent à se nourrir de gland. Les Égyptiens et les Phéniciens leur apprirent à bâtir des villes et à vivre en société, ce qui les civilisa. Au temps de la guerre de Troye, il y avait dix Rois en Grece. Les Royaumes en ce temps avaient peu d'étendue, ce n'était souvent qu'une seule ville, et quelques villages qui en dépendaient. Peu de temps après cette guerre, les Grecs secouerent le joug de la Royauté: chaque nation, et même chaque ville, se fit des lois et une espece de gouvernement conforme à ses goûts et à ses mœurs. La Grece considérée sous ce point de vue, peut être regardée comme un grand corps divisé en plusieurs membres qui n'avaient entr'eux nul rapport. Mais ces membres se réunissaient, après quatre ans révolus, dans une assemblée où l'on traitait de tout ce qui regardait le bien commun. Ces assemblées se tenaient à Olympe, ville d'Élide. Et les villes qui étaient nommées amphictiques, y envoyaient des députés qu'on nommait Amphictions. Ces assemblées se terminaient par des jeux nommés Olympiques, du nom de la ville d'Olympie; et l'on comptait par ces jeux chez les Grecs.

RÉFLEXIONS.

1. On vante les temps où les hommes sans société vivaient presque sans desirs : la société, dit-on, produit des besoins, cela est vrai ; mais ces besoins produisent des vertus. C'est à eux que nous devons l'humanité, la douceur, la complaisance. Sans la société, les hommes seraient comme des bêtes sauvages : chaque homme se regarderait avec sa famille comme s'il était seul dans l'Univers. Bénissons l'assujettissement où nous réduit la société. Il nous rappelle les desseins de Dieu, qui, voulant mettre sur la terre des créatures raisonnables, les fit naître d'un seul homme, afin que tous ceux qui sortiraient de lui se souvinssent qu'ils sont freres, et qu'en cette qualité, ils doivent s'aimer réciproquement, et vivre ensemble, comme ne faisant qu'une famille.

2. Les arts et les sciences naissent encore des besoins des hommes. Il est vrai qu'ils les multiplient, et en produisent d'imaginaires : mais l'assujettissement dans lequel ils nous mettent, est bien compensé par les égards mutuels qu'ils nous forcent d'avoir les uns pour les autres.

On trouvera à la fin des métamorphoses, l'histoire du siége de Troye. Il faut apprendre aux Écolieres, que cet évenement vrai, quant au fond, est altéré par un grand nombre de circonstances fabuleuses. C'est ici le lieu de leur apprendre ce qu'on dit d'Homere et de ses poëmes; et si ce sont des éleves d'un certain âge, leur apprend e la difference du poëme dramatique d'avec le poëme épique. Les instruire des regles de ces poëmes afin de les mettre en état d'en connaître les beautés et les défauts quand elles liront ces sortes d'ouvrages.

X^e. LEÇON.

D. QUELLE était la plus fameuse des Républiques grecques du temps de Darius?

R. Celle des Lacédémoniens; leur ville capitale était Sparte.

D. Comment nommait-on le Pays qu'habitaient les Lacédémoniens?

R. La Laconie.

D. Quel fut le Législateur des Lacédémoniens?

R. Lycurgue.

D. Quel était le but de Lycurgue dans les lois qu'il donna aux Spartiates?

R. De faire un peuple guerrier, qui ne pût être vaincu, ni faire des conquêtes.

D. Que bannit-il de Sparte?

R. La pauvreté, les richesses, la gourmandise et le luxe.

D. Ne bannit-il que ces vices?

R. Il bannit aussi le commerce, les arts et les sciences.

D. Quel mauvais effet cela produisit-il?

R. La vertu des Lacédémoniens était sauvage et austere pour eux et pour les autres.

D. Comment nommait-on les esclaves chez les Lacédémoniens?

R. On les nommait Illotes.

D. Combien d'années les lois de Lycurgue ont-elles subsisté?

R. Plus de cinq cents ans, mais non pas dans toute leur rigueur.

D. Comment nommait-on les Magistrats à Sparte?

R. Éphores.

D. Qui avait la plus grande autorité à Sparte?

R. Un Sénat, composé de vingt-huit Sénateurs.

Les Héraclites, c'est-à-dire, les descendans d'Hercule, furent chassés de

Sparte peu de temps après la guerre de Troye (*a*); ils s'y rétablirent ensuite: et comme il se trouva deux branches de cette famille qui avaient un égal droit au trône, elles partagerent la Royauté. Deux Rois dans une même ville ne pouvaient guere s'accorder ensemble. Leurs divisions partagerent les habitans. Ces troubles influerent sur les mœurs; les lois furent méprisées, et les vices, sûrs de l'impunité, s'y multiplierent. Dans ces circonstances, un des deux Rois étant mort, on offrit la Couronne à Lycurgue, son frere. Comme la veuve du Roi était grosse quand il mourut, Lycurgue attendit, pour accepter le trône, qu'elle fût accouchée, protestant qu'il le rendrait à son neveu, supposé qu'elle accouchât d'un fils. Cette femme jugeant du cœur de Lycurgue par le sien, lui fit dire qu'elle trouverait le moyen de faire périr son fruit, s'il voulait lui promettre de l'épouser. Lycurgue dissimula l'horreur qu'il avait d'une telle proposition; mais aussi tôt que cette méchante femme fut accouchée, il s'empara du fils qu'elle avait mis au monde, et le fit reconnaître pour Roi. Il se chargea de la régence pendant

[*a*] L'an du monde deux mille neuf cent.

son enfance, et profita de ce temps pour donner des lois à ses compatriotes. Toutes les richesses étaient entre les mains de quelques particuliers qui vivaient avec magnificence, pendant que le peuple vivait dans une affreuse misere. Lycurgue entreprit de mettre l'égalité parmi ses citoyens. Il parut dans la Place publique environné de soldats à sa dévotion; et sûr des suffrages de la multitude, il força le petit nombre des riches à mettre leurs terres en commun. Il les distribua ensuite à toutes les familles; et les Rois dans ce partage, ne furent pas plus avantagés que le dernier de leurs sujets. Il ne lui fut pas possible de faire mettre en commun l'or et l'argent; mais il trouva le moyen de le rendre inutile, en introduisant une nouvelle monnaie. Elle était de fer, et par conséquent fort pésante; ce qui ruina absolument le commerce et le luxe. Les étrangers qui apportaient à Sparte des marchandises précieuses, ne se trouverent pas d'humeur de se charger de la monnaie du pays; ainsi les Spartiates furent contraints de se borner aux choses que leur pays fournissait. Lycurgue, après avoir banni la pauvreté, l'avarice et le luxe, trouva le moyen d'extirper

la gourmandise, en assujettissant les Spartiates à manger en commun. Chacun fournissait son contingent pour la dépense, et nul ne pouvait s'exempter de ces repas communs, où l'on servait des viandes grossiérement apprêtées. La cordialité, la gayeté même présidaient à ces repas; on y admettait les jeunes gens : mais en entrant dans la salle, un ancien les avertissait que rien de ce qui se disait dans ce lieu, ne devait se rapporter dehors.

Lycurgue sur-tout donna tous ses soins à l'éducation des enfans. Ils sont le bien le plus précieux de la République, disait-il ; c'est à elle qu'il appartient seulement de les former. Cette éducation avait pour but de les rendre sobres, obéissans et courageux; et rien de plus inhumain que les moyens dont on se servait pour leur procurer cette derniere qualité. Dans une fête solemnelle, ils étaient conduits au Temple, et déchirés à coups de verges, sans qu'il leur fût permis de pousser un soupir. Les peres, présens à cet horrible spectacle, exhortaient leurs enfans à la fermeté, et l'on en a vu expirer sous les coups sans se plaindre. Pour accoutumer les enfans aux ruses de la guerre, on leur per-

mettait un vol qui n'en avait que le nom. Ils pouvaient se saisir de tout ce qu'ils trouvaient à leur bienséance, pourvu que leur vol fût caché, car ils étaient rigoureusement punis s'ils étaient pris sur le fait.

Comme Lycurgue n'avait en vue que de former des soldats, il interdit à ses citoyens toute étude des arts et des sciences qui n'avaient pas rapport à la guerre; ce qui les rendit féroces. On a beaucoup vanté leurs vertus; mais si on les examine soigneusement, on trouvera que chez eux, tout se réduisait à savoir mourir pour la patrie, à étouffer les sentimens naturels, et à y substituer une insensibilité monstrueuse, qui les rendait plus semblables à des bêtes farouches qu'à des hommes : l'amour de la patrie remplaçait, aux yeux des Spartiates, toutes les autres vertus; et les injustices, l'infidélité, la cruauté, étaient consacrées, lorsqu'il s'agissait d'augmenter la puissance de Sparte.

Parmi les lois de Lycurgue, il y en avait plusieurs de contraires aux lois naturelles. Telle était celle qui condamnait à la mort, les enfans qui naissaient faibles et difformes, et celle qui permettait aux femmes de combattre nues.

RÉFLEXIONS.

1. Il n'appartient qu'au Créateur de donner des lois parfaites. Les Sages du Paganisme n'ont offert aux hommes pour régler leurs mœurs, que des remedes aussi pernicieux que les maux qu'ils voulaient guérir. Ils détruisaient une passion par une autre; et tout bien considéré, un homme vraiement vertueux aurait moins de répugnance à vivre parmi des nations abandonnées au luxe, à la gourmandise, et aux autres vices qui semblent naturels à l'humanité, que dans un pays dont les habitans, durs et sauvages, semblaient n'avoir renoncé à ces faiblesses, que pour adopter les défauts des bêtes les plus cruelles.

2. L'orgueil a pu engager les pays à se corriger des vices grossiers; l'amour de la patrie à sacrifier les commodités, les plaisirs et la vie même. Cet exemple doit nous faire rougir, et nous condamnera au jour du Jugement, nous qui sommes Chrétiens, si des motifs de religion peuvent moins sur nous, que des motifs si imparfaits sur ces infideles.

TRAITS A RACONTER.

1. *Un jeune homme creve l'œil à Lycurgue.*

2. *Artifice de Lycurgue, pour engager ses Citoyens à observer ses lois.*

3. *Fermeté barbare des meres à Sparte.*

4. *Obéissance des Rois, autorité du Sénat.*

5. *Histoire du renard volé.*

6. *Rigueur des lois contre les lâches.*

7. *Origine du mot :* Écrire et parler laconiquement.

XIe. LEÇON.

D. QUELLE fut la République Grecque, qu'on peut regarder comme la rivale de Sparte ?

R. Celle d'Athenes, située hors du Péloponnese.

D. Comment nommait-on le territoire dans lequel Athenes était bâtie ?

R. L'Attique.

D. Qui fut le Législateur des Athéniens ?

R. Solon.

D. Quel était leur gouvernement ?

R. Le Démocratique.

D. Quel était le caractere des Athéniens ?

R. Un esprit vif, un bon cœur ; mais une légéreté qui les rendait susceptibles

des impressions, bonnes ou mauvaises, qu'on voulait leur donner.

D. Comment nommait-on les Magistrats à Athenes?

R. Archontes.

Cécrops est regardé comme le premier Roi des Athéniens. Ce petit Royaume ne consistait alors qu'en douze bourgs, que Thésée réunit en une seule ville. Codrus, qui se dévoua pour son Peuple, fut le dernier Roi d'Athènes; et la Démocratie prit la place de la Royauté. Solon donna des lois aux Athéniens; et consulta moins en cette occasion son propre penchant, que le caractere de ceux dont il était le Législateur; c'est-à-dire, qu'il usa de condescendance envers un Peuple qui aurait secoué le joug, si on eût voulu lui en imposer un trop pésant. Les Athéniens avaient l'esprit propre aux sciences, et la forme de leur gouvernement les mettait dans la nécessité de cultiver l'éloquence et la politique, aussi bien que les autres sciences nécessaires à un bon Général. Le Peuple élevait aux emplois, ceux qu'il en croyait capables. S'il était question de faire la guerre ou la paix, il fallait que ceux qui étaient à la tête des affaires, lui exposassent des motifs capables de le déterminer.

déterminer. Les Athéniens, par le moyen de l'étude, acquirent une politesse, une humanité qui charmait les étrangers que leur réputation attirait chez eux. La politesse extérieure influe tôt ou tard sur les mœurs; l'heureuse habitude de se gêner pour se prêter aux faiblesses et aux besoins des autres, corrige la dureté du cœur, le rend sensible et tendre. Aussi celui des Athéniens était-il humain et compatissant. Mais leur légéreté a souvent rendu inutile chez eux, ce beau présent de la nature. Susceptibles des diverses impressions qu'on voulait leur faire prendre, ils étaient ce qu'il plaisait à leurs Orateurs, et pratiquaient à leur gré les vertus les plus héroïques, ou se rendaient coupables des plus grands crimes; sans pouvoir être regardés comme très-vertueux, ou très-vicieux.

Solon distribua les citoyens d'Athenes en quatre classes, selon le revenu qu'ils avaient. Ceux de la dernière ne pouvaient être admis aux dignités; mais ils donnaient leurs suffrages dans les assemblées, ce qui rendit la multitude maîtresse des affaires. Il rétablit l'autorité du Sénat, qu'on nommait Aréopage, et il décida qu'on n'y pourrait admettre

que ceux qui auraient été Archontes : il établit encore un conseil de quatre cents hommes pour examiner toutes les affaires ; mais on les décidait ensuite devant le peuple. Chacun était autorisé à épouser la querelle d'un citoyen offensé ; et dans les différens publics, ceux qui se tenaient neutres étaient regardés comme infâmes ; ils étaient bannis, et privés de leurs biens. Ils défendirent de doter les filles qui n'étaient pas uniques, établirent la liberté des testamens. Il n'était point permis d'être oisif à Athenes, et un fils n'était point obligé de nourrir son pere, s'il ne lui avait fait apprendre un métier ; un bâtard était aussi dispensé d'assister son pere. L'ingratitude était punie dans cette ville, et il y avait un Tribunal pour ces sortes d'affaires ; mais les Juges n'étaient pas souvent occupés.

RÉFLEXIONS.

1. Ceux qui sont chargés de conduire les autres, doivent observer avec soin le caractere de leurs inférieurs, et proportionner à ce caractere les lois qu'ils leur imposent.

2. Il vaut mieux fermer les yeux sur les petites fautes des inférieurs, que de

les révolter par une sévérité mal placée. Dracon, qui avait donné des lois aux Athéniens avant Solon, n'avait pas fait cette réflexion ; aussi ses lois ne tardèrent-elles pas à être abolies. Celles de Solon, plus douces, subsisterent longtemps ; il disait lui-même, qu'elles n'étaient pas parfaites en elles-mêmes ; mais qu'elles étaient les seules qu'ils fussent capables d'observer.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de Solon, son voyage chez un Philosophe.*
2. *Son voyage à la Cour de Crésus.*
3. *Loi contre les ingrats ; histoire du cheval.*
4. *L'abus qu'on fit de la loi qui abolissait les dettes.*
5. *Belle parole de Solon contre Thespie. Punition d'un enfant cruel aux bêtes.*

XII.e LEÇON.

D. QUELLE était la grande passion des Athéniens ?

R. L'amour de la liberté.

D. La conserverent-ils toujours ?

R. Ils furent assujettis par Pysistrate, du temps de Solon.

D. Qui succéda à Pysistrate?

R. Son fils Hypias.

D. Se conserva-t-il dans la tyrannie?

R. Non, il fut chassé d'Athenes.

D. Où se réfugia-t-il?

R. Auprès du Satrape qui commandait à Sardes, capitale de la Lydie.

D. Dans quel lieu était située Sardes?

R. Dans l'Asie mineure.

D. Que fit le Satrape, ou Gouverneur de Sardes, en faveur d'Hypias?

R. Il voulut forcer les Athéniens à le recevoir.

D. Quel effet cela produisit-il?

R. La haine des Athéniens contre les Perses; et dans les premiers un grand desir de se venger.

Les Athéniens, idolâtres de leur liberté, ne purent pourtant la conserver. Pysistrate, citoyen d'Athenes, avait gagné les bonnes graces du peuple, et par-là même s'était attiré un grand nombre d'ennemis. Il se donna lui-même un coup d'épée, et fit entendre à la multitude qu'on en voulait à sa vie, parce qu'il avait été assez heureux pour lui plaire; et pour rendre inutile la mauvaise volonté de ses envieux, il demanda per-

mission d'avoir des gardes ; on y consentit ; et Pysistrate profitant de cette permission imprudente, ramassa autour de sa personne un grand nombre de soldats. Alors il se montra à découvert ; et après avoir été chassé deux fois, se rendit absolument maître des affaires. Il n'épargna rien pour engager Solon à approuver sa tyrannie ; mais ce dernier refusa constamment ses offres. Pysistrate n'employa l'autorité qu'il avait usurpée, qu'à faire du bien à ses citoyens ; et pendant le grand nombre d'années qu'il gouverna la République, les Athéniens vécurent dans une tranquillité qui aurait dû leur faire chérir leurs chaînes, mais ils les portaient avec impatience ; et après la mort de Pysistrate, ils chasserent son fils Hypias. Celui-ci se retira dans la Lydie, qui offrait un asyle à tous les Grecs mécontens.

Le Royaume de Lydie, depuis Cyrus, avait appartenu aux Perses. Il était environné de diverses Colonies grecques ; et comme le Gouverneur de Sardes n'ignorait pas le desir qu'avait Darius, d'assujettir les Grecs, il protégeait ouvertement ceux d'entr'eux qui voulaient usurper la tyrannie. Ainsi,

dans l'Asie mineure, plusieurs particuliers s'étaient emparés de la souveraine puissance, et la conservaient sous la protection de Darius, qu'ils reconnaissaient pour maître. Ils étaient obligés de lui fournir des troupes en temps de guerre, et c'est d'où vient qu'il y avait des Grecs dans son armée, lorsqu'il fit la guerre aux Scythes.

RÉFLEXIONS.

1. Les ambitieux connaissent bien mal leurs véritables intérêts. Ils achetent le plaisir de commander à quelques hommes, par l'assujettissement le plus pénible envers ceux dont ils croient avoir besoin. Les Tyrans de la Grece, pour s'élever au-dessus de leurs égaux, renoncerent à leur liberté, et ne rougirent point de se soumettre à un Prince barbare.

2. La vraie liberté consiste à n'avoir point besoin des Grands. Qui sait se passer d'eux, est leur égal.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de la Courtisane Lione.*
2. *Pysistrate est détrôné deux fois.*
3. *Conjuration contre Hypias, et pourquoi.*

XIIIe. LEÇON

D. QUE fit Darius pour empêcher Hystiée d'abuser de la récompense qu'il lui avait donnée?

R. Il le retint à sa Cour, sous prétexte d'amitié.

D. Que fit Hystiée pour s'affranchir de ce joug?

R. Il engagea les Ioniens à se révolter.

D. Qui secourut les Ioniens dans leur révolte?

R. Les Athéniens, pour se venger du Satrape de Perse, qui commandait à Sardes.

D. Quelles furent les suites de cette guerre?

R. La ville de Sardes fut prise et brûlée.

D. Que fit Darius, lorsqu'il apprit cette nouvelle?

R. Il résolut de soumettre les Grecs, ou de les exterminer.

D. A qui donna-t-il le commandement de ses troupes?

R. A un jeune homme sans expérience.

Celui qui commandait en Thrace pour Darius, lui fit remarquer qu'Hystiée deviendrait trop puissant pour un vassal, s'il s'établissait dans le lieu qu'il lui avait donné. Pour prévenir ce mal, Darius retint à sa Cour le Tyran de Milet, sous prétexte d'amitié, et le combla de biens et d'honneurs. Mais rien ne put dédommager Hystiée de l'espece d'esclavage dans lequel il était ; et brûlant du desir de retourner en Grece, il engagea les Ioniens à se révolter, parce qu'il s'imagina que Darius le renverrait dans sa patrie, pour appaiser les troubles. Ce qu'il avait prévu arriva ; et lors qu'il se crut en sureté, il leva le masque. Sa trahison ne put détruire l'amitié que Darius lui portait, et ce Prince lui donna des larmes sinceres, lorsqu'il apprit sa mort. Cependant la guerre que ce traître avait allumée, eut les suites les plus terribles. Les Ioniens essayerent d'engager dans leur querelle les Grecs d'Europe ; ils réussirent auprès des Athéniens, et Sardes fut prise et brûlée. Darius n'avait pas besoin de ce prétexte pour déclarer la guerre aux Grecs : une de ses femmes qu'il aimait beaucoup, le sollicitait depuis long-temps de se rendre maître de ses contrées,

parce qu'elle souhaitait avoir des esclaves grecques pour la servir. Il saisit donc avec joie, l'occasion que lui offrait l'imprudence des Athéniens, et résolut de les soumettre ou de les exterminer. Le mauvais traitement qu'ils firent à ses Ambassadeurs, acheva d'exciter sa colere, et il envoya contr'eux une armée considérable. Ce premier armement (*a*) n'eut aucun succès par la faute du Général ; car Darius avait eu moins d'égard pour le mérite, que pour la naissance, en le nommant. Ce mauvais succès ne fit qu'irriter le Roi de Perse, et une nouvelle armée eut ordre de passer en Europe, et de détruire absolument toutes les villes qui oseraient résister.

RÉFLEXIONS.

1. Il bien est dangereux de se laisser aller aux premiers mouvemens qui nous portent à la vengeance. Les Athéniens sont irrités contre le Satrape de Perse, ils embrassent avec joie l'occasion de se venger ; le plaisir qu'ils attendent de cette vengeance les enivre, et les empêche

[*a*] L'an du monde trois mil cinq cent dix.

de réfléchir sur les suites de l'injure qu'ils font au Roi de Perse ; et par leur étourderie, ils se mettent à deux doigts de leur perte, et donnent lieu à une guerre meurtriere.

2. Si nous voulons réfléchir de sang froid, nous connaîtrons qu'on se venge rarement, sans se causer un tort plus réel que celui qu'on fait à son ennemi.

3. Un des plus grands malheurs des Grands, c'est de sucer avec le lait cette maxime pernicieuse, que tous les hommes sont faits pour eux et pour leurs plaisirs. Si on ne le dit pas formellement aux Princes, on le leur insinue ; et ils se persuadent qu'il n'y a rien à ménager, quand il est question de satisfaire leurs fantaisies. La femme de Darius souhaite d'avoir des esclaves Grecques. Le beau motif pour allumer une guerre, qui devait coûter la vie à des millions d'hommes !

Un ambitieux ne ménage rien quand il est question de se satisfaire. Il verrait de sang froid renverser le monde entier, pourvu que cela pût faire réussir ses desseins, comme on le voit dans Hystiée.

TRAITS A RACONTER.

1. *Modestie de la femme de Darius.*
2. *Traitement fait à ses Ambassadeurs.*
3. *Prudence du Roi de Sparte, et bon mot d'un enfant de cinq ans.*

XIV.e LEÇON.

D. OU se donna la premiere bataille entre les Grecs et les Perses?

R. A Marathon.

D. Quels Grecs combattirent à Marathon?

R. Les Athéniens et les Platéens.

D. Pourquoi ne nommez-vous pas les Lacédémoniens?

R. Leur superstition fit qu'ils n'arriverent qu'après la victoire.

D. Qui commandait à Marathon?

R. Dix Généraux.

D. Cette pluralité de Généraux subsista-t-elle?

R. Non, Miltiade demeura seul Général, par la modération d'Aristide.

D. Qui remporta la victoire?

R. Les Athéniens, par la prudence de Miltiade.

Le premier armement de Darius

n'ayant point réussi, il envoya une seconde armée composée de cent dix mille hommes. Toute la Grece s'était soumise, à l'exception des Athéniens, des Platéens et des Lacédémoniens. Ces derniers avaient promis des troupes aux Athéniens, qui devaient soutenir le premier choc, mais ils retarderent leur marche, parce qu'ils n'osaient sortir de Sparte dans des jours qu'on regardait comme funestes : ainsi les Athéniens se trouverent réduits à leurs propres forces, et avec dix mille hommes, affronterent l'armée des Perses. Ils avaient nommés dix Généraux, du nombre desquels était Aristide : il comprit que cette pluralité nuirait aux affaires ; mais comme il était encore jeune, il ne crut pas devoir blâmer ce qui avait été résolu, et se réserva seulement le droit de parler d'exemple. Les Généraux devaient commander chacun un jour. Le tour d'Aristide étant venu, il céda sa place à Miltiade ; et les autres eurent honte de marquer moins de modération que lui. Ainsi Miltiade demeura seul Général ; et l'on dut la victoire à sa prudence, autant qu'à sa valeur.

RÉFLEXIONS.

1. Quel bien produit l'exemple vertueux et modéré ! Miltiade remporte la victoire à Marathon, mais Aristide est le premier auteur de cette victoire, puisque c'était lui qui, reconnaissant les grandes qualités de Miltiade, sut lui sacrifier le desir de commander, et inspirer la même modération aux autres Généraux.

2. Une jeune personne dont le silence et la modestie doit être le partage, est rarement autorisée à se montrer d'un autre sentiment que ses supérieurs; mais il lui reste la ressource d'Aristide, elle peut prêcher d'exemple. Ce langage muet est le plus efficace, on y résiste rarement.

3. Les personnes qui ont un vrai mérite, ne rougissent point de reconnaître la supériorité des talens des autres. La jalousie est une preuve non équivoque de cette supériorité. Toutes les fois que nous en sommes atteints, rentrons sérieusement au dedans de nous-mêmes: l'amour-propre nous dira que nous sommes jaloux, parce qu'on nous préfere des personnes qui ne nous valent pas, mais notre conscience nous découvrira que nous ne sommes envieux que des

talens supérieurs que nous découvrons à nos concurrens. C'est dans ces momens qu'il faut faire un généreux effort pour détruire ce mouvement honteux, qui nous ravalle réellement beaucoup plus que la médiocrité de nos talens.

4. Quelle leçon les Héros du Paganisme ne donnent-ils pas à nos Officiers! Le faux point d'honneur leur persuade qu'ils ne peuvent, sans se deshonorer, occuper un emploi audessous de leur grade. Cette faiblesse n'etait point connue des anciens. L'un d'eux disait : *Ce ne sont point les emplois qui honorent les hommes, ce sont les hommes qui honorent les emplois.* Aristide se couvre de gloire en obeissant à celui qui était son egal. C'est que ces grands hommes connaissaient la vraie gloire, qui consiste à se vaincre soi-même, avant de chercher à triompher des autres.

TRAITS A RACONTER.

1. *Comment Miltiade sut rendre le grand nombre des ennemis inutile; courage de Cygenire.*

2. *Folle confiance des Perses en venant en Europe.*

3. *Soldat qui porte aux Athéniens la nouvelle de la victoire.*

4. *Coutume établie à Athenes pour former les jeunes gens.*

5. *Modération de Darius envers les prisonniers Grecs. Générosité du Peintre Polignote.*

XV.e LEÇON.

D. COMMENT mourut Miltiade?

R. Accusé d'intelligence avec les Perses, il mourut en prison.

D. Que fit Thémistocle après la bataille de Marathon?

R. Il engagea les Athéniens, sous divers prétextes, à construire des vaisseaux.

D. Que fit Darius lorsqu'il eut appris la défaite de son armée à Marathon?

R. Il se prépara à passer lui-même en Europe, pour soumettre les Grecs.

D. Exécuta-t-il ce dessein?

R. Non, il mourut avant d'avoir achevé ses préparatifs.

D. Qui lui succéda?

R. Son fils Xerxès.

Miltiade, après la journée de Marathon, reçut ordre d'aller punir quelques villes Grecques qui s'étaient soumises

aux Perses. Il en assiégeait une, lors qu'il reçut avis que les Perses étaien en marche pour la secourir. Comme i n'avait pas assez de troupes pour le attendre, il leva le siége. Mais l'avi qu'on lui avait donné, s'étant trouv faux, on l'accusa d'avoir été séduit pa l'argent des Perses, et on le condamn à mort. Le souvenir de ses services n permit pas aux Athéniens de laisser exé cuter cet arrêt. Ils le commuerent e une grosse amende, que Miltiade n put payer sur-le-champ, et il mouru en prison des blessures qu'il avait re çues. Son fils Cimon prit dans la bours de ses amis de quoi payer cette amende sans quoi il n'aurait pas eu la liberté d rendre les derniers devoirs à son pere.

Les Athéniens regarderent la journée de Marathon comme la fin de la guerre mais Thémistocle, plus prudent, regarda cette action comme le prélude d'une guerre beaucoup plus dangereuse. Il connut que ses Citoyens ne pouvaient raisonnablement espérer de résister aux Perses sur la terre ; il entreprit donc de tourner leurs forces du côté de la marine, afin de leur préparer une retraite sur mer. Mais le génie des Athéniens ne lui permit pas de se flatter de faire

goûter ses vues, et ce fut sous divers prétextes qu'il les engagea à construire un grand nombre de vaisseaux, à qui l'on dut, par la suite, le salut de la Grece entiere.

Cependant, Darius outré du mauvais succès de ses armes, résolut d'employer toutes ses forces contre les Grecs, et de ne s'en fier qu'à lui du commandement de ses troupes. Sa puissance s'était augmentée par la conquête d'une partie des Indes, et il ne concevait pas comment une poignée d'hommes pouvait résister à ses armes victorieuses. Il fit donc les plus grands préparatifs pour passer en Europe, mais la mort le surprit avant qu'ils fussent achevés. Et il laissa son fils Xerxès héritier de son Trône et de ses desseins.

RÉFLEXIONS.

1. Un homme prudent ne se laisse point enivrer par la prospérité, et du sein de la plus haute fortune, il pense à prévenir les malheurs qui paraissent le moins à craindre. Que fussent devenus les Grecs, si Thémistocle se fût borné à goûter le plaisir que leur procurait la gloire qu'ils avaient acquise à Marathon? Elle n'eût servi qu'à rendre leur chûte plus funeste.

2. Le grand secret pour commander absolument, est de savoir se plier à propos aux goûts et aux faiblesses de ses inférieurs. Si Thémistocle n'avait eu l'art de cacher à la multitude quelles étaient ses vues, il n'eût pas été maître de pourvoir à la sûreté de sa patrie. On eût traité de vision les desseins les plus sages. Que fait-il ? Il étudie le faible des Athéniens. Ils veulent soumettre quelques Insulaires qui se sont révoltés. Thémistocle appuie cet avis, et se sert de ce prétexte pour leur faire construire des vaisseaux, qu'il destinait à tout un autre usage.

3. Il semble, en examinant la conduite des hommes, qu'ils se croient immortels. Ils accumulent desseins sur desseins, entreprises sur entreprises. L'âge le plus avancé n'est point exempt de cette manie, et l'homme sexagénaire se promet encore du temps pour achever ce qu'il entreprend ; mais combien, comme Darius, sont surpris par la mort, au milieu de leurs projets ? Jouissons de ce que nous avons acquis, et pensons sérieusement à mettre un intervalle entre la vie et la mort.

4. Qui s'attache à servir sa patrie et en général à faire du bien aux

hommes, ne doit en espérer d'autre récompense, que celle qui se trouve à faire de bonnes actions. Combien, comme Miltiade, ne reçoivent, pour prix des œuvres les plus héroïques, que des persécutions ! Elles sont bien sensibles à celui qui se proposait pour but l'estime et la gratitude publique. Mais elles touchent peu celui qui dit comme l'arlequin de Timon misantrope. *Que me fait-il à moi, que les hommes soient ingrats ? Je conviens qu'ils ne méritent pas qu'on leur fasse du bien ; mais je mérite d'en faire, moi.*

TRAITS A RACONTER.

1. *Origine du soin qu'avaient les Anciens de rendre les derniers devoirs aux morts.*

2. *Attention de Darius pour entretenir sa colere contre les Grecs.*

3. *Quelle est la plus grande gloire de Darius ? Quelques-uns croient qu'il est l'Assuérus de L'Écriture.*

4. *Naissance d'Hérode, son caractere.*

XVI.e LEÇON.

D. QUEL était le caractere de Xerxès ?

R. C'était un Prince faible, et dont l'orgueil allait jusqu'à la folie.

R. Combien avait-il de troupes quand il passa en Europe?

R. Quelques auteurs les font monter à cinq millions d'hommes.

D. Par où entra-t-il en Europe?

R. Par l'Hellespont, aujourd'hui appellé les Dardanelles.

D. Que firent alors les Grecs?

R. Ils placerent Léonidas, Lacédémonien, avec dix mille hommes, aux Thermopyles.

D. Qu'appellez-vous les Thermopyles

R. Un passage étroit entre des montagnes, entre la Thessalie et la Phocide

D. Xerxès força-t-il le passage?

R. Un Paysan lui montra un sentier sur la montagne qu'on avait négligé de garder.

D. Que fit alors Léonidas?

R. Il se dévoua au salut de la Grece avec trois cents Spartiates.

D. Combien tuerent-ils de Perses?

R. Vingt mille.

D. Comment nomma-t-on cette guerre

R. La guerre de Médie.

Xerxès, héritier du Trône de Darius eut tous les défauts de son pere, et n'avait pas ses bonnes qualités. Il est diff

cile de deviner si ses vices étaient l'effet de son naturel, ou s'ils étaient celui de la mauvaise education qu'il avait reçue, car on voit quelques traits de lui qui décelent un bon fonds.

Xerxès, sur sa route, reçut un bon traitement du Prince Pythius, qui était Lydien. Pythius, que sa femme avait corrigé de son avarice, offrit des trésors immenses à Xerxès, qui eut la générosité de les augmenter en les refusant. Mais il gâta cet acte de générosité, par la cruauté dont il usa envers le fils de Pythius. Il fit construire un pont sur le détroit qu'on nomme aujourd'hui les Dardanelles, et montra sa cruauté et sa folie dans cette occasion.

Pour entrer dans la Grece, il fallait passer entre des montagnes qui séparaient la Thessalie de la Phocide. Xerxès, qui s'était attendu que les Grecs s'empresseraient à se soumettre à lui, fut fort surpris d'apprendre qu'ils avaient mis dix mille hommes aux Thermopyles pour lui disputer le passage. Il le fut bien davantage, quand on lui eut fait comprendre combien il serait difficile de les forcer dans un lieu si étroit, où ils avaient eu le temps de se retrancher. Il tenta inutilement de séduire

Léonidas, et commençait à désespérer du succès de son entreprise, lorsqu'un homme du pays lui montra sur la montagne un sentier qu'on avait négligé de garder, et par lequel il fit passer ses troupes. Léonidas voyant qu'il ne pouvait plus empêcher le passage, renvoya les alliés, et ne gardant que trois cents Spartiates, ils se résolurent tous à périr pour ranimer le courage des Grecs, et leur montrer combien la valeur l'emporte sur le nombre. Léonidas fit dîner ses compagnons, et leur dit gayement, qu'il les invitait pour le soir à souper chez Pluton. Ensuite ils se jetterent sur les ennemis, avec tant de fureur, qu'ils en tuerent un nombre presque incroyable.

RÉFLEXIONS.

La plupart des Grands, comme Xerxès, croient, ou du moins agissent, comme si leur naissance et leurs richesses devaient leur donner les vertus et les talens, que les autres hommes acquierent par une étude pénible. Ce défaut a son origine dans la mauvaise éducation qu'ils reçoivent. On a beau les remettre entre les mains des personnes les plus capables de les bien élever : on lie les mains de leurs maîtres;

on détruit leur ouvrage. Les flatteurs dont ils sont environnés gâtent leur naturel ; et souvent un maître zélé ne recueille d'autre fruit de ses peines, que la haine de son disciple, qui ne peut concevoir que son Gouverneur ait de bonnes raisons pour lui trouver des défauts, lui qui est sans cesse flatté applaudi ; ils aiment mieux taxer leurs Maîtres d'injustice à leur égard, que de soupçonner la bonne-foi d'un tas de vils flateurs qui les encensent.

TRAITS A RACONTER.

1. *Artifice dont la femme de Pythius se servit pour corriger l'avarice de son époux.*

2. *Xerxès fait mourir le fils de Pythius.*

3. *Il écrit à la mere, et lui fait donner des chaînes.*

4. *Modération de Xerxès et d'Artabazane son frere.*

5. *Colere de Xerxès contre son oncle Artaban ; il répare sa faute ; conseils d'Artaban à son neveu.*

6. *Belle réponse de Léonidas à Xerxès.*

7. *Il faut expliquer aux Écoliers, comment l'action de Léonidas, qui paraît téméraire au premier coup d'œil, est héroïque.*

8. *Artifice de Xerxès pour cacher sa perte. Sa cruauté envers le corps de Léonidas.*

9. *Réception qu'on fit à Sparte au seul soldat qui se sauva aux Thermopyles.*

XVII.e LEÇON.

D. QUE firent les Athéniens, lorsque les Perses eurent passé les Thermopyles ?

R. Ils abandonnerent Athenes, et se retirerent sur leurs vaisseaux.

D. Où était le rendez-vous de la flotte des Grecs ?

R. A Salamine, dans l'Isle de Chypre.

D. Que devint la ville d'Athenes ?

R. Elle fut prise et brûlée par les Perses.

D. Qui commandait les Athéniens ?

R. Thémistocle.

D. Quels services rendit-il aux Grecs dans cette occasion ?

R. 1. Voyant les alliés déterminés à avoir un Général Lacédémonien, il y fit consentir les Athéniens. 2. Il les força par sa fermeté à combattre à Salamine.

D. Quelle fut l'issue de ce combat ?

R. Les Grecs

R. Les Grecs remporterent une victoire complette.

D. Qui combattit avec courage pour les Perses?

R. Artémise, Reine de Carie.

D. Que fit Xerxès après la défaite de sa flotte?

R. Il se sauva honteusement.

Malgré la répugnance qu'avaient les Athéniens à abandonner leur ville, Thémistocle vint à bout de leur faire comprendre que c'était les hommes, et non les pierres qui formaient la République; et qu'on était sûr de sauver la derniere, en conservant les citoyens. On mit les vieillards, les enfans et les femmes en sûreté dans une ville alliée, et tous ceux qui étaient capables de porter les armes, se retirerent sur les vaisseaux, à l'exception de quelques vieillards, qui, par esprit de religion, voulurent se dévouer dans Athenes aux fers des Perses. Thémistocle se fit nommer Général des Athéniens, et il avait lieu d'espérer qu'il serait Général de toute la flotte des Grecs, puisque les Athéniens en fournissaient la plus grande partie. Mais les alliés ayant fait entrevoir qu'ils voulaient un Général Lacédémonien, Thémistocle y fit consentir ses citoyens, et

Euribiade fut nommé. La flotte des Grecs était à Salamine, et le nouveau Général voulait en sortir, parce que si on était battu dans cet endroit, il n'y avait aucune ressource pour la retraite. Thémistocle, au contraire, prétendait qu'on ne pouvait abandonner ce lieu, sans trahir la patrie, parce qu'on ne pouvait y être enveloppé, et qu'on y rendait inutile le grand nombre des vaisseaux ennemis. Thémistocle, dans cette occasion, triompha des raisons et de la colere d'Euribiade ; on suivit ses conseils, et la victoire en fut le fruit. Artémise, Reine de Carie, qui combattait pour les Perses, fit, dans cette bataille, des prodiges de valeur. Elle avait conseillé à Xerxès de ne point donner la bataille, et c'en était fait des Grecs, si on eût suivi son avis ; mais le Roi de Perse n'avait pas assez de connaissance de l'art militaire, pour comprendre la sagesse de ses raisons. Il n'eut pas non plus assez de valeur pour combattre à la tête de ses troupes, il vit le combat de dessus un trône qu'il avait fait élever, et fut le premier à fuir, sans considérer qu'il était encore infiniment supérieur aux Grecs.

RÉFLEXIONS.

1. La seule place convenable à un Prince pendant le combat, est d'être à la tête de ses troupes : et il n'inspirera jamais un vrai courage à ses soldats, s'ils s'apperçoivent qu'il craint le péril.

2. La multitude des bras devient inutile dans une armée, si elle manque d'une tête pour la conduire.

3. Ceux qui se laissent aveugler par la prospérité, manquent souvent de courage dans l'adversité ; le moindre revers les abat, il ne leur reste pas assez de sang froid pour profiter des ressources qui leur restent.

4. La modération de Thémistocle nous apprend, que le grand moyen de confondre un ennemi, est de mépriser les coups qu'il veut nous porter, qui, par cette conduite, retombent souvent sur lui-même.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire d'Artémise. Artifice dont elle se sert pour échapper aux Grecs.*

2. *Belle action d'Aristide par rapport à Thémistocle, son rival. Comment ce dernier se fit nommer Général, et pourquoi.*

3. *Avis que ces deux Généraux font donner à Xerxès.*

4. *Modération de Thémistocle, et sa réponse à Euribiade, qui voulait le frapper.*

5. *Sentiment d'humanité de Xerxès à la vue de sa nombreuse armée.*

6. *Exclamation de Tigrane, au sujet des jeux olympiques.*

7. *Bon naturel du chien de Xantipe.*

XVIII.e LEÇON.

D. QUE fit Xerxès peu après la bataille?

R. Il repassa le Bosphore de Thrace dans une barque de Pêcheur.

D. Abandonna-t-il le dessein de soumettre les Grecs?

R. Non, il laissa en Europe un de ses Généraux avec une grande armée.

D. Que firent ces troupes contre les Grecs?

R. Elles donnerent bataille à Platée, et furent battues. (*a*).

D. Quel fruit les Grecs retirerent-ils de cette victoire?

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent vingt-cinq.

R. Les Perses abandonnerent l'Europe pour toujours.

D. Combien a duré la guerre de Médie?

R. Deux ans.

Xerxès ne se crut point en sureté en Thrace, et sa frayeur fut si grande qu'il repassa le Bosphore dans une barque de Pêcheur : l'armée qu'il avait laissée en Europe, fut battue à Platée, et cette action termina la guerre de Médie.

Les Grecs délivrés de leurs ennemis, s'occuperent à remplir deux devoirs bien louables. Le premier était de remercier les Dieux des victoires qu'ils avaient remportées. Le second, d'honorer la mémoire des grands hommes qui avaient péri dans cette guerre. Comme les Platéens s'étaient distingués par leur fidélité pour la patrie, on résolut de les récompenser en même temps. On prit sur le butin qu'on avait fait sur les ennemis, de quoi bâtir un Temple dans leur Capitale. Ils en furent déclarés Prêtres perpétuels ; on les déchargea de tout autre soin que de celui d'honorer les Dieux, et la mémoire de ceux qui s'étaient sacrifiés pour la patrie ; et on prononça les malédictions contre ceux qui oseraient toucher à leurs priviléges.

RÉFLEXIONS.

1. La reconnaissance envers Dieu est un sentiment naturel aux barbares mêmes. Les Païens, religieux observateurs des lois que nous impose la gratitude envers le Créateur, nous condamneront au jour du jugement, si nous manquons à rapporter à Dieu nos succès, et à l'en remercier.

2. L'honneur que l'on rend à la mémoire des grands hommes, sert beaucoup pour encourager à faire de belles actions, et c'est à quoi les Princes ne doivent pas manquer, s'ils veulent que de nouveaux héros remplacent ceux qu'ils ont perdus.

TRAITS A RACONTER.

1. *Comment Thémistocle fut déclaré le plus vaillant des Grecs dans cette guerre. Sa joie et sa gloire aux jeux olympiques.*

2. *Il faut expliquer ici aux enfans ce que c'était que les jeux olympiques, l'honneur qu'on rendait à ceux qui y remportaient le prix.*

3. *Histoire de deux fameux Athletes, Milon de Crotone et Polydamas.*

4. *Fable de la reconnaissance de Castor et Pollux envers un Poëte qui avait mêlé leurs éloges à ceux d'un Athlete.*

5. *Grande course d'Enchidas Platéen; il en meurt.*

6. *Pourquoi l'on adjugea aux Platéens le prix de la valeur.*

XIX.e LEÇON.

D. COMMENT les Grecs, victorieux des Perses, virent-ils diminuer leur puissance?

R. Par la désunion qui se mit entr'eux.

D. Qui causa cette désunion?

R. La jalousie des Lacédémoniens contre les Athéniens.

D. Sur quoi était-elle fondée?

R. Sur la préférence que les alliés donnerent aux Athéniens.

D. Qui dégoûta les alliés de la dépendance des Lacédémoniens?

R. La dureté de ces derniers, et surtout la hauteur de Pausanias.

D. Qu'était Pausanias?

R. Un Roi de Sparte, qui voulut trahir sa patrie?

D. Vint-il à bout de ses desseins?

R. Non, sa trahison fut découverte, et il mourut misérablement.

La Grece, qui avait résisté à toutes

les forces du Roi de Perse, ne put se défendre d'un ennemi plus redoutable en effet, quoiqu'il parût moins dangereux. La jalousie vint à bout de les désunir, et en s'affaiblissant mutuellement, ils donnerent moyen à un Prince, plus habile que puissant, de les mettre sous le joug.

Quoique toutes les Républiques Grecques fussent indépendantes les unes des autres, les Lacédémoniens jouissaient depuis long-temps d'une supériorité que la seule vertu leur avait acquise : mais la comparaison que firent les alliés de leurs manieres dures et hautaines, avec la douceur et l'humanité qu'ils remarquerent dans les mœurs d'Aristide et de Thémistocle, leur fit prendre la résolution de s'affranchir de la domination des premiers. Ils se mirent donc sous la protection des Athéniens : ceux-ci s'engagerent à tenir tête au Roi de Perse, et à lui faire la guerre en Asie ; et les Alliés promirent de payer chaque année une somme pour l'entretien des troupes. L'orgueil de Pausanias ne contribua pas peu à leur faire prendre cette résolution. Celui-ci, pendant la guerre, s'était accoutumé aux douceurs du commandement, et ne pouvait penser

sans horreur, à l'assujettissement où il allait se trouver à Sparte. Pour s'en exempter, il conçut l'affreux dessein de livrer la Grece au Roi de Perse. Les précautions qu'il prit pour cacher sa trahison, furent précisément cause qu'elle fut découverte, et la mort du coupable assura la liberté des Grecs. Un autre sujet de division entre les Lacédémoniens et les Athéniens, vint d'une muraille, dont les derniers environnerent leur ville qu'ils faisaient rebâtir. Les Lacédémoniens qui voulaient les tenir dans leur dépendance, firent de vains efforts pour l'empêcher: mais la prudence de Thémistocle éluda leurs mauvais desseins, ce qui augmenta leur ressentiment.

RÉFLEXIONS.

1. Voulez-vous établir sûrement votre autorité sur vos inférieurs? Faites en sorte qu'ils l'aiment; plus vous rendrez leur joug léger, plus ils s'y assujettiront.

2. Les hommes ont un sentiment intérieur, qui les entraîne malgré eux à respecter les hommes vertueux, et à s'y soumettre; le préjugé les asservit sous les grands du monde: mais, s'ils n'ont d'autre mérite que celui de leurs aïeux,

leurs inférieurs se dédommagent de la contrainte que l'usage leur impose, en les méprisant intérieurement tout à leur aise.

3. Pausanias fut la victime de son crime, et les précautions qu'il prenait pour le cacher, le décelerent. Apprenons par son exemple, qu'il est un Dieu vengeur, qui veille sur le coupable ; en vain choisit-il les ténebres pour commettre le crime ; Dieu sait trouver les moyens de le mettre au grand jour, et de faire tomber sur sa tête le mal qu'il machinait contre les autres.

TRAITS A RACONTER.

1. *Trahison de Pausanias, découverte par une esclave.*

2. *Fermeté cruelle de la mere de Pausanias.*

3. *Superstition des Lacédémoniens pour expier la mort de ce traître.*

4. *Artifice de Thémistocle pour éluder la mauvaise volonté des Lacédémoniens.*

XX.e LEÇON.

D. A QUI Pausanias avait-il confié ses mauvais desseins?

R. A Thémistocle.

D. Y avait-il consenti?

R. Non, mais il lui garda le secret.

D. Faites-nous l'histoire de Thémistocle. De quelle Nation était-il?

R. Il était Athénien.

D. Quel était son caractere.

R. Il était vaillant, prudent; mais il avait une ambition démesurée, et aimait trop l'argent.

D. Qui fut le rival de Thémistocle?

R. Aristide, surnommé le Juste.

D. Que fit Thémistocle après la guerre de Médie?

R. Il vint à bout de faire oublier aux Athéniens les services qu'il leur avait rendus.

D. Comment cela?

R. En les leur reprochant sans cesse.

D. Où mourut-il?

R. En Perse.

Thémistocle était encore jeune au temps de la bataille de Marathon; son ambition dès-lors était si grande, qu'il

devint triste et mélancolique après cette journée ; il disait à ses amis, que les trophées de Miltiade ne lui donnaient pas un moment de repos ; qu'il en était poursuivi, même pendant son sommeil, et qu'il n'y avait point de tranquillité à espérer pour lui, jusqu'à ce qu'il eût égalé la gloire de ce grand homme. Nous avons vu comment il sauva la Grece par sa prudence et sa modération, et comment il en recueillit le prix aux jeux olympiques. De retour à Athenes, il crut qu'on n'avait pas assez de considération pour les grands services qu'il avait rendus à la patrie, il les reprochait sans cesse aux Athéniens ; ce qui les rendit ingrats malgré eux, pour ainsi dire. Thémistocle fut banni, et Pausanias crut que le ressentiment qu'il aurait conçu de ce traitement, suffirait pour le faire entrer dans sa conjuration ; mais Thémistocle aimait sa patrie ; son ambition était noble, et par conséquent ne put le déterminer à commettre un crime. Il eut horreur de cette proposition : mais il ne crut pas devoir trahir le secret d'un homme qui lui avait donné sa confiance. On découvrit par ses réponses à Pausanias, qu'il avait su la conspiration, et sa fidélité ne put lui faire pardonner son

silence : il fut proscrit. Dans cette extrêmité, Thémistocle trouva le moyen de piquer la générosité d'Admette, Roi des Molosses, qui était son ennemi, et qui pourtant s'exposa à la guerre, plutôt que de trahir un homme qui s'était remis à sa discrétion. Thémistocle ne voulut pas causer la perte de ce Prince, et prit la résolution de se livrer à Artaxerxe, Roi de Perse, quoiqu'il eût mis sa tête à prix. Ce parti désespéré lui réussit. Artaxerxe le combla de biens et d'honneur, et on prétend que ne pouvant accorder ce qu'il devait à son bienfaiteur et à sa patrie, il se donna la mort.

RÉFLEXIONS.

1. Il est une sorte d'ambition louable ; telle était celle de Thémistocle, s'il eût su la contenir dans de justes bornes. Tâchons, comme lui, de nous passionner pour la gloire qu'on acquiert en faisant de bonnes actions. Reprochons-nous notre indolence à la vue des vertus des autres : mais que le Christianisme purifie chez nous ces sentimens, et n'ayons pas tellement pour but l'estime des hommes, que le désir de la gagner soit le motif unique de nos actions.

2. La gloire fuit ceux qui la recherchent avec trop d'ardeur. Contentons-nous de mériter l'estime et la reconnaissance des hommes, sans nous inquiéter de les voir injustes à notre égard.

3. Aussi-tôt qu'on reproche un bienfait, on perd tout le droit qu'on s'était acquis sur la reconnaissance de celui qui l'a reçu.

4. Notre ame possede un fond de noblesse qu'on peut intéresser, quand on sait s'en servir à propos. Faites sentir à un ennemi même que vous le croyez assez généreux pour ne point abuser de l'avantage que la mauvaise fortune lui donne sur vous ; il est rare qu'il détruise la bonne opinion que vous témoignez avoir de lui ; il se trouve flatté du jugement que vous avez de sa probité, et sacrifie son ressentiment et son intérêt à son amour-propre en ces occasions.

TRAITS A RACONTER.

1. *Moyens injustes dont Thémistocle veut se servir pour abaisser les Lacédémoniens.*

2. *Son arrivée chez Admette.*

3. *Comment il pourvoit à sa sureté dans son voyage de Perse.*

4. *Sentimens d'Artaxerxe à sa vue ;*

les Courtisans l'insultent; conduite du Roi à son égard.

5. *Comment Thémistocle croit pouvoir accorder ce qu'il doit à sa patrie et à son bienfaiteur.*

6. *Faiblesse de Thémistocle pour ses amis.*

7. *Belle parole de Thémistocle, au sujet d'un gendre qu'il voulait choisir.*

8. *Avarice sordide de Thémistocle, justifiée par quelques-uns.*

XXI.e LEÇON.

D. VOUS nous avez parlé d'Aristide; quel était son caractere?

R. Il aimait son pays plus que sa vie, et la vertu plus que son pays.

D. Quelle était sa vertu favorite?

R. L'amour de la pauvreté.

D. Etait-il toujours ennemi de Thémistocle?

R. Non, il se réconciliait avec lui pendant la guerre?

D. A quoi s'occupa-t-il dans sa vieillesse?

R. A former les jeunes gens pour la vertu.

D. Comment mourut-il?

R. Il emporta toute sa gloire dans le tombeau.

D. Qui pourvut à ses funérailles, et à l'établissement de ses enfans?

R. Le Public.

Aristide, rival de Thémistocle, avait toutes ses bonnes qualités, mais il n'avait pas ses défauts. Il mérita le surnom de Juste, et l'antiquité ne nous présente aucun héros qui l'ait acquis à plus juste titre. Sa pauvreté était volontaire, car il avait exercé les emplois les plus propres à s'enrichir. Sur la fin de sa vie, il employa le loisir que lui laissait la paix, à former de bons sujets pour la République. Athenes lui dut le fils de Miltiade, qui se nommait Cimon. Ce jeune homme, malgré ses talens, était peu estimé du Peuple, parce qu'il aimait trop les plaisirs, et qu'il s'y livrait sans mesure. Aristide, qui ne désespérait jamais d'un jeune homme, lorsqu'il joignait à des talens un bon cœur, entreprit de le corriger de ses défauts. Il gagna sa confiance et son amitié, et vint à bout d'en faire un des grands hommes qu'ait eu la République.

RÉFLEXIONS.

1. En Angleterre, lorsqu'on veut connaître la fortune d'un homme, on de-

mande, *combien vaut-il*? Cette question est presque la seule qui se fasse ; et si l'on répond, il vaut cent mille pieces, on le range machinalement parmi les honnêtes gens, comme si la fortune procurait toutes les autres qualités, ou les supposait. Ce préjugé fatal s'est établi chez toutes les nations ; la pauvreté y est regardée comme un vice. D'où peut naître une façon de penser si injuste et si basse? C'est qu'il n'est plus de pauvres volontaires comme Aristide. La pauvreté est souvent une suite de la paresse, et de la mauvaise conduite. Méprisons tant que nous voudrons celle-là, rien de plus juste : mais que notre respect aille jusqu'à la vénération pour ceux que la fortune seule a réduit à la pauvreté, et qui ont l'ame assez noble pour refuser de s'enrichir par des voies injustes, et par des bassesses.

2. Aristide passait pour pauvre, et était réellement riche, car il ne désirait rien ; et dans la vérité, nos seuls desirs font nos besoins : or, qui dit besoins, dit pauvreté.

TRAITS A RACONTER.

1. *Aristide est banni par l'Ostracisme. Nature de cet exil. Belle action d'Aris-*

tide en cette occasion. Priere qu'il fait aux Dieux.

2. *Sa conduite lorsqu'il est Trésorier de la République.*

3. *Il s'oppose à l'injustice de Thémistocle.*

4. *Il est chargé de garder le butin après la bataille de Marathon.*

5. *Faux principe d'Aristide sur l'amour de la Patrie.*

XXII.e LEÇON.

D. QUE devint Xerxès après la guerre de Médie?

R. Rebuté de la guerre, il se plongea dans la débauche et les plaisirs.

D. Quel effet produisit cette conduite?

R. Elle le rendit méprisable.

D. Qui conspira contre lui?

R. Artabane, Capitaine de ses Gardes.

D. Combien Xerxès avait-il de fils?

R. Trois, Darius, Histaspe et Artaxerxe.

D. Quel fut le genre de la mort de Xerxès?

R. Il fut poignardé par Artabane. (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mil cinq cent trente-un.

D. Qui succéda à Xerxès?

R. Artaxerxe.

Xerxès rebuté de la guerre par ses mauvais succès, se plongea dans la débauche. Artabane s'étant apperçu que cette conduite le rendait méprisable à ses Sujets, conçut le dessein de monter sur le Trône. Outre l'ambition qui le portait à commettre ce crime, il avait un autre motif. Il avait épargné la vie de Darius, fils aîné du Roi, que son pere lui avait ordonné de tuer; et craignant qu'on ne lui fît porter la peine de cette désobéissance, il prévint Xerxès, et le tua pendant qu'il dormait. Il fut ensuite trouver Artaxerxe, et accusa Darius de ce crime. Artaxerxe crut trop légérement cette accusation, et croyant venger la mort de son pere, il devint fratricide.

Artaxerxe avait un frere aîné, qui devait monter sur le Trône avant lui; mais comme il était alors absent, Artabane fit reconnaître pour Roi Artaxerxe, en attendant qu'il eût achevé de former un parti pour le détrôner. Sa conspiration fut découverte, et il l'expia par sa mort. Il avait sept fils fort puissans, qui voulurent venger la mort de leur pere : mais ils furent défaits avec leurs partisans,

et Artaxerxe triompha aussi du parti nombreux qui s'était formé en faveur de son frere, ce qui l'affermit sur le Trône.

Artaxerxe, qui régna près de quarante-neuf ans, donna tous ses soins à rétablir le bon ordre dans son Royaume, et par cette conduite, il se concilia l'estime et l'amour de ses sujets. Ce fut entre ses mains que se retira Thémistocle; et l'on peut connaître par le traitement qu'il fit à cet illustre Proscrit, que ce Prince avait de la grandeur d'ame et des lumieres fort étendues, comme nous le verrons dans la suite de cette Histoire.

RÉFLEXIONS.

1. Que la condition des Rois et des Grands est misérable! Environnés de gens qui semblent les adorer, ils ne peuvent s'assurer d'avoir un véritable ami, et sont en bûte à leur trahison et à leur envie.

2. Un Roi doit mettre sa gloire à pardonner, et doit estimer et récompenser la vertu jusques dans ses ennemis. Artaxerxe avait connu ces maximes, et le bon traitement qu'il fit à Thémistocle, lui fut aussi glorieux, qu'avantageux à cet illustre banni.

TRAITS À RACONTER.

1. *Cruelle vengeance d'Amestris, femme de Xerxès.*

2. *Faiblesse de ce Prince pour cette femme.*

XXIII.e LEÇON.

D. QUI remplaça Thémistocle parmi les Athéniens? (*a*)

R. Cimon, fils de Miltiade.

D. Quelles étaient les qualités de Cimon?

R. Il avait toutes celles de son pere et de son prédécesseur, mais il les surpassait en vertus morales.

D. Quelle qualité brillait le plus en lui?

R. La libéralité.

D. Que fit-il de plus glorieux?

R. Il força les Perses à accorder aux Grecs une paix qui rendait la liberté à ceux d'Asie.

D. Quelle conduite garda-t-il à l'égard des alliés?

R. Il consenti qu'au-lieu de servir dans

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent trente-quatre.

l'armée destinée à attaquer les Perses, ils donnassent de l'argent.

D. Cimon fut-il toujours à la tête des affaires?

R. Non, il s'attira la disgrace du Peuple par son attachement pour les Lacédémoniens.

D. Comment l'en punit-on?

R. Il fut exilé pendant cinq ans.

D. Qui le fit rappeller?

R. Périclès, son rival.

D. Dans quel temps mourut-il?

R. L'an du monde, trois mille cinq cent cinquante-cinq, après avoir conclu la paix entre les Grecs et les Perses.

Cimon, fils de Miltiade, ayant succédé à Thémistocle, s'attacha à rabaisser l'orgueil des Rois de Perse. Il augmenta beaucoup la puissance des Athéniens, et rendit de grands services à toute la Grece, par les fréquentes victoires qu'il remporta sur les Perses; car il les contraignit à faire une paix qui rendit la liberté à tous les Grecs d'Asie. Outre les vertus guerrieres, Cimon possédait les vertus morales. Il suivait le parti des Nobles, et par conséquent n'avait rien à démêler avec le Peuple: cependant il semblait n'être que le Trésorier de ce même Peuple, auquel

il distribuait avec sagesse les grands biens dont il était possesseur ; ses libéralités ne le mirent point à l'abri des fureurs de l'envie. Il estimait beaucoup les Lacédémoniens, et ne cessait de les donner pour modele à ses compatriotes ; cette conduite commença à indisposer les Athéniens contre lui, ce qui ne les empêcha pas de céder à la force de ses raisons dans l'occasion suivante.

Les Illotes s'étant révoltés contre les Lacédémoniens, ceux-ci demanderent du secours aux Athéniens. Un Citoyen voulut leur persuader qu'il était de leur intérêt d'abandonner des voisins qui leur donnaient en toute occasion, des marques de leur mauvaise volonté : mais Cimon leur représenta avec tant de force l'ignominie dont ils seraient couverts, s'ils laissaient périr un des soutiens de la Grece, qu'il les détermina à secourir leurs voisins. Ces derniers, dans une occasion pareille, en furent encore secourus : mais les Spartiates craignant autant les Athéniens, que les ennemis contre lesquels ils avaient à combattre, oublierent qu'ils n'étaient venus qu'à leur priere, et les renvoyerent honteusement. On rendit Cimon responsable de cet affront ; il fut banni ; mais cinq ans après,

le besoin qu'on avait de lui le fit rappeller, et Périclès son rival, dressa lui-même l'acte de son rappel. Cimon répondit à l'attente publique, et ce fut dans ce temps qu'il conclut la paix dont nous avons parlé. Il mourut après l'avoir conclue; et depuis lui, la Grece produisit peu d'hommes qui lui ressemblassent.

RÉFLEXIONS.

1. De quel prix un honnête homme est-il dans un État? Cimon, en s'opposant aux avis pernicieux qu'un mauvais Citoyen donnait aux Athéniens, empêche cette République de se couvrir de honte, en abandonnant un Peuple qui était encore son allié.

2. On peut remarquer ici, que toutes les fautes qu'on reproche aux Athéniens, venaient moins d'un mauvais fond, que de leur légéreté, qui les rendait susceptibles de toutes sortes d'impressions. Ceux dont le caractere est facile, doivent apporter de grandes précautions au choix de ceux auxquels ils donnent leur confiance, puisque leurs mœurs dépendent des conseils qu'ils en reçoivent.

3. Qu'il est beau de sacrifier son ressentiment au bien public! Périclès nous en donne l'exemple en procurant le retour

retour de son rival. Les grands hommes du Paganisme donnent souvent de pareils exemples, qui devraient faire rougir un Chrétien vindicatif.

TRAITS A RACONTER.

1. *Repas de Cimon; sa conduite quand il sortait dans la ville; ses jardins étaient ouverts aux pauvres.*

2. *Partage des prisonniers et de leurs habits. Choix des alliés, dont ils furent les dupes.*

3. *Artifice innocent de Cimon pour mettre les alliés dans la dépendance d'Athenes.*

4. *Cimon quitte son exil pour combattre les Lacédémoniens; est chassé; conduite des soldats dont on se défiait.*

5. *Fidelité de Bogès, Gouverneur de la ville d'Eione pour le Roi de Perse, poussée jusqu'à la férocité.*

6. *Sentiment de Gorgias sur Cimon.*

7. *Cimon attaque ceux de l'Isle de Thase, opiniatreté des assiégés. Générosité d'Hégétoride.*

XXIV.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL au Roi de Perse, l'an trois mille cinq cent quarante-quatre ?

R. Les Égyptiens se révolterent contre lui.

D. Qui mirent-ils à leur tête ?

R. Inare, Prince des Libyens.

D. Quels furent les premiers succès de cette guerre ?

R. Les révoltés, assistés des Athéniens, défirent les Perses, et le frere d'Artaxerxe fut tué.

D. Combien dura cette guerre, comment finit-elle ?

R. Elle dura six ans, et les Perses demeurerent victorieux.

D. Que devint Inarus ?

R. Il se rendit à Mégabize, Seigneur Persan, qui lui promit la vie, et le pardon aux Égyptiens.

D. Qui était ce Mégabize ?

R. Artaxerxe lui devait la vie ; car c'était lui qui lui avait découvert la conspiration d'Artabane.

D. Que devint Inarus ?

R. Cinq ans après le Roi eut la fai-

blesse de le livrer à sa mere Amestris, qui le fit mourir avec plusieurs Égyptiens.

D. Que fit alors Mégabize ?

R. Il se retira de la Cour, et se révolta.

D. Quel fut le succès de sa révolte ?

R. Artaxerxe voyant qu'il ne pouvait le réduire, par force, lui fit offrir son pardon, qu'il accepta.

D. Mégabize conserva-t-il les bonnes graces du Roi ?

R. Il les perdit de nouveau, mais il fut rappellé une seconde fois.

Les Perses appésantissant le joug des Égyptiens, ceux-ci se révolterent, et mirent à leur tête Inarus, Prince des Libyens. Comme la paix n'était pas encore faite entre les Grecs et les Perses, les Athéniens, qui avaient une flotte de deux cents vaisseaux à l'Isle de Chypre, firent voile vers l'Égypte ; et s'étant unis aux révoltés, défirent l'armée d'Artaxerxe, qui était commandée par un de ses freres, qui y fut tué : mais par la suite Artaxerxe ayant envoyé une seconde armée, les rebelles furent vaincus, et après s'être battus jusqu'à la derniere extrémité, Inarus, à qui Mégabize promit la vie, se rendit avec quelques Égyptiens. Les Grecs déterminés à combattre

jusqu'au dernier soupir, eurent la liberté de s'en retourner, mais la plupart périrent, aussi bien qu'une flotte de cinquante vaisseaux, qui venait à leur secours. Mégabize outré de ce qu'on avait violé sa parole, en faisant mourir les prisonniers, se révolta, et après avoir été remis en grace, fut disgracié une seconde fois. Il fut encore rappellé, et mourut âgé de soixante et seize ans, regretté du Roi et de toute sa Cour.

RÉFLEXIONS.

Rien de plus honteux pour l'humanité que la cruauté d'Amestris. On a peine à comprendre la faiblesse d'Artaxerxe pour une si mauvaise femme.

TRAITS A RACONTER.

1. *Mégabize sauve la vie au Roi en tuant un tigre, et est disgracié.*
2. *Répentir d'Artaxerxe, qui paraît dans une loi qu'il a fait au sujet de la chasse.*

XXV.e LEÇON.

Avant de continuer l'histoire des Perses et des Grecs, il faut repasser sur les premieres années du regne d'Artaxerxe.

D. QU'ARRIVA-T-IL la septieme année du regne d'Artaxerxe?

R. Il permit à Esdras de retourner à Jérusalem avec les Juifs, et d'y vivre selon leurs lois.

D. Qui rebâtit les murs de Jérusalem?

R. Néhémie, que le Roi fit Gouverneur de la Judée.

D. Que lui recommanda ce Prince?

R. D'offrir en son nom des dons dans le Temple.

D. Quels ouvrages a composé Esdras?

R. Les Paralipomenes et l'Histoire de son temps.

D. Qui a fini ce dernier Ouvrage?

R. Néhémie.

D. Quel est l'Historien profane qui a commencé d'écrire, lorsque ceux-ci ont cessé?

R. Hérodote. (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent trente-sept.

D. Qui fut le rival de Cimon?

R. Périclès, qui sortait des plus illustres familles d'Athenes.

D. Comment s'y prit-il pour parvenir au gouvernement?

R. 1. Il s'appliqua à l'étude, sur-tout à la Philosophie et à la Rhétorique.

2. Il soutint le parti du Peuple.

D. Quel avantage fit-il au Peuple?

R. Il lui fit donner une rétribution, lorsqu'il assistait aux jugemens, aux assemblées et aux spectacles.

D. Cette conduite produisit-elle un bon effet?

R. Elle énerva le courage des Athéniens, en les rendant fainéans.

D. Que fit encore Périclès?

R. Il abaissa la puissance de l'Aréopage.

D. Qu'appellez-vous l'Aréopage?

R. Un conseil composé de Nobles, qui connaissait d'affaires importantes.

D. A qui donna-t-on ensuite la connaissance de ces affaires?

R. Au Peuple.

D. Qui voulut s'opposer à ces nouveautés?

R. Cimon, ce qui commença à irriter le Peuple contre lui.

Périclès, dont nous venons de parler, connaissait à fond le caractere des Athé-

niens; et pour les dominer sûrement, il affecta long-temps de paraître avoir beaucoup d'éloignement pour les affaires. Il employa ce temps à cultiver le talent de la parole, tout-puissant dans une République où le Peuple embrassait l'avis de celui qui savait l'exposer avec plus de force. Quoiqu'il eût de l'éloignement pour le Peuple, il s'assujettit à lui faire la cour, pour contrebalancer le crédit de son rival, qui était adoré de la noblesse. Un des moyens dont il se servit pour gagner le Peuple, fut de leur faire distribuer des terres, et de prendre sur les deniers publics de quoi payer à chaque Citoyen une rétribution pour son droit de présence aux Spectacles et aux Assemblées. Cette mauvaise politique est l'époque de la décadence d'Athenes. Les Athéniens, qui jusqu'alors s'étaient endurcis aux travaux, en perdirent le goût. On craignit de s'éloigner d'une Ville, où l'on était payé pour se divertir. Les Théâtres, les Places publiques, les Assemblées, furent remplis d'une foule oisive; et le Trésor public épuisé, ne fournit plus les moyens de pousser la guerre avec cette vigueur qu'on avait admirée du temps des Aristides et des Thémistocles.

RÉFLEXIONS.

1. Les plaisirs pris avec modération, réveillent l'esprit : si on s'y livre sans mesure, ils émoussent le courage. C'est ce qu'on remarque chez les Athéniens.

2. Ce n'est qu'en se prêtant aux faiblesses des hommes qu'on parvient à les dominer ; heureux ceux qui n'employent l'ascendant qu'ils se sont acquis par leur condescendance, qu'aux profits de leurs Citoyens.

3. L'ambition n'examine jamais les moyens de s'élever, l'injustice ne l'effraie point, pourvu qu'elle parvienne à ses fins. Périclès était trop éclairé, pour ne pas connaître le tort qu'il faisait à sa patrie, en amolissant le courage des Athéniens : mais il veut l'emporter sur Cimon, et dès-lors il n'écoute plus rien ; prêt à se servir de moyens encore plus précieux, si celui-là n'eût été suffisant pour l'égaler à son rival.

TRAITS A RACONTER.

1. *Ressemblance de Périclès avec Pysistrate.*

2. *Bon mot de Thucydide sur l'éloquence de Périclès.*

3. *Artifice de Périclès pour se faire souhaiter du Peuple.*

XXVIe. LEÇON.

D. QUE fit la faction des Nobles pour s'opposer à Périclès?

R. On lui mit en tête Thucydide, qu'il vint à bout de faire bannir.

D. Que fit encore Périclès pour plaire au Peuple?

R. Il trouva moyen d'employer tous les pauvres, sur terre ou sur mer.

D. Que fit Périclès, quand il vit son autorité bien établie?

R. Il ne chercha plus à plaire au Peuple, mais usa de toute son autorité.

D. Quel usage en fit-il?

R. Pendant quarante ans, qu'il a gouverné la République, il ne se servit de son pouvoir que pour faire du bien.

D. Quelles vertus brillaient le plus dans Périclès?

R. Son amour pour la justice, et son désintéressement.

L'on comprendra quelle était l'habilité de Périclès, si l'on fait réflexion au caractere des Athéniens, ennemis de la soumission et de la contrainte; tout mérite supérieur était un titre suffisant pour devenir suspect, et être éloigné des em-

plois ; cependant Périclès vient à bout de s'emparer d'une autorité absolue, et cela, sans employer la violence. Sa probité, ses talens subjugent ce Peuple si fier, auquel il osa résister, lorsque le bien public le demandait. On admirait sur-tout son désintéressement. Attentif à faire profiter son bien, il ne chercha point à l'augmenter; et content d'entretenir honorablement sa famille, il n'eut jamais la faiblesse de céder aux desirs de ses enfans, qui voulaient mesurer leur dépense au rang qu'il tenait dans la Ville.

RÉFLEXIONS.

1. Le désintéressement n'empêche point un homme prudent d'employer tous les moyens de conserver et augmenter le bien de ses ancêtres. Il se fait un devoir de laisser à ses enfans de quoi vivre honorablement ; et il se dit sans cesse, que la pauvreté, qui provient de la mauvaise conduite, est honteuse, et digne du mépris que les hommes ont pour elle.

2. Périclès, chargé des plus grandes affaires, ne dédaigne point de veiller sur les siennes. Quelle leçon pour ces gens, qui croiraient se déshonorer, en entrant

dans des détails économiques, et qui par une confiance aveugle en des domestiques infideles, se réduisent souvent, eux et leurs enfans, à la plus triste de toutes les situations.

XXVII.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL de plus remarquable pendant que Périclès gouvernait la République?

R. La guerre du Péloponnese. (*a*)

D. Qu'est-ce que cette guerre?

R. Celle que se firent les Athéniens et les Lacédemoniens.

D. Quelle fut l'origine de cette guerre?

R. La grande puissance des premiers, la jalousie des seconds.

D. Périclès s'opposa-t-il à cette guerre?

R. Il s'y opposa long-temps, mais enfin il y consentit. (*b*)

D. A quels motifs attribua-t-on ce consentement?

R. On dit qu'il voulait se rendre nécessaire au Peuple.

[*a*] Premiere époque. Guerre du Péloponnese.
[*b*] L'an du monde trois mille cinq cent soixante-treize.

D. Combien a duré la guerre du Péloponnese ?

R. Vingt-sept ans.

D. Quels étaient les vœux de presque tous les Grecs, au commencement de cette guerre ?

R. On souhaitait la victoire aux Lacédémoniens.

D. Pourquoi ?

R. Parce que la prospérité avait rendu les Athéniens durs et insolens.

Périclès, dont la valeur égalait la prudence, ayant poussé la puissance des Athéniens à son dernier période, ils devinrent insolens, présomptueux et durs envers leurs alliés. Lacédémone, qui n'avaient pas vu sans chagrin la puissance de sa rivale, saisit avec joie l'occasion de l'humilier, en écoutant les plaintes des Villes alliées. On prétend que Périclès ne refusa d'accorder les demandes que firent les Lacédémoniens, que parce qu'il crut qu'il avait besoin de la guerre pour se soutenir dans Athènes, où son crédit commençait à diminuer. Il le connut par la condamnation des trois personnes qu'il connaissait le plus. Anaxagore, maître de Périclès, qui enseignait qu'une seule intelligence avait débrouillé le cahos, fut accusé d'impiété, et fut obligé de se

sauver. On forma la même accusation contre Aspasie. Cette femme était célebre à Athenes, plus par son esprit que par ses charmes. Socrate, dont nous parlerons bientôt, ne rougissait point d'avouer qu'elle lui avait enseigné la Rhétorique. Périclès publiait qu'elle lui avait appris l'art de gouverner. Quoique cette femme eût une réputation plus que douteuse, Périclès, qui ne se souciait point de son épouse, la céda à un autre, et vécut avec Aspasie. Elle fut accusée d'impiété, et ne dut son salut qu'aux larmes de Périclès, qui, oubliant sa philosophie, et la gravité du rang qu'il occupait, fit pitié aux Juges par l'état où l'avait réduit le danger de cette femme. Enfin, Phidias qu'on peut regarder comme le plus fameux Sculpteur qui ait jamais paru, fut aussi accusé d'un vol; et malgré son innocence qu'il prouva, les ennemis de Périclès vinrent à bout de le faire mourir en prison, ou, au moins, de le faire bannir.

Quoiqu'il en soit des motifs de Périclès, la guerre fut résolue; et la discorde vint à bout de ruiner la puissance des Grecs, eux qui avaient bravé celles des Rois de Perse.

RÉFLEXIONS.

1. Que de qualités réunies dans Aspasie! Comment les concilier avec les désordres qu'on lui attribue? Cela nous montre qu'il faut plus que des talens et de l'esprit pour éviter les déréglemens les plus honteux.

2. De quelles ténébres le Christianisme nous a-t-il retirés? Le Peuple le plus éclairé condamne Anaxagore, parce qu'il reconnaît un Dieu superieur aux Divinités du Paganisme: quel aveuglement!

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire d'Anaxagore.*

2. *Histoire d'Aspasie.*

3. *Phidias accusé d'un vol; sa dispute avec Alcamene, au sujet d'une statue de Minerve.*

4. *Sa méthode pour perfectionner la statue de Jupiter.*

5. *Bon mot d'Alcibiade, encore jeune, au sujet de Périclès.*

XXVIII.e LEÇON.

D. QUELLE conduite garda Périclès la premiere année de la guerre du Peloponnese?

R. Déterminé à ne point hasarder une bataille, il fit retirer dans la ville ce qu'il y avait de plus précieux.

D. Qui commandait les troupes ennemies, que firent-elles?

R. Archidamus, qui les commandait, fit le dégât jusqu'aux portes d'Athenes.

D. Les Athéniens le souffrirent-ils tranquillement?

R. Non: mais Périclès eut la force de les contenir, malgré ses ennemis, parmi lesquels était Cléon.

D. Quel était ce Cléon.

R. Un homme dont le principal mérite était de parler haut et beaucoup, mais il agissait peu.

D. Que faisait pendant ce temps la flotte Athénienne?

R. Elle ravageait les terres des ennemis, ce qui les obligea de se retirer.

D. Qu'arriva-t-il à Athenes les années suivantes?

R. Une peste violente ravagea Athenes. (*a*)

D. Que firent les Athéniens?

R. Ils demanderent vainement la paix à leurs ennemis.

[*a*] Deuxieme et troisieme année de la guerre, l'an du monde trois mile cinq cent soixante-quatorze.

D. Contre qui déchargerent-ils leur colere ?

R. Contre Périclès ; ils lui ôterent le commandement, et le mirent à l'amende.

D. La colere du Peuple dura-t-elle ?

R. Il eut honte de son emportement, et rappella Périclès.

D. Ce grand homme n'eut-il que ce chagrin ?

R. Il perdit ses enfans, et mourut lui-même de la peste. (*a*)

D. Que firent les Lacédémoniens, qui ternît leur gloire ?

R. Ils demanderent du secours au Roi de Perse ?

D. Que fit Hypocrate pendant cette peste ?

R. Il se sacrifia tout entier au service de sa patrie.

Une peste affreuse se joignit aux horreurs de la guerre, et réduisit Athenes à la derniere extrémité. Les Athéniens demanderent alors la paix, et ils eussent, sans doute, accordé à leurs ennemis les conditions les plus avantageuses ; mais dans tout le cours de cette guerre, nous verrons ces deux Républiques emportées par la prospérité, ou abattues par l'ad-

[*a*] Il faut ici détailler l'histoire de Périclès.

versité, demander et refuser alternativement la paix. C'était alors le tour de Sparte; on rebuta les Athéniens, qui firent tomber toute leur mauvaise humeur sur Périclès: mais bientôt ils sentirent qu'ils ne pouvaient se passer de lui, et lui rendirent toute l'autorité. Ce grand homme souffrit plus que personne de la calamité publique: il conserva toute sa fermeté au milieu de ses pertes; mais lorsqu'il fallut, selon la coutume, mettre une couronne de fleurs sur la tête du dernier de ses fils, avant de le mettre dans le cercueil, sa douleur éclata par des gémissemens qui attendrirent ses ennemis mêmes. Enfin, il fut lui-même attaqué de la peste, et prêt à rendre l'ame, ayant entendu ses amis louer les grandes choses qu'il avait faites pendant son administration: *Vous oubliez*, leur dit-il, *ce qu'il y a de plus glorieux dans ma vie. Je n'ai jamais fait porter le deuil à aucun Citoyen.*

Hypocrate, fameux Médecin, ayant été sollicité par le Roi de Perse de venir secourir son Royaume, qui était aussi affligé de la peste, refusa les récompenses que ce Prince lui offrait, et se dévoua au service de sa Patrie.

RÉFLEXIONS.

1. La mort nous apprend à juger sain ment des choses ; ce que le monde a mire dans Périclès, n'est pas ce qui flatte dans ce moment : mais il s'appla dit de sa douceur, et de n'avoir jama fait mourir aucun de ses Citoyens.

2. La charité doit être réglée par justice ; nous nous devons à tous l hommes, mais à nos proches plus qu nos citoyens, aux citoyens plus qu'a étrangers, comme le répondit Hypocra au Roi de Perse.

3. La Philosophie n'éteint point l sentimens naturels, elle ne fait que l régler. Un Philosophe est attaché à to ce qu'il doit aimer, et ressent viveme la perte de ses parens et de ses am mais en livrant sans honte son ame toute sa sensibilité, il sait se préserv du désespoir, et se soumettre aux ordi d'en-haut. La fausse modération de P riclès n'était qu'orgueil, comme il par à la mort du dernier de ses enfans ; fit voir clairement que sa fermeté ju qu'alors avait été affectée.

TRAITS A RACONTER.

1. *Description de la peste qui désol Athenes.*

2. *Zele et récompense d'Hypocrate.*
3. *Fausse fermeté de Périclès.*
4. *Il demande au Peuple l'exemption d'une loi qu'il avait faite.*
5. *Mécontentement du fils de Périclès.*

XXIX.e LEÇON.

D. QUE se passa-t-il la quatrieme et cinquieme année de cette guerre? (*a*)

R. Les Lacédémoniens assiégerent Platée, qui se défendit long-temps; mais qu'ils prirent enfin. (*b*)

D. Comment userent-ils de cette victoire?

R. Ils massacrerent sans pitié ceux qui ne purent se sauver.

D. Que firent les Athéniens?

R. Ils prirent Mitylene, qui s'était révoltée.

D. Qu'ordonnerent-ils d'abord?

R. Qu'on en massacrât tous les habitans.

D. Cet arrêt fut-il exécuté?

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent soixante-seize.

[*b*] Il faut rapporter ici la belle retraite des Platéens.

R. Non, les Athéniens le révoquerent.

On peut connaître au vrai le caractere des Athéniens, parce qui arriva à Myitlene. Cette ville, qui s'était révoltée, ayant envoyé des Ambassadeurs à Athenes, lorsqu'elle fut prise, les Athéniens commanderent qu'on passât au fil de l'épée tous les hommes, et qu'on pendît les femmes et les enfans. On fit partir une galere pour porter cette cruelle sentence, qui avait été rendue à la sollicitation de Cléon. Les Athéniens, de retour dans leurs maisons, se représentent le sort de cette misérable Ville, et touchés de compassion, convoquent une nouvelle assemblée. On pardonna à ces malheureux: mais il y avait à craindre que ce pardon n'arrivât trop tard. Les Ambassadeurs promirent de magnifiques récompenses aux rameurs, s'ils arrivaient à temps; ils firent une diligence incroyable. La premiere galere les avaient devancés d'un jour et d'une nuit, mais elle ne s'était pas pressée. Son arrivée avait porté le désespoir des habitans à la derniere extrêmité. On n'entendait que des cris, des gémissemens. Enfin, l'on se disposait à exécuter l'arrêt, lorsqu'on avertit qu'on voyait une seconde galere qui venait à forces de rames. On suspendit

l'exécution, et ces pauvres gens, sauvés contre toute apparence, furent quelques heures comme privés de leurs sens. courant, pleurant, s'embrassant les uns les autres, et levant les yeux au Ciel pour le remercier d'une grace si peu attendue.

RÉFLEXIONS.

1. On est toujours en danger de s'égarer, lorsqu'on suit le premier mouvement.

2. Il ne faut point rougir de se dédire, et de réparer le mal qu'on a fait.

XXX.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL la sixieme et septieme année de cette guerre?

R. Les Athéniens remporterent quelques avantages.

D. Que firent alors les Spartiates?

R. Ils firent offrir la paix aux Athéniens.

D. L'accepterent-ils?

R. Cléon les en empêcha.

D. Les Perses ne prirent-ils point de part à cette guerre?

R. Non; mais les Lacédémoniens leur avaient demandé du secours.

D. Que firent-ils par la suite?

R. Ils secoururent le parti le plus faible, pour les détruire l'un par l'autre.

D. En quelle année mourut Artaxerxe?

R. L'an du monde trois mille cinq cent soixante et dix-neuf.

D. Qui lui succéda?

R. Le seul fils légitime qu'il eut, nommé Xerxès.

D. Combien regna-t-il?

R. Quarante-cinq jours, et il fut assassiné.

D. Par qui?

R. Par un bâtard de son pere, nommé Sogdien, qui monta sur le Trône à sa place.

D. Regna-t-il long-temps?

R. Six mois et demi.

D. Qui lui succéda?

R. Un de ses freres: nommé Ochus, qui après avoir fait mourir Sogdien, regna sous le nom de Darius Nothus.

D. Le regne de ce Prince fut-il tranquille?

R. Non; les Peuples qu'il avait soumis se révolterent souvent.

D. Que fit Darius l'an trois mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept?

R. Il fit Cyrus, le plus jeune de ses

fils, Gouverneur de toutes les Provinces de l'Asie mineure.

D. Qui commanda les Spartiates, la huitieme année de la guerre du Péloponnese.

R. Brasidas.

D. Remporta-t-il de grands avantages?

R. Oui, il mourut, (pour ainsi dire,) dans les bras de la victoire.

D. A quoi enfin se déterminerent les Grecs? (*a*)

R. A faire une treve d'un an, et ensuite une paix pour cinquante.

Pendant les dix premieres années que dura la guerre du Péloponnese, il y eut une alternative perpétuelle de bons et de mauvais succès de part et d'autre. Il se trouva plusieurs occasions où l'on eût pu terminer la guerre, et le parti le plus faible alors la demandait: mais celui qui avait le dessus n'y voulut jamais consentir. Les Athéniens, sur-tout, animés par Cléon, se laissaient éblouir à la premiere apparence de prospérité. Ce Cléon, fils d'un Corroyeur, était un de ses esprits remuans et brouillons, qu'on peut regarder comme des pestes publiques. Le hazard l'ayant fait réussir dans une entre-

[*a*] L'an du monde deux mille cinq cent quatre-vingt-trois.

prise difficile, sa présomption et sa superbe lui persuaderent que rien n'était au dessus de ses forces. Il se laissa surprendre par Brasidas, et fut tué comme il fuyait.

RÉFLEXIONS.

N'oublions jamais, dans la prospérité, qu'un seul moment peut changer notre bonheur en infortune ; et comportons-nous comme si nous étions sûrs que cela dût arriver en effet. Les bons succès font tourner la tête à un sot, qui se persuade qu'il doit à ses talens une réussite, qui n'est que l'effet du hasard ; plein d'estime alors pour lui-même, il hasarde tout, et se perd enfin comme Cléon.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de Cléon. Il réussit, contre toute apparence, dans l'isle de Sphacterie. Sa mort.*

2. *Histoire et caractere de Brasidas.*

3. *Politique d'Artaxerxe, pernicieuse aux Grecs.*

4. *Darius Nothus, gouverné par trois Eunuques. Cruauté de Parysatis envers l'un d'eux.*

5. *Affreuse cruauté des Lacedémoniens contre deux mille Illotes, qui s'étaient distingués à la guerre.*

6. *Injustice des Athéniens envers Thucydide l'Historien.*

XXXI.e LEÇON.

D. QUI était alors à la tête des affaires dans Athenes?

R. Nicias et Alcibiade.

D. Quel était le caractere de Nicias?

R. Il aimait la justice, il avait de la valeur; mais il manqua souvent d'activité.

D. Qu'était Alcibiade?

R. Un homme qui réunissait en lui tous les avantages de la naissance, de la nature, et de la fortune.

D. Quel était le caractere d'Alcibiade?

R. Il savait prendre celui qui convenait à l'état de ses affaires.

D. Qui fut le maître d'Alcibiade?

R. Le fameux Socrate.

Socrate, fils d'un Sculpteur, et d'une Sage-femme, suivit d'abord la profession de son pere; mais ensuite il s'appliqua à la Philosophie, qu'il fit consister dans l'art de régler ses passions. Son goût dominant était de porter les jeunes gens à l'amour de la vertu. On doit regarder comme des fruits de ses leçons, le bien que pratiqua quelquefois Alcibiade, qui

fut son disciple favori. Il n'épargna rien pour mettre à profit les heureux talens de ce jeune homme ; mais l'amour-propre d'Alcibiade, son orgueil, et sur-tout le desir de dominer, l'emporterent, et lui firent souvent oublier les leçons d'un maître si sage, comme nous le verrons bientôt.

RÉFLEXIONS.

Socrate, le plus sage de tous les hommes, regardait l'instruction de la jeunesse, comme le seul emploi digne de lui. Quelle leçon pour ceux qui regardent cet emploi comme audessous de leurs talens, et qui se livrant au préjugé, traitent avec mépris ceux qui l'exercent! Quelle leçon aussi pour ceux qui, sans s'être donné la moindre peine pour acquérir des lumieres, ont la présomption de se croire capables d'élever des enfans, et décrient par leur ignorante incapacité, la plus noble et la plus importante de toutes les professions!

TRAITS A RACONTER.

1. *Naissance de Socrate ; il perd son bien pour avoir cautionné un ami ; abandonne la sculpteur pour la philosophie.*

2. *Socrate montre beaucoup de courage à la guerre ; sauve Alcibiade ; lui céda la*

paix pour l'encourager ; donne l'exemple d'une vie dure et pénible ; sa gayeté.

3. *Socrate s'applique à former les jeunes gens ; sa douceur ; attachement de ses disciples ; passions qu'ils avaient de prendre ses leçons. Socrate défend seul l'innocence des dix Commandans.*

4. *Il confond les Sophistes, et comment.*

5. *Il est déclaré le plus sage des hommes : pourquoi.*

6. *Il corrige les jeunes gens : comment.*

7. *Sentimens de Socrate sur la Divinité.*

8. *Mauvaise humeur de la femme de Socrate, patience de ce dernier.*

9. *Histoire du Physionomiste. Socrate était né vicieux.*

10. *Il est accusé, refuse de se défendre; il est condamné, et ne veut pas se sauver ; sa mort, regret des Athéniens.*

11. *Sentimens des grands hommes sur Socrate.*

XXXIIe. LEÇON.

D. QUE fit Alcibiade lorsqu'il entra dans les affaires?

R. Il trompa les Lacédémoniens, et fit rompre la paix.

D. Pourquoi en agit-il ainsi?

R. Parce qu'il voulait la guerre, pour faire briller ses talens.

D. Qui s'opposait à Alcibiade ?

R. Nicias, et les plus raisonnables des Athéniens.

D. A quelle autre guerre Alcibiade détermina-t-il les Athéniens ?

R. A la guerre de Sicile.

Un trait fera connaître le genre d'esprit d'Alcibiade. Les Lacédémoniens envoyerent des Ambassadeurs à Athenes, avec un plein-pouvoir sur les choses nécessaires pour cimenter la paix ; et ils l'annoncerent ainsi dans l'assemblée du Peuple. Alcibiade voyant tous ses projets dérangés, prit les Ambassadeurs en particulier, et leur fit entendre que leurs intérêts demandaient qu'ils traitassent avec le Conseil, et non avec le Peuple, qui exigerait tout ce qui lui viendrait en fantaisie, s'ils continuaient à dire qu'ils avaient de pleins-pouvoirs. Les Ambassadeurs le remercierent de l'avis qu'il leur donnait, et le lendemain, dans l'assemblée, ils dirent qu'ils n'avaient pas ordre de rien conclure. Alors Alcibiade s'étant levé, reproche aux Spartiates qu'ils ont deux paroles, remontre au Peuple qu'il ne faut point compter sur des gens qui se dédisent ainsi hardiment.

Les Ambassadeurs étonnés, se regarderent, et ne surent que répondre. Le Peuple irrité, ne voulut point les entendre, et la paix fut rompue. Il ne se contenta pas de cela, mais malgré les sages remontrances de Nicias, il fit conclure la guerre contre les Siciliens.

RÉFLEXIONS.

Que servent les talens dans un homme possédé d'ambition? Celle d'Alcibiade causa la ruine de sa patrie. Un ambitieux compterait pour rien le renversement du monde entier, pourvu qu'il vint à bout de ses desseins.

XXXIII.e LEÇON.

D. QUELS étaient les Peuples qui habitaient l'Isle de Sicile?

R. Plusieurs nations barbares y étaient, avant que les Grecs vinssent s'y établir.

D. Quelle était la principale Ville des Grecs en Sicile?

R. Siracuse fondée par les Corinthiens.

D. Syracuse conserva-t-elle toujours sa liberté?

R. Elle eut plusieurs Tyrans.

D. Qui en était Tyran du temps de la guerre de Médie?

R. Gélon, qui en devint ensuite le légitime Roi.

D. Qui lui succéda?

R. Son frere Hiéron.

D. La couronne resta-elle dans sa famille?

R. Son troisieme frere fut détrôné, et les Syracusains conserverent leur liberté pendant soixante ans.

D. Contre qui les Peuples de Sicile eurent-ils souvent la guerre?

R. Contre les Carthaginois.

Gélon s'étant emparé de l'autorité dans Syracuse, remporta une grande victoire sur les Carthaginois; mais loin d'en abuser, pour augmenter son pouvoir, il fit assembler le Peuple, et s'étant présenté sans armes dans l'assemblée, il offrit de rendre compte de sa conduite, et se soumit au jugement de ses Concitoyens. Ceux-ci, charmés de cette action généreuse, lui déférerent, tout d'une voix, l'autorité qu'il avait usurpée, et ils n'eurent jamais sujet de s'en répentir, puisqu'il ne s'en servit que pour les rendre heureux. Son frere, qui lui succéda, eut d'abord une méchante conduite; mais les conversations de quelques Philosophes vertueux le corrigerent.

RÉFLEXIONS.

1. Si nous voulons dominer les autres, apprenons-en le secret par l'exemple de Gélon. Les hommes n'obéissent volontiers qu'à ceux qui savent se dépouiller à propos de leur autorité.

2. Il n'est presque pas possible de demeurer méchant, lorsqu'on aime et fréquente les gens de bien.

TRAITS A RACONTER.

1. *La Royauté rend Gélon meilleur qu'il n'était.*

2. *Son exactitude à tenir sa parole, sur-tout à l'égard d'un emprunt.*

3. *Il met en honneur l'agriculture.*

4. *Sort de la Statue de Gélon.*

5. *Le Poëte Simonide corrige Hiéron de ses défauts. Conversation de ce Prince avec le Poëte.*

6. *Hiéron se gâte sur la fin de son regne.*

7. *Belle conduite d'un tuteur, nommé Micythe; et de ses pupilles.*

XXXIV.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL lorsqu'on se préparait à partir pour la Sicile ?

R. Les statues de Mercure se trouverent mutilées.

D. Qui est-ce qu'on accusa de cette profanation ?

R. Alcibiade, qu'on savait n'avoir point de religion.

D. Se justifia-t-il ?

R. Ses ennemis, qui voulaient le perdre, l'empêcherent d'être jugé avant son départ.

D. Qui commandait la flotte des Athéniens ?

R. Alcibiade et Nicias.

D. Quel fut le premier et le dernier exploit d'Alcibiade ?

R. Il prit la ville de Catane par surprise.

D. Qu'arriva-t-il alors ?

R. On le rappella à Athenes pour lui faire son procès.

D. Que fit Alcibiade ?

R. Il se sauva à Sparte, suborna la femme du Roi Agis, et fut condamné à mort à Athenes.

Les Athéniens aveuglés par la prospérité, concevaient de nouveaux desirs de s'agrandir, à mesure qu'ils voyoient augmenter leur puissance. Alcibiade les entretenait sans cesse des grands avantages que leur procurerait la conquête de la Sicile, dont ils feraient comme leur place d'armes, pour assujettir ensuite les Romains et les Carthaginois. Cette guerre fut donc résolue, et l'on associa dans le commandement Nicias à Alcibiade, pour tempérer la vivacité de l'un par le flegme de l'autre. Mais avant le départ de la flotte, toutes les statues de Mercure se trouverent mutilées, ce qu'on regarda comme un présage funeste. Alcibiade, qui n'avait point de religion, fut accusé; et se fiant à l'affection des soldats, il demanda qu'on lui fît son procès. Ses ennemis, qui voulaient le perdre à coup sûr, éloignerent la décision de cette affaire: mais à peine commençait-il à agir, qu'on le rappella. Il obéit de bonne grace: mais aussi-tôt qu'il fut débarqué, il se sauva à Sparte. Il parut oublier en ce lieu sa délicatesse naturelle, et s'accommoda à merveille de la vie des Spartiates; ce qui lui gagna leurs bonnes graces: mais il viola les droits de l'hospitalité, et séduisit la femme du Roi

Agis, et en eut un fils nommé Léothichide.

RÉFLEXIONS.

1. Les ennemis d'Alcibiade comptent pour rien la ruine de leur patrie, pourvu qu'il périsse. A quels excès porte une passion injuste; et quelles précautions ne devons-nous pas prendre pour réprimer les nôtres!

2. Combien de gens, comme ceux dont nous venons de parler, se couvrent du voile de la religion pour satisfaire leur vengance! Défions-nous toujours de ces dévots, dont le zele amer, au-lieu de haïr le crime seulement, s'acharnent contre le criminel.

3. Nous nous ferons toujours aimer comme Alcibiade, si nous avons la complaisance de plier nos goûts à ceux des personnes avec lesquelles nous vivons, bien entendu qu'ils ne soient pas criminels.

TRAITS A RACONTER.

1. *Ce que c'était que les statues de Mercure, qui furent brisées. Expliquez ici aux enfans ce que c'était que le Dieu Ferme.*

2. *Caractere de Nicias. Sa répugnance pour la guerre de Sicile; ce qu'il fit pour l'empêcher.*

3. *Ce qui donna occasion à la guerre de Sicile.*

4. *Lamachus méprisé pour sa pauvreté.*

XXXV.e LEÇON.

D. QUE fit Nicias, après le départ d'Alcibiade?

R Il passa, à délibérer, le temps dans lequel il fallait agir.

D. Quel effet produisit cette conduite?

R. Les Syracusains eurent le temps de se mettre en défense.

D. Nicias ne se détermina-t-il point à combattre?

R. Oui, et d'abord il remporta de grands avantages.

D. Qui secourut les Syracusains réduits à l'extrêmité?

R. Gylippe, Lacédémonien.

D. Quels mauvais services Alcibiade rendit-il aux Athéniens?

R. Il engagea les Lacédémoniens à fortifier Décélie.

D. Qu'est-ce que Décélie?

R. Une Ville proche d'Athenes.

D. Qui vint au secours de Nicias?

R. Une nouvelle flotte que commandait Démosthene, ce qui n'empêcha pas Gylippe de vaincre.

D. Que firent alors les Athéniens?

R. Ils voulurent se sauver par terre, mais ils furent contraints de se rendre.

D. Quel traitement fit-on aux deux Généraux?

R. Ils furent mis à mort.

D. Et aux autres troupes?

R. Les Athéniens furent envoyés dans les mines, et on vendit les soldats des alliés.

D. Que fit-on dans Athenes, lorsqu'on apprit ces nouvelles? (*a*)

R. On ne perdit point courage, et l'on prit des mesures plus sages pour l'avenir.

Syracuse pensait à capituler, lorsque Gylippe vint à son secours. Nicias aurait aisément pu l'empêcher de se joindre aux Syracusains; mais il méprisa un ennemi qu'il croyait faible. La perte de son armée fut la suite de sa témérité. Dans le temps qu'on délibérait sur le sort des deux Généraux Athéniens, un vieillard, qui avait perdu ses deux fils dans cette guerre, monta à la Tribune. On crut qu'il allait solliciter la vengeance de la mort de ses deux fils: au contraire, il remontra aux Syracusains, que ce Nicias, qu'ils

---

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent quatre-vingt-onze.

allaient condamner à mort, était le même qui s'était opposé si long-temps à cette guerre, et qu'il ne l'avait entreprise que malgré lui : mais sa générosité ne put sauver la vie aux deux Généraux.

RÉFLEXIONS.

1. Ne méprisons jamais un ennemi, quelque faible qu'il nous paraisse.

2. Apprenons, de l'exemple de ce vieillard, à rendre justice à ceux mêmes qui nous ont causé le plus de préjudice.

3. A la guerre, et dans presque toutes les entreprises, une bonne tête fait plus d'effet que mille bras, comme on le voit en Gylippe.

TRAITS A RACONTER.

1. *Plusieurs prisonniers Athéniens reçoivent la liberté de leurs maîtres, et pourquoi.*

2. *On punit à Athenes Nicias après sa mort, pour s'être rendu.*

XXXVIe. LEÇON.

D. QUEL effet produisit la défaite des Athéniens ?

R. Elle causa une défection presque générale.

D. Que faisait alors Alcibiade?

R. Il acquit beaucoup de réputation à Sparte, par les services qu'il rendit aux Lacédémoniens.

D. Qu'arriva-t-il d'avantageux aux Spartiates?

R. Les Lieutenans du Roi de Perse se déclarerent pour eux.

D. Comment se nommaient-ils?

R. Tisapherne et Pharnabaze.

D. Alcibiade conserva-t-il son crédit?

R. Agis et les Spartiates chercherent à le faire périr.

D. Que fit Alcibiade pour éviter leurs pieges?

R. Il gagna les bonnes graces de Tisapherne.

D. Quel usage en fit-il?

R. Il se refroidit à l'égard des Lacédémoniens, et l'engagea à secourir sous main les Athéniens.

D. Où était alors la flotte Athénienne?

R. A Samos, mais elle avait tout à craindre de Tisapherne.

D. Que fit alors Alcibiade?

R. Il fit proposer son retour.

D. A quelles conditions?

R. Il demandait qu'on substituât l'aristocratie à la démocratie.

D. Quel parti prirent les Athéniens?

R. On établit, pour gouverner, quatre cents Citoyens, qui devinrent des tyrans.

D. Que fit l'armée de Samos à cette nouvelle ?

R. Elle nomma Alcibiade Généralissime.

D. Que prétendait l'armée ?

R. Qu'il la menât à Athenes punir les tyrans.

D. Alcibiade suivit-il ce mouvement ?

R. Non, et sa fermeté sauva la République.

Les Lacédémoniens en fortifiant Décélie, qui était, pour ainsi dire, aux portes d'Athenes, avait réduit cette Ville à la derniere extrêmité. Les alliés des Athéniens, ou les avaient abandonnés, ou n'attendaient que l'occasion de le faire. Le Roi de Perse offrait, par ses Lieutenans, de grands secours à leurs ennemis. Les Athéniens n'avaient de ressource que dans leur flotte, qui était à Samos; mais qui craignait à tous momens d'y être attaquée. Dans cette extrêmité, Alcibiade, mécontent des Spartiates, profita du pouvoir qu'il s'était acquis sur l'esprit de Tisapherne, qui, à sa sollicitation, secourut secrétement les Athéniens. Alcibiade ne se contenta pas de cela, mais il ménagea sa réconciliation

avec les Athéniens. On changea la forme du gouvernement pour lui plaire, et quatre cents Citoyens, qui furent mis à la tête des affaires, devinrent des tyrans. Alcibiade, qui fut nommé Généralissime, dans cette occurence, par l'armée de Samos, résista prudemment aux desirs des soldats, qui voulaient qu'il les conduisît auprès des quatre cents, ce qui aurait achevé de ruiner les affaires, car les ennemis auraient profité du départ de l'armée pour achever de débaucher les alliés.

RÉFLEXIONS.

Les personnes qui ont l'autorité en main, doivent sagement résister à ceux-mêmes de qui ils la tiennent, lorsque leur condescendance pourrait devenir nuisible aux affaires qu'on leur a confiées. Peu de personnes sont capables de garder de la modération dans le commandement, comme nous le voyons par les quatre cents, qui devinrent tyrans d'Athenes.

TRAITS A RACONTER.

1. *Caractere de Tisapherne ; ce qu'il estimait le plus dans Alcibiade.*
2. *Les Lacédémoniens veulent faire périr Alcibiade.*

XXXVII.e LEÇON.

D. La tyrannie des quatre cents dura-t-elle long-temps?

R. Non, on les déposa, et on rappella Alcibiade.

D. Que fit Alcibiade avant de se rendre à Athenes.

R. Il rétablit entiérement les affaires des Athéniens, et réduisit les ennemis à la derniere extrêmité.

D. Quel parti prirent alors les Lacédémoniens?

R. Ils demanderent encore la paix, qu'on leur refusa.

D. Comment Alcibiade fut-il reçu dans Athenes?

R. En triomphe, et on lui donna un pouvoir sans bornes.

D. Quel Général les ennemis oppose-rent-ils à Alcibiade?

R. Lysandre.

D. Quel était le caractere de Lysandre?

R. Il était souple, insinuant, flateur, comptait pour rien la bonne-foi et la justice; mais il possédait toutes les qualités militaires.

D. A qui Lysandre s'adressa-t-il pour obtenir du secours?

R. Au Prince Cyrus, qui commandait en Asie.

D. Que fit ce Prince en sa faveur?

R. En augmentant la paye des soldats de Lysandre, il débaucha ceux d'Alcibiade.

D. Que fit celui-ci pour remédier à ce mal?

R. Il quitta la flotte pour aller chercher de l'argent.

D. Qu'arriva-t-il en son absence?

R. Son Lieutenant combattit malgré ses ordres, et fut battu.

D. Que firent alors les Athéniens?

R. Ils le déposerent.

D. Quel fut la conduite de Lysandre?

R. Il fit ses efforts pour établir par-tout l'aristocratie.

D. Comment se comportait-il envers ceux qu'il élevait aux charges?

R. Il fermait les yeux sur les injustices qu'ils commettaient.

Alcibiade ayant rétabli les affaires des Athéniens, rentra comme en triomphe dans Athenes. (*a*) On comptait tellement sur sa valeur, qu'on ferma l'oreille aux propositions de paix que firent les

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent quatre-vingt-dix-sept.

Lacédémoniens. Ils opposerent Lysandre à Alcibiade. Celui-ci, bien éloigné du caractere des Spartiates, trouva le moyen de s'insinuer dans les bonnes graces du jeune Cyrus. Ce Prince était né depuis que Darius Nothus était monté sur le Trône. Sa mere Parisatis, qui en était idolâtre, lui avait fait donner, malgré sa jeunesse, le commandement en chef de l'Asie mineure. Il assura Lysandre qu'il avait ordre de secourir les Lacédémoniens, et le fit en effet ; et comme si les Athéniens eussent été de concert avec leurs ennemis pour avancer leur perte, ils écouterent les ennemis d'Alcibiade, et le rendirent responsable de la désobéissance de son Lieutenant. Alcibiade déposé se retira, et Lysandre se préparait à faire de nouveaux efforts contre les Athéniens, lorsqu'on nomma un autre Général à sa place.

RÉFLEXIONS.

Rien ne peut désarmer l'envie. Les belles actions, qui attirent l'estime des autres hommes, redoublent la rage de l'envieux. Évitons de donner entrée dans notre cœur à cette passion honteuse ; mais prenons garde aussi à n'exciter pas cette passion dans nos égaux, en abusant

de la supériorité que nos talens nous donnent sur eux.

TRAITS A RACONTER.

1. *Frayeur d'Alcibiade avant d'entrer dans Athenes.*

2. *On casse tous les Arrêts qui avaient été porté contre lui.*

3. *Fermeté d'une Prêtresse au sujet d'Alcibiade. Belle parole d'un Prêtre.*

4. *Alcibiade brave les Lacédémoniens, et tâche d'effacer la mauvaise opinion qu'on avait de lui au sujet de la religion.*

5. *Lettre concise des Lacédémoniens.*

XXXVIIIe. LEÇON.

D. QUI succéda à Lysandre dans le commandement?

R. Callicratidas.

D. Cet homme valait-il Lysandre?

R. Il l'égalait pour les qualités militaires; mais il avait aussi beaucoup de droiture et de simplicité.

D. Que fit Lysandre contre son successeur?

R. Il refusa de donner l'argent qu'il avait reçu pour payer ses troupes.

D. Comment mourut Callicratidas?

R. En combattant à force inégale.

D. Qui commandait pour les Athéniens ?

R. Dix Généraux, qui remporterent la victoire.

D. A quel devoir la tempête les empêcha-t-elle d'être fideles ?

R. A celui de procurer la sépulture aux morts.

D. Quelles furent les suites de ce manquement innocent ?

R. Six de ces Généraux furent mis à mort.

D. Les Athéniens, qui les avaient condamnés, connuren.-ils leur faute ?

R. Ils la reconnurent, mais trop tard.

D. Qui s'opposa à ce jugement inique ?

R. Le seul Socrate.

Lysandre pique au vif de ce qu'on lui nommait un successeur, garda l'argent qu'il avait reçu de Cyrus, et laissa à Callicratidas le soin de solliciter de nouvelles sommes : mais celui-ci, peu fait à l'art de ramper devant les Grands, ne parvint pas même à parler au Prince. Après avoir remporté plusieurs avantages, il fut attaqué par la flotte des Grecs, qui était de beaucoup supérieure à la sienne. Callicratidas n'eut pas dans cette occasion le courage de sacrifier sa

réputation, et aima mieux exposer ses troupes, que de s'exposer au reproche d'avoir fui devant l'ennemi. Sa témérité fut suivie de sa mort, et de la défaite de son armée. Les dix Généraux Grecs, après la victoire, donnerent leurs ordres pour procurer la sépulture aux morts; mais une violente tempête empêcha que leur intention ne fût suivie. On n'eut point d'égards à leurs bonnes volontés, on les rendit responsables d'un manquement qu'ils n'avaient pu prévoir; et comme les Païens n'espéraient point de repos pour les ames de ceux qui avaient été privés des honneurs funebres, ils condamnerent à mort six des Généraux qui étaient revenus à Athenes : le Peuple, qui avaient été excité à cette mauvaise action par des Orateurs, ennemis des Généraux, reconnut, mais trop tard, le crime qu'il avait commis, et que la fermeté des Juges leur aurait épargné, s'il s'en fut trouvé quelques-uns du caractere de Socrate.

RÉFLEXIONS.

1. Notre vie n'est point à nous. Elle appartient à Dieu et à l'État, sur-tout celle des personnes en charge. Y attenter, l'exposer mal-à-propos, c'est trahir son devoir.

2. Combien d'hommes, comme Callicratidas, prêts à sacrifier leur vie pour leur patrie, manquent de courage, quand il s'agit d'y sacrifier l'estime des hommes. Ne nous y trompons point, il faut plus de fermeté pour soutenir l'infortune, que pour s'en débarrasser par une mort prompte.

3. Que les Juges ont besoin de fermeté dans certaines occasions : mais aussi, de quels crimes ne sont-ils pas coupables, lorsque des considérations humaines leur font abandonner la cause des innocens, qu'ils doivent défendre aux dépens de leur vie.

TRAITS A RACONTER.

1. *Belle réponse de Callicratidas à un Officier, qui lui conseillait de se procurer de l'argent par des voies injustes.*

2. *Callicratidas méprisé à cause de sa simplicité, maudit les premiers qui ont flatté les Princes.*

3. *Réponse de Callicratidas à son Pilote.*

4. *Discours de Diomédon, l'un des dix Commandans, après sa mort.*

5. *Regrets des Athéniens après la mort des Commandans ; ils poursuivent leur accusateur : il meurt de faim.*

XXXIX.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL après la mort de Callicratidas?

R. Les alliés firent donner le commandement à Lysandre.

D. Pourquoi le demanderent-ils ?

R. Parce qu'il laissait les Grands en liberté de tyranniser les Peuples.

D. Que fit Lysandre contre les Athéniens? (*a*)

R. Il remporta contr'eux une victoire complette.

D. Comment usa-t-il de sa victoire?

R. Il fit massacrer les prisonniers?

D. Qui échappa de cette defaite ?

R. Conon, qui se sauva auprès d'Evagore, Roi de Salamine, avec quelques galeres.

D. Quelles furent les suites de la victoire de Lysandre ?

R. La prise d'Athenes, et la fin de la guerre du Péloponnese, qui avait duré vingt-sept-ans.

D. Que fit Lysandre après ces victoires?

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quatre-vingt-dix-neuf.

R. Il établit

R. Il établit par-tout l'aristocratie.

Les personnes les plus considérables parmi les alliés, obtinrent le retour de Lysandre, à l'ombre duquel elles commettaient impunément les plus grandes injustices. Ce nouveau Général surprit les Athéniens, les défit, et força la Ville de se rendre. Il en fit détruire les murailles, au son des instrumens ; et les Athéniens, dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, se virent entiérement dépendans de leurs ennemis. La haine des alliés les portait à détruire la Ville; mais les Lacédémoniens, qui n'avaient point encore entiérement perdu leur ancienne vertu, la conserverent. Ainsi finit la guerre du Péloponnese, qu'il n'eût tenu qu'aux Athéniens de terminer avec gloire, en plusieurs occasions. Cette guerre avait duré vingt-sept ans.

RÉFLEXIONS.

Rarement les gens qui se laissent aveugler par la prospérité, jouissent-ils longtemps de leur bonheur. Lysandre et les alliés font détruire les murs d'Athenes au son des instrumens. Combien de fois la décadence d'une famille illustre serait-elle solemnisée par des réjouissances publiques, si le Peuple s'abandonnait à ses

mouvemens? D'où vient cela? Du mauvais usage que cette famille avait fait de son autorité et de ses richesses. Jouissons de nos avantages, avec tant de modération, que nous intéressions tout le monde à notre conservation.

TRAITS A RACONTER.

1. *Lysandre charge Gylippe de porter à Sparte l'or qu'il avait pris dans Athenes; vol de ce dernier; sa mort.*

2. *Précautions des Spartiates par rapport à l'or des Athéniens.*

3. *Cruauté de Lysandre contre les Athéniens. Générosité des Thébains. Cruauté des trente tyrans d'Athenes. Conon se sauve auprès d'Evagore, Roi de Salamine.*

XL.e LEÇON.

D. QUAND mourut Darius Nothus?

R. Vers la fin de la guerre du Péloponnese.

D. Qui lui succéda?

R. Son fils ainé, nommé Artaxerxe Mnémon.

D. Parisatis vit-elle avec plaisir son fils ainé sur le Trône?

R. Non, elle eût voulu y placer le Prince Cyrus, qui était alors en Perse.

D. Que fit ce Prince contre son Roi et son frere ?

R. Il voulut l'assassiner, et eût été mis à mort ; mais sa mere le sauva par ses larmes.

D. Quelle imprudence commit le nouveau Roi ?

R. Il renvoya son frere dans son Gouvernement.

D. Que fit Cyrus lorsqu'il fut éloigné de la Cour ?

R. Il engagea Cléarque, Lacédémonien, à l'aider à détrôner son frere.

D. Qui découvrit ce secret ?

R. Alcibiade, qui résolut d'en avertir le Roi.

D. Exécuta-t-il ce dessein ?

R. Non : trente tyrans, que Lysandre avait établis à Athenes, le rendirent suspect aux Lacédémoniens.

D. Que firent ceux-ci pour se défaire d'Alcibiade ?

R. Ils engagerent Pharnabaze à le faire périr.

D. Comment mourut Alcibiade ?

R. Les Perses n'osant l'attaquer, mirent le feu à sa maison, et le tuerent à coups de fleches.

D. Qui lui procura la sépulture ?

R. La Courtisane Tymandre ; elle l'enveloppa de ses plus riches habits.

Le Prince Cyrus, qui s'était toujours flatté de monter sur le Trône par le crédit de sa mere dont il était l'idole, résolut de s'y placer par un crime. Le dessein qu'il avait d'assassiner son frere ayant été découvert, il n'aurait point évité la mort ; mais sa mere Parisatis étant accourue, le prit entre ses bras, le serra avec ses cheveux, et fit tant par ses larmes, qu'elle obtint sa grace. Elle eut même le crédit de le faire renvoyer dans son Gouvernement. La bonté excessive d'Artaxerxe aurait dû toucher son frere: mais ce jeune Prince, dévoré par l'ambition, ne se vit pas plutôt libre, qu'il prit des mesures pour consommer son fratricide. Cléarque, Général Lacédémonien, leva, sous divers prétextes, des troupes pour le service de Cyrus. Alcibiade comprit l'objet de ces levées; et persuadé qu'une pareille découverte lui mériterait les bonnes graces du Roi de Perse, il se préparait à l'aller trouver, lorsqu'il périt malheureusement, comme je l'ai rapporté.

RÉFLEXIONS.

1. La charité nous engage à pardonner aux méchans; mais la prudence nous oblige de leur ôter les moyens de nous nuire, et elle défendait au Roi de Perse de rendre à son frere une autorité dont il prévoyait qu'il pourrait abuser.

2. Alcibiade, qui aurait pu se faire un sort heureux en jouissant tranquillement de ses avantages, meurt misérablement, pour en avoir abusé. Ainsi périssent, presque toujours au milieu de leur carriere, ceux qui veulent s'élever aux dépens de la justice et de l'équité.

TRAITS A RACONTER.

1. *Cérémonie qu'on observait au sacre des Rois de Perse.*

2. *Histoire de Statira, femme d'Artaxerxe Mnémon.*

3. *Le jeune Cyrus montre ses jardins à Lysandre.*

4. *Les trente tyrans font mourir Théramene; fermeté de Socrate dans cette occasion.*

5. *Trasibule, avec le secours de Lysias, Orateur de Syracuse, chasse les trente tyrans; on leur substitue dix Magistrats, qui marchent sur leurs traces.*

6. Pausanias, Roi de Sparte, secourt les Athéniens. Sage conduite de Trasibule.

7. Perfidie de Lysandre contre ceux de Milet ; ses autres crimes. Il est accusé par Pharnabaze.

XLI.e LEÇON.

D. QUEL âge avait Cyrus lorsqu'il fit la guerre à son frere? (*a*)

R. Il avait vingt-trois ans.

D. Combien avait-il de troupes?

R. Cent mille Perses, et treize mille Grecs.

D. Les Grecs savaient-ils contre qui ils allaient combattre?

R. Non, Cyrus ne s'était ouvert qu'au seul Cléarque.

D. Quel fut le succès de l'entreprise de Cyrus?

R. Sa haine contre son frere lui fit chercher à le tuer de sa main ; il se précipita au travers des troupes, et fut tué lui-même.

Cyrus, qui entreprit de détrôner son frere, réunissait en lui mille belles qualités. Un seul trait fera voir combien il

[*a*] L'an du monde trois mille six cent deux,

connaissait les hommes, dans un âge où l'on ne se connait pas soi-même. Les Grecs, effrayés de l'entreprise à laquelle on les destinait, refuserent de marcher, lorsqu'ils apprirent qu'il s'agissait d'attaquer le Roi de Perse. Sur ces entrefaites, un Officier s'étant retiré avec quelques troupes, Cléarque conseilla à Cyrus de le punir, pour intimider les autres par cet exemple. Tout était perdu, si le Prince eût suivi ce conseil ; mais au contraire, il empêcha qu'on fît aucune violence à cet Officier, et fit publier qu'il ne voulait faire violence à personne, et que ceux qui voudraient se retirer pourraient le faire en sûreté. Une telle modération toucha les Grecs, et tous protesterent qu'ils ne l'abandonneraient jamais.

RÉFLEXIONS.

L'on compterait aujourd'hui Cyrus parmi les plus grands hommes, s'il eût pu modérer son ambition. Apprenons de l'exemple de ce Prince, à nous contenter de l'état dans lequel la Providence nous a placés. Apprenons en second lieu, qu'on obtient plus par une condescendance employée à propos, que par la violence, qui révolte ordinairement ceux contre lesquels on l'emploie.

XLII.e LEÇON.

D. QUE devinrent les Grecs après la mort de Cyrus ?

R. Ils avaient remporté la victoire, et firent entendre au Roi de Perse, qu'on les avait surpris, en les menant contre lui.

D. Que fit le Roi de Perse contre eux ?

R. Il feignit de recevoir leurs excuses; mais on résolut de les faire périr.

D. Qui fut le ministre de cette trahison ?

R. Tisapherne qui, ayant attiré les chefs, les fit conduire au Roi, qui les fit mourir.

D. Que firent alors les Grecs ?

R. Ranimés par Xénophon, ils se retirerent en Grece.

D. Quel était ce Xénophon ?

R. Un jeune Athénien, qui dans la suite écrivit l'histoire du grand Cyrus ?

D. Comment nomme-t-on cette retraite des Grecs ?

R. La retraite des dix mille.

Les Grecs, qui avaient remporté la victoire, se trouverent dans un grand embarras, lorsqu'ils eurent appris la mort

de Cyrus. Il s'agissait de regagner la Grece, dont ils étaient éloignés d'environ six cents lieues. Leur embarras se changea en désespoir, lorsqu'ils eurent perdu leurs Chefs, par la trahison de Tisapherne. Il fallait traverser un pays qu'ils ne connaissaient pas, où l'on rencontrait de grands fleuves. Ils manquaient de guides, de vivres, et étaient environnés d'ennemis, qui avaient conjuré leur perte. Xénophon, jeune Officier, releva leur courage; on nomma de nouveaux Chefs, du nombre desquels il fut; et après mille périls, cette petite troupe regagna la Grece.

RÉFLEXIONS.

1. Le commun des hommes perd la tête dans les dangers; mais les grandes ames, recueillant alors toutes leurs forces, ne sont occupées que des moyens de s'en tirer.

2. Des talens supérieurs suppléent au défaut des années: Xénophon en est la preuve, toutes les voix se réunissent en sa faveur; et sans avoir égard à sa jeunesse, on se soumet volontairement à sa conduite; ce qui fut le salut des Grecs.

TRAITS A RACONTER.

1. *Cyrus veut combattre à la tête de ses troupes.*

2. *Il faut détailler la retraite des dix mille.*

3. *Ce que c'était que Xénophon.*

XLIII.e LEÇON.

D. QUELLES suites eut la mort de Cyrus en Perse ?

R. Parysatis la vengea sur tous ceux qui y avaient part.

D. Cette méchante femme borna-t-elle là sa cruauté ?

R. Jalouse de sa belle-fille Statira, elle résolut de s'en défaire.

D. Comment s'y prit-elle pour cela ?

R. Elle l'empoisonna.

D. Que fit le Roi pour venger son épouse ?

R. Il confina sa mere à Babylone, et jura de ne la voir jamais.

D. Persévéra-t-il dans cette résolution ?

R. Non ; c'était un Prince faible, qui se réconcilia avec elle.

Parysatis, outrée de la mort de son cher fils, fit souffrir les plus cruels supplices.

à ceux qui se vanterent imprudemment d'y avoir contribué. Mais cette méchante femme ne borna pas là sa cruauté. Pour perdre plus sûrement Statira sa belle-fille, elle feignit de se réconcilier avec elle. La Reine, qui la connaissait, se tenait sur ses gardes, et ne mangeait jamais des choses que sa belle-mere avait touchées. Cette précaution ne l'empêcha pas d'être empoisonnée. Parysatis ayant fait frotter de poison un des côtés d'un couteau, en coupa un oiseau, et ayant mis promptement le côté qui n'était pas empoisonné à sa bouche, elle en présenta l'autre moitié à Statira, qui expira bientôt après, dans les plus cruelles douleurs. Le Roi, après d'exactes perquisitions, découvrit ce crime: et ceux qui avaient servi sa mere dans l'exécution de ce crime, furent punis du dernier supplice.

RÉFLEXIONS.

Que les méchans apprennent par cet exemple, qu'ils esperent en vain l'impunité, lorsqu'ils deviennent les ministres des passions des Grands: on se sert d'eux dans le besoin, mais on les déteste, et on les abandonne aux châtimens qu'ils méritent, lorsqu'ils viennent à être connus pour ce qu'ils sont. 6

TRAITS A RACONTER.

Cruauté de Parisatis contre un Eunuque.

XLIV.e LEÇON.

D. QUE devinrent les Grecs, qui avaient fait une si belle retraite ?

R. Ils se joignirent à ceux qui faisaient la guerre aux Perses dans l'Asie mineure.

D. Qu'arriva-t-il dans ce temps à Sparte ?

R. Agis mourut, et fut regretté.

D. Qui prétendait à remplir sa place sur le Trône ?

R. Son fils Léotychide, et son frere Agésilas.

D. Sur quoi se fondait ce dernier ?

R. Il disait que Léotychide était fils d'Alcibiade.

D. Qui l'emporta ?

R. Agésilas, par le crédit de Lysandre.

D. Comment Agésilas régna-t-il ?

R. Jamais Roi de Sparte ne fut plus aimé, plus estimé, et ne mérita mieux de l'être.

D. Qu'est-ce qui contribua le plus aux bonnes qualités de ce Prince ?

R. La bonne éducation qu'il avait reçue.

Agis en mourant, touché des pleurs de Léotychide, le reconnut pour son fils, quoiqu'il eût souvent dit pendant sa vie, qu'il devait sa naissance à Alcibiade. La déclaration du Roi ne servit de rien à Léotychide, et Agésilas monta sur le Trône, par le crédit de Lysandre. Comme il n'avait pas été élevé pour le Trône, on l'avait accoutumé, dès son enfance, à cette grande obéissance qui faisait le principal point de l'éducation de la jeunesse à Sparte. Aussi Prince ne fut-il jamais plus absolu, parce qu'il n'y en eut jamais de plus soumis aux lois. Il était naturellement opiniâtre, hautain; mais il avait appris à se vaincre, et paraissait n'avoir point de volonté. On lui reprochait avec justice une grande faiblesse pour ses amis, qui lui fit manquer quelquefois à ce qu'il devait à la justice et à sa patrie.

RÉFLEXIONS.

1. Les enfans, destinés à tenir dans le monde un rang distingué, ont sur-tout besoin d'une éducation qui les prémunisse contre les dangers auxquels ils doivent être exposés.

2. Ce n'est qu'en obéissant, qu'on apprend à bien commander, et à faire obéir les autres.

TRAITS A RACONTER.

1. *Agésilas veut engager les Juges à favoriser mal-à-propos un de ses amis.*

2. *Son pere mis à l'amende pour avoir épousé une petite femme.*

3. *On accuse Agésilas de dérober le cœur des Citoyens.*

4. *Générosité d'Agésilas envers les parens de Léotychide.*

XLV.e LEÇON.

D. QUE fit Agésilas lorsqu'il fut monté sur le Trône ?

R. Il songea à faire la guerre aux Perses. (*a*)

D. Quelles étaient alors les dispositions d'Artaxerxe, par rapport aux Lacédémoniens ?

R. Il pensait sérieusement à diminuer leur puissance.

D. Qui avait contribué à lui faire prendre ce dessein ?

[*a*] L'an du monde trois mille six cent huit.

R. Conon l'Athénien.

D. Combien de temps Agésilas fit-il la guerre en Asie ?

R. Deux ans, et il remporta de grands avantages.

D. A quoi se préparait Agésilas ?

R. A aller attaquer le Roi de Perse, jusque sur son Trône.

D. Exécuta-t-il ce dessein ?

R. Il eut ordre de venir à Sparte pour la défendre.

D. Que fit Agésilas lorsqu'il eut reçu cet ordre ?

R. Il abandonna tous ses projets, et partit sur-le-champ.

D. Quelles étaient les Villes qui déclarerent la guerre à Sparte ?

R. Thébes, Argos, Corinthe, et ensuite Athenes.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Conon remporta une grande victoire sur mer, et porta dans cette occasion un coup aux Lacédémoniens, dont ils ne purent se relever.

D. Quelles furent les suites de cette victoire ? (*a*)

R. La défection des alliés, et le rétablissement des murs d'Athenes.

[*a*] L'an du monde trois mille six cent onze.

D. Qui mourut pendant le cours de cette guerre ?

R. Lysandre.

Agésilas, pendant deux ans qu'il fut avec ses troupes en Asie, fit régner la justice et l'équité par-tout où il portait ses pas. Son exemple contint ses soldats qui, voyant leur Général observer à la lettre les lois de Sparte, quoiqu'il en fût absent, n'eurent garde de s'en exempter. Malgré le pauvre habit que portait Agésilas, les Satrapes du Roi de Perse le respectaient, et suivaient ses ordres ; et ce grand homme, adoré de ses troupes et craint de ses ennemis, se préparait à entrer dans la Perse lorsqu'il fut rappellé. Alors sans marquer aucune répugnance à laisser échapper une victoire qu'il voyait certaine, il se rendit à Sparte ; mais il ne put réparer le mal qu'avaient fait plusieurs Spartiates, qui ne lui ressemblaient pas, et dont la hauteur avait tellement aliéné les alliés, qu'ils se déterminerent à secouer le joug. Lysandre périt dans cette guerre ; et quoiqu'il lui eût passé par les mains de grandes richesses, il mourut fort pauvre, parce qu'au milieu de tous ses défauts, il était désintéressé. On peut dire néanmoins qu'il fit une plaie incurable à la

République ; car y ayant introduit les richesses qu'on avait prises aux Athéniens, il fit renaître dans le cœur des Spartiates l'estime de l'or, qu'on avait destiné à servir aux besoins de l'État ; ce qui entraîna bientôt l'inobservation des lois de Lycurgue.

RÉFLEXIONS.

1. Agésilas nous montre l'erreur des personnes élevées en dignité, qui croient s'attirer les respects de leurs inférieurs par un extérieur brillant. C'est la vertu, et non la magnificence qui assure aux Rois et aux Grands l'obéissance de leurs sujets et de leurs inférieurs.

2. Jamais les supérieurs ne parviendront à se faire obéir comme il faut, qu'ils ne donnent l'exemple d'une obéissance sans bornes aux lois, qu'ils doivent observer plus que les autres.

TRAITS A RACONTER.

1. *Agésilas refuse de repousser la trahison par la trahison.*

2. *Il humilie Lysandre.*

3. *Lysandre prend la résolution de faire changer l'ordre de la succession à Sparte.*

4. *Disgrace et mort de Tisapherne.*

5. *Agésilas encourage ses troupes, en faisant dépouiller les prisonniers Perses.*

6. *Mort de Lysandre.*

7. *Pausanias, Roi de Sparte, accusé, se réfugie dans le Temple de Minerve.*

XLVI.e LEÇON.

D. QUE fit Artaxerxe l'an trois mille six cent dix-huit ?

R. Il finit la guerre contre Évagore, Roi de Salamine.

D. Cet Evagore était-il un Prince puissant ?

R. Il possédait peu de terre ; mais sa vertu l'égalait aux plus grands Rois.

D. Que fit ensuite le Roi de Perse ?

R. Il fit la guerre aux Cadusiens.

D. Comment se comporta le Roi dans cette guerre ?

R. Il encouragea ses soldats par son exemple, à souffrir la disette et de grandes fatigues.

D. Ce Prince continua-t-il à agir en grand Roi ?

R. Ses mauvais succès le rendirent défiant et cruel.

Artaxerxe étant à la tête de son armée, marcha contre les Cadusiens, qui habi-

taient au Nord de la Médie, dans les montagnes situées entre le Pont-Euxin et la Mer Caspienne. Il eut beaucoup à souffrir dans cette expédition, car le Pays était stérile. Un jour que l'armée avait souffert un grand froid dans sa marche, elle arriva auprès d'un des jardins que le Roi de Perse avait dans ces quartiers. Artaxerxe, touché de pitié pour ses soldats, leur permit d'abattre autant d'arbres qu'ils en auraient besoin pour se chauffer; et comme ils ne pouvaient se résoudre à gâter un si beau jardin, il leur en donna lui-même l'exemple.

RÉFLEXIONS.

Ceux qui ont la passion des jardins, connaîtront tout le prix du sacrifice d'Artaxerxe, et doivent apprendre de son exemple, combien il est beau de sacrifier ses plaisirs au devoir de procurer le bien public.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire d'Evagore.*
2. *Téribase accusé faussement, et son accusateur puni.*
3. *Histoire de Damate, Carien.*

XLVII.e LEÇON.

D. DE quel œil Sparte vit-elle relever Athenes, sa rivale (*a*) ?

R. Elle en conçut un chagrin, qui la porta à faire une paix honteuse avec les Perses.

D. Comment nomma-t-on cette paix ?

R. La paix d'Antalcide, du nom de celui qui la conclut.

D. Quelles en furent les conditions ?

R. On abandonna aux Perses les Grecs d'Asie.

D. Que devint Conon ?

R. Il fut accusé devant le Roi de Perse, et l'on croit qu'il le fit mourir.

RÉFLEXIONS.

La jalousie aveugle ceux qu'elle possede, et les empêche de voir que ce qu'ils font pour nuire à leurs ennemis, retombe sur leur tête. Sparte, pour abaisser sa rivale, fait un Traité qui la couvre de confusion, et qui, dans le temps qu'il paraît élever sa puissance à son plus haut point, devient l'occasion de sa ruine totale.

[*a*] L'an du monde trois mille six cent dix-sept.

XLVIII.e LEÇON.

D. QUE firent les Lacédémoniens lorsqu'ils se crurent maîtres de la Grece, à l'ombre du Roi de Perse ?

R. Un de leurs Généraux s'empara de la ville de Thebes par trahison.

D. Quel jugement fit-on à Sparte de cette action ?

R. On punit le coupable, mais on garda la Ville.

D. Comment Thebes recouvra-t-elle la liberté ?

R. Par le moyen de Pélopidas et des bannis.

D. Quel était l'ami de Pélopidas ?

R. Épaminondas.

Les Lacédémoniens, ayant acheté l'amitié du Roi de Perse par la paix d'Antricide, ne virent plus rien capable de borner leur puissance. Un de leur Généraux s'empara de la ville de Thebes, avec laquelle ils étaient en paix ; l'on peut regarder cette mauvaise action, comme la cause de la ruine de Sparte. Thebes nourrissait dans son sein deux illustres amis, Epaminondas et Pélopidas. Le premier, attaché à l'étude de la Phi-

losophie, était pauvre, et aimait sa pauvreté. Pélopidas aimait les exercices corporels, et n'ayant pu engager son ami à partager ses grandes richesses, voulut imiter le genre de vie à quoi la pauvreté l'avait réduit. Jamais rien n'altéra l'union de ces deux hommes, quoiqu'ils fussent d'un goût différent, et leur union procura de grands avantages à leur patrie, qu'ils éleverent au plus haut degré de gloire pendant qu'ils vécurent.

RÉFLEXIONS.

1. Combien de gens, comme les Spartiates, condamnent les injustes, et profitent de leurs injustices.

2. Apprenons de Pélopidas à n'avoir rien de réservé pour nos vrais amis, et ne faisons cas de nos biens qu'autant que nous pouvons les partager avec eux.

TRAITS A RACONTER.

1. *Trois cents Citoyens de Thebes se retirent à Athenes, et sont bannis.*

2. *Ils entretiennent des intelligences dans Thebes, par le moyen d'un nommé Charon, et de Philidas, Greffier des Magistrats.*

3. *Les bannis se rapprochent de Thebes, douze entrent dans la ville, déguisés en*

chasseurs, Charon les reçoit dans sa maison.

4. *Les conjurés croient la conspiration découverte; crainte et discours de Charon.*

5. *Philidas donne à souper à l'un des Magistrats, nommé Archias. Ce Magistrat néglige d'ouvrir un paquet qui contenait le détail de la conjuration.*

6. *Les bannis, déguisés en femmes, tuent les principaux Lacédémoniens, chassent les autres, et rendent la liberté à leur patrie.*

NOTA.

Pour ne point interrompre l'Histoire de la guerre du Péloponnese, je n'ai point voulu parler des changemens qui arriverent dans la Sicile, j'en fais un article à part, qui commencera au temps de Denis, et finira à celui dans lequel Syracuse recouvra sa liberté. Cet espace comprend soixante ans.

XLIX.e LEÇON.

Premiere partie de l'Histoire de Denis, il parvient à la tyrannie.

D. D'où était Denis, qui fut dans la suite surnommé le *Tyran*?

R. Il était de la ville de Syracuse.

D. Où commença-t-il à se faire connaître ?

R. Dans la guerre contre les Carthaginois, où il se fit un grand nom.

D. De quels moyens se servit-il pour parvenir à la tyrannie ?

R. Il accusa les Magistrats d'avoir causé, par leur négligence, la prise d'Agrigente. (*a*)

D. Quel effet produisit cette accusation ?

R. On élut de nouveaux Magistrats, et Denis fut mis à leur tête.

D. Que fit enuiste Denis ?

R. 1. Il fit rappeller les bannis. 2. Il rendit la conduite de ses collegues suspecte.

D. Que firent alors les Syracusains ?

R. Ils le nommerent Généralissime de toutes leurs troupes.

D. Que fit Denis pour se procurer des gardes ?

R. Il feignit d'avoir été attaqué la nuit.

D. Quelle conduite garda-t-il ensuite ?

R. Il se rendit à Syracuse, et vécut en tyran.

[*a*] L'an du monde trois mille cinq cent quatre vingt-dix-huit.

Denis,

Denis, surnommé le *Tyran*, naquit dans la ville de Syracuse. Selon quelques-uns, sa naissance était obscure; car on dit qu'il était fils d'un simple Greffier: quoi qu'il en soit, il joignait à des talens supérieurs une ambition démesurée, et cette ambition corrompit ce qu'il y avait de meilleur dans son caractere.

On porte, ce me semble, trop loin la mauvaise idée qu'on se fait communément de Denis, que quelques-uns mettent, mal-à-propos, au nombre des plus méchans hommes. Il eût fallu, pour le bonheur de ses Citoyens, qu'il fût né sur le Trône, ou qu'il n'eût pas eu les talens qui l'en rendaient dignes. En effet, si l'on examine de sang-froid les plus mauvaises actions de Denis, on voit qu'elles sont étrangeres à son caractere. Un motif puissant, tel qu'était celui de conserver la souveraine puissance, le fait sortir de son caractere. Croit-il n'avoir rien à craindre pour son autorité? Il suit son propre penchant, et garde une conduite qui aurait dû le faire adorer de ses sujets, s'il eût été légitime Souverain. Il profita de la mauvaise conduite des Magistrats, de la dureté des Grands, et de la misere où le Peuple était réduit, pour usurper la tyrannie, et ne commit pas

les crimes absolument nécessaires pour la conserver.

RÉFLEXIONS.

1. Ne cessons de le répéter ; une seule passion à laquelle on s'abandonne, étouffe et rend inutiles les meilleures qualités.

2. Malheur à un Etat, quand le pouvoir est entre les mains d'une populace effrénée, incapable de se conduire elle-même, et toujours prête à adopter les premieres impressions. Sa perte est assurée, s'il se rencontre un homme qui joigne à de grands talens une grande ambition. C'est ce que l'exemple de Denis prouve, et ce qui pourrait se démontrer par des exemples plus récens.

3. Dans un Etat où le Peuple est le maître, les Grands, les Princes mêmes, ne peuvent conserver leur crédit que par une conduite irréprochable. Le Peuple le plus entêté de ses privileges, qui affecte le plus de s'égaler aux Grands, de les mépriser, plie malgré lui devant des vertus supérieures. Un mouvement secret, dont il n'est pas le maître, abaisse sa fierté, la dompte en faveur de ceux qui se rendent dignes de commander par d'autres titres que ceux que leur donne la naissance.

TRAITS A RACONTER.

1. *Opulence de la ville d'Agrigente.*

2. *Magnificence du triomphe d'Exénete.*

3. *Gellias, habitant de cette ville, mettait toute sa gloire à exercer l'hospitalité.*

4. *Étonnement des Syracusains, quand ils eurent remis toute l'autorité à Denis.*

5. *Denis parlant contre les Magistrats, est mis à l'amende; un Citoyen la paye sur-le-champ pour que Denis puisse continuer son discours.*

L.e LEÇON.

Denis s'affermit dans la tyrannie.

D. LE commencement du regne de Denis fut-il heureux? (*a*)

R. Non; n'ayant pas réussi contre les Carthaginois, les Syracusains se révolterent.

D. Que fit-il pour se venger?

R. Il tua un grand nombre de ses ennemis, et chassa les autres de Syracuse.

D. Que fit-il pour se précautionner contre la haine des Syracusains?

R. Il se retira dans un quartier de la

[*a*]. L'an du monde trois mille six cent.

Ville, qu'il fit fortifier, et peupla d'étrangers.

D. Comment fit-il pour se les attacher?

R. Il tolérait leurs injustices, et leur donnait les biens de ses ennemis.

D. Les Syracusains souffrirent-ils tranquillement les excès du tyran?

R. Denis les ayant armés pour soumettre quelques Villes, ils se révolterent de nouveau.

D. Quelle fut la fin de cette révolte?

R. Les Campaniens secoururent le tyran, qui était prêt à quitter Syracuse.

D. Comment Denis usa-t-il de sa victoire?

R. Avec humanité.

D. Qui encouragea Denis à se maintenir dans la tyrannie?

R. Les Lacédémoniens.

D. Quelles mesures prit Denis pour prévenir une troisieme révolte?

R. 1. Il désarma ses sujets. 2. Il chercha à gagner leur amitié et leur estime.

D. Denis était-il marié?

R. Il épousa deux femmes dans un même jour, une Syracusaine, et une étrangere.

D. Comment se nommait la Syracusaine?

R. Aristomaque; elle était sœur du fameux Dion.

D. Faites le portrait de Dion?

R. Platon, son maître, l'a fait, en disant : Qu'il n'avait trouvé de jeune homme qui eût saisi avec plus d'avidité les principes vertueux qu'il tâchait de lui inspirer.

D. Comment Dion se comporta-t-il avec Denis?

R. Avec liberté, ce qui n'empêchait pas Denis de le chérir.

Denis eut une rude secousse à essuyer au commencement de son regne. Ayant été obligé de marcher contre les Carthaginois, il agit avec tant de molesse, qu'on le soupçonna d'intelligence avec eux, et les Syracusains en prirent occasion de lui fermer leurs portes. Ils étendirent leur vengeance sur la femme du tyran, à qui ils firent souffrir tant d'indignités, qu'elle en mourut. Denis étant rentré dans la Ville à force ouverte, fit sentir aux Syracusains les effets de sa colere, et pour prévenir leurs mauvais desseins, il se retira dans un quartier de la Ville, qu'il fit fortifier. Il le peupla d'étrangers, dont il acheta le dévouement par la facilité avec laquelle il souffrait leur licence, et les enrichit des biens de ses ennemis. Il crut ensuite devoir occuper les Syracusains pour leur ôter l'envie de se révolter

mais lorsqu'ils se virent les armes à la main, ils les tournerent contre lui, et le presserent si vivement, qu'il délibérait dejà sur le genre de sa mort; mais ses amis l'ayant encouragé, il promit de sortir de Syracuse; et pendant qu'il amusait le Peuple par des négociations, il fit venir des Campaniens, qui lui aiderent à reprendre le dessus. Alors Denis prit une autre voie pour établir son autorité; il chercha à mériter l'estime et l'amour de ses concitoyens, en changeant de conduite: il avait désarmé les Syracusains, mais il chercha alors à augmenter leur puissance, et à les mettre en état de triompher de leurs ennemis. Pour cela, il rétablit leur marine, en faisant construire un grand nombre de vaisseaux. Il fit aussi fabriquer des armes, et toute la Ville fut changée en attelier. Il sut attirer à Syracuse les plus excellens ouvriers, parce qu'il les récompensait noblement, et qu'il admettait à sa table ceux qui se distinguaient dans leurs arts. Pendant ce temps, il parut se dépouiller de l'orgueil d'un tyran; il conversait familiérement avec le Peuple; et s'il semblait avoir dépouillé sa méfiance ordinaire, le Peuple paraissait aussi avoir oublié la haine qu'il lui portait. Comme il avait perdu sa

femme, il pensa à se remarier, et demanda une femme à ceux de Rhege, qui lui firent une réponse outrageante. Les Locriens lui en donnerent une, et Denis, par une nouveauté qui n'avait point d'exemple, en choisit une autre dans Syracuse, et les épousa toutes deux dans le même jour. Cette derniere avait un frere, nommé Dion, qui eut le bonheur de connaître Platon, et devint un de ses disciples; et quoiqu'il conservât une généreuse liberté à la Cour du tyran, il en était chéri et estimé.

RÉFLEXIONS.

1. Les méchans ne peuvent s'empêcher d'estimer la vertu.

2. Quel bonheur pour un jeune homme de tomber entre les mains d'un maître vertueux comme Platon; et quelle consolation pour un maître, de trouver un disciple que Dion!

3. Il est bien difficile de corriger des vices enracinés. Dion s'empressa de faire connaître Platon à Denis; il se flattait que le Philosophe trouverait dans le cœur du tyran le même accès que dans le sien: il se trompait; ce n'est que dans la jeunesse qu'on peut corriger les défauts de son caractere; heureux ceux qui,

comme Dion, mettent à profit ces années décisives.

TRAITS A RACONTER.

1. *Raillerie sanglante des habitans de Rhege.*
2. *Chef-d'œuvre de Denis dans la conduite de ses deux femmes.*
3. *Belle parole de Dion à Denis, au sujet de Gélon.*
4. *Confiance de Denis pour Gélon.*

LI.e LEÇON.

Denis déclare la guerre aux Carthaginois.

D. QUE fit Denis, lorsqu'il eut achevé ses préparatifs de guerre ?

R. Il déclara aux Syracusains, qu'il voulait faire la guerre aux Carthaginois.

D. Qui engagea les Syracusains à consentir à cette guerre ?

R. 1. Leur haine contre les Carthaginois. 2. L'espoir de secouer le joug lorsqu'ils seraient armés.

D. Quel fut le succès de cette guerre ?

R. Les Carthaginois, après de grands succès, assiégerent Syracuse.

D. Qui secourut les Syracusains ?

R. Les Lacédémoniens.

D. Que firent les Syracusains victorieux ?

R. Un généreux Citoyen reprocha à Denis sa tyrannie, et proposa aux Syracusains de secouer le joug.

D. Qui les en empêcha ?

R. Le Général-Lacédémonien.

D. Qu'arriva-t-il aux Carthaginois vaincus ?

R. Une peste affreuse acheva de les désoler.

D. Que fit Denis à la fin de cette guerre ?

R. Il en commença une nouvelle contre les Villes voisines.

D. Comment traita-t-il les Peuples qu'il vainquit ?

R. Il leur rendit leurs prisonniers sans rançon.

D. Quelles étaient ses vues ?

R. De se procurer la liberté de punir ceux de Rhège.

D. Quel traitement fit-il à ceux de cette Ville ?

R. Il déchargea tout le poids de sa colere sur un nommé Phyton, et fit esclaves ceux qui ne purent payer leur rançon.

Denis ayant achevé ses préparatifs, fit part aux Syracusains du desir qu'il avait conçu de faire la guerre aux Carthaginois. Ils y consentirent, d'autant plus volontiers, qu'ils avaient une haine mortelle contre cette nation, et qu'ils espéraient profiter de l'occasion pour chasser le tyran. Les succès furent alternatifs au commencement de cette guerre; mais l'Amiral de Denis ayant manqué à exécuter ses ordres, les Syracusains furent défaits, et bientôt assiégés. Les Carthaginois ravagerent la campagne, et détruisirent jusqu'aux tombeaux des morts. Les Syracusains croyaient leur perte certaine, lorsque l'arrivée de quelques troupes Lacédémoniennes changea la face des affaires. Les assiégés les battirent à leur tour, et la peste la plus affreuse acheva de les exterminer. Ils furent contraints de se sauver, et laisserent sans sépulture cent cinquante mille hommes des leurs. La ruine de Denis eût suivi de près celle des ennemis; mais les Lacédémoniens déclarerent qu'ils n'avaient pas ordre de combattre contre Denis: et ce Prince connaissant combien les cœurs étaient ulcérés contre lui, s'efforça de les gagner par ses bienfaits. Il fit ensuite éprouver sa colere aux

habitans de Rhege; et l'horrible traitement qu'il fit à l'un des Citoyens de cette Ville, excita la compassion de tout le Peuple, et réveilla la haine qu'on lui portait.

RÉFLEXIONS.

1. De quel prix les ambitieux paient-ils le faible avantage de commander aux autres, et d'en être détestés? Les ennemis de Denis pouvaient-ils lui causer plus de mal qu'il ne s'en faisait lui-même?

2. La passion fait usage de tout, elle empoisonne les actions qui paraissent les plus louables. Denis renvoie sans rançon les prisonniers; mais ce n'est que pour pouvoir se venger plus sûrement. Les bonnes et les mauvaises actions sont indifférente à l'homme que l'ambition possede, pourvu qu'il parvienne à ses fins.

TRAITS A RACONTER.

1. *Générosité de la sœur de Denis.*
2. *Discours d'un Syracusain, contre Denis.*
3. *Circonstance du supplice de Phyton et de son fils.*

LIIe. LEÇON.

D. A QUOI s'occupait Denis dans les intervalles de la guerre ?

R. A la Poésie, qu'il aimait uniquement.

D. Où fit-il lire ses vers ?

R. Aux Jeux Olympiques, où ils furent sifflés deux fois.

D. Ne furent-ils applaudis en aucun endroit ?

R. Une de ses Tragédies remporta le prix à Athenes.

D. Que fit alors Denis ?

R. Il ordonna de grandes réjouissances, qui causerent sa mort.

D. Combien de temps avait-il régné ?

R. Trente-huit ans.

Dans les intervalles que la guerre laissait à Denis, il s'appliquait à la Poésie, qu'on peut regarder comme sa passion dominante. Il eût sacrifié tous ses autres talens à celui-là, et il devenait irréconciliable, quand on l'attaquait par cet endroit. Cette passion lui attira de grandes mortifications ; car ses pieces furent sifflées deux différentes fois aux Jeux Olympiques, et il ne se consola que

par les louanges que lui donnaient les flatteurs dont il était environné, et qui lui répétaient sans cesse, que la supériorité de ses talens lui attirait l'envie de ceux qui couraient la même carriere. Ils eussent pu lui en donner une raison plus vraisemblable. La haine que les Grecs portaient à Denis, suffisait pour faire siffler ses vers, quand même ils eussent été excellens; et malgré ses mauvais succès, on peut penser qu'il avait effectivement du talent, puisqu'une de ses Tragédies fut couronnée à Athenes, qui était certainement le centre du goût. Denis conçut une telle joie de ce succès, qu'il fit faire des réjouissances publiques pour le célébrer. Tous les Temples fumerent de l'encens qu'il fit offrir aux dieux; et pour terminer une journée qu'il regardait comme la plus belle de sa vie, il donna un grand souper à ses amis, à la fin duquel il eut une indigestion dont il mourut. Dion, voyant qu'il n'en pouvait revenir, résolut de lui parler en faveur des enfans qu'il avait eus de sa sœur, qui semblaient avoir plus de droit à lui succéder, parce qu'ils étaient nés d'une Syracusaine; mais on ne lui en donna pas le temps: les partisans de la Locrienne gagnerent les Médecins, et on avança la mort de

Denis. Ce Prince avait demandé un remede pour dormir; on lui en donna un si fort, qu'il passa d'un sommeil passager à un sommeil éternel. Cette mort le surprit au milieu des projets qu'il faisait de soumettre plusieurs Républiques Grecques, et de chasser les Carthaginois.

RÉFLEXIONS.

1. Un Prince doit s'instruire en Prince, il doit avoir une connaissance générale des Sciences et des beaux Arts; s'amuser avec les Savans dans ses momens de délassement : mais il se rend ridicule, s'il se pique d'y exceller, et s'il prétend l'emporter sur les personnes qui exercent ces sciences.

2. On a beaucoup critiqué le goût de Denis pour la Poésie, et certainement il le poussait trop loin; mais excès pour excès, je pardonnerais plus volontiers celui-là à un Prince, que celui de la table, et mille autres qui le dégradent, comme le fils de Denis le fit remarquer à un Prince avec lequel il faisait la débauche. Quel temps, lui dit ce Prince, votre pere employait-il à composer ses Tragédies? Celui que nous employons à nous enivrer, lui répondit Denis le jeune.

3. Qu'il est difficile aux Princes, et aux personnes élevées en dignité, d'être retenus dans leurs passions! Les lâches flatteurs, dont ils sont environnés, divinisent leurs passions, et leur ferment, par-là, tous les moyens de connaître et de corriger leurs ridicules. Princes, Grands du monde, voulez-vous vous connaître? faites choix d'un ami sincere, qui, sans respect pour votre rang, vous dise des vérités salutaires. Fermez la bouche aux flatteurs, en leur faisant voir un souverain mépris pour les louanges qu'ils vous prodiguent sans cesse.

TRAITS A RACONTER.

1. *Irréligion et avarice sacrilege de Denis.*

2. *Précaution qu'il prenait pour assurer sa vie.*

3. *Il fait connaître à un Courtisan combien son état méritait peu d'être envié.*

4. *Sincérité d'un de ses Courtisans qui ne pouvait se résoudre à louer ses vers.*

5. *Indiscrétion d'Antiphon, qui lui coûte la vie.*

6. *Amitié constante de Damon et Pythias, enviée par Denis.*

7. *Prédiction faite à Denis sur sa mort.*

LIIIe. LEÇON.

D. QUI succéda à Denis? (*a*)

R. Son fils, nommé *Denis le jeune.*

D. Quel était le caractere de ce Prince?

R. Il n'avait ni les grands défauts, ni les bonnes qualités de son pere.

D. Ce Prince avait-il un mauvais fond?

R. Non, mais il manquait d'éducation.

D. Qui entreprit de le corriger?

R. Dion, beau-frere de Denis.

D. Que fit-il pour cela?

R. Il lui fit naître le desir de voir Platon.

D. Ce Philosophe vint-il volontiers à la Cour du tyran?

R. Non, il ne céda qu'aux sollicitations de son disciple et de ses amis.

Denis, qui succéda à son pere, n'avait ni ses talens, ni ses vices, ni ses vertus. C'était un de ces caracteres dont la faiblesse fait le fond, et qui sont également susceptibles des bonnes ou des mauvaises impressions qu'on veut leur donner. Entre les mains d'un homme habile, ce Prince eût pu devenir vertueux; car il avait du

[*a*] L'an du monde trois mille six cent trente-deux.

goût pour l'étude, et n'avait, comme je l'ai dit, aucun défaut capital: mais son pere, à qui tout mérite faisait ombrage, même dans ses enfans, s'était attaché à étouffer en lui toute semence de bien, par une éducation basse et obscure. Aussi la plupart des Syracusains le méprisaient-ils. Cette disposition des esprits à son égard, qui devait lui être funeste, détermina ses Concitoyens à lui laisser la souveraine puissance. On espéra de vivre en paix sous un homme aussi incapable de former de grands desseins, que de les soutenir; et on craignait de réveiller l'ambition de quelque Citoyen moins paisible, en l'excluant du Trône. Ce Prince, à l'exemple de son pere, respectait Dion; cela fit naître à ce Philosophe le desir et l'espérance de le rendre vertueux. Il se connaissait trop pour espérer de faire par lui-même un changement si avantageux à l'Etat; et en effet, personne n'y était moins propre. Dion avait une vertu austere; son caractere était dur, inflexible; il forçait tout le monde à estimer la vertu, mais il ignorait le grand art de la faire aimer. Il s'adressa donc à son Maître, après avoir fait naître à Denis le jeune, le desir de le voir. Platon sentit de grandes répugnances à

venir à Syracuse. La Cour, et sur-tout la Cour d'un tyran, n'est pas l'élément d'un Philosophe. Il se rendit aux sollicitations de plusieurs de ses amis, qui lui représenterent quel avantage toute la Sicile retirerait du changement de Denis, s'il était assez heureux pour lui inspirer le goût de la vertu, et il se rendit à Syracuse.

RÉFLEXIONS.

1. Rien ne nuit tant à la piété et à la vertu que l'air chagrin, et l'inflexibilité d'humeur des hommes vertueux; et ce défaut est le premier qu'ils doivent s'attacher à détruire. Les hommes ne demandent qu'un prétexte pour s'excuser de devenir vertueux, et ils saisissent avec vivacité celui que leur présente la mauvaise humeur, et l'entêtement des dévots.

2. Rien de plus entier qu'un homme à demi vertueux, et ce défaut a son principe dans la bonne opinion qu'il a de lui-même : persuadé qu'il ne veut que ce qui est juste, il est presque impossible de lui faire changer de résolution; au-lieu qu'un homme dont la vertu est solide, commence par se défier de ses lumieres, et se trouve toujours prêt à y renoncer, lorsqu'il entrevoit qu'il est dans l'erreur.

3. Combien d'enfans, comme Denis le jeune, peuvent accuser leurs parens de tous leurs défauts! Combien de caracteres pourrait-on tourner au bien, si l'on s'attachait à les former dans les premieres années.

4. Il n'est point de bien préférable à celui que procure un Maître habile chargé d'élever un jeune Prince. Frémissez, vous qui remplissez un tel emploi! les mœurs de tout un Peuple sont entre vos mains, et vous rendrez le compte le plus rigoureux de tous les maux que commettra et qu'occasionnera votre disciple, s'ils ont leur source dans la négligence que vous aurez apportée dans son éducation.

TRAITS A RACONTER.

1. *Générosité et zele de Dion après la mort de Denis.*

2. *Moyen dont Platon se servit pour adoucir l'esprit de Dion.*

LIV.e LEÇON.

D. COMMENT Platon fut-il reçu à Syracuse?

R. Avec des transports de joie de la part de Denis.

D. Se contenta-t-il d'honorer Platon?

R. Non, il s'appliqua sérieusement à profiter de ses instructions.

D. Quel effet cette conduite produisit-elle à la Cour?

R. Tous les Courtisans devinrent disciples du Philosophe.

D. Que firent les flatteurs pour dégoûter Denis de l'étude de la philosophie?

R. Ils nourrirent la jalousie qu'il conçut contre Dion.

D. Quelles furent les suites de cette jalousie?

R. Denis força Dion à quitter la Sicile?

D. Que fit Platon en faveur de son ami?

R. Après avoir employé inutilement son crédit pour le faire rappeller, il demanda son congé.

D. Obtint-il la permission de se retirer?

R. Oui, après de grandes difficultés.

Denis le jeune souhaitait passionnément de voir Platon, et lui fit une réception magnifique. Il s'appliqua ensuite sérieusement à recevoir ses leçons, et l'on vit bientôt en lui un changement qui alarma ses compagnons de débauche. Comme ils n'avaient d'autre mérite que celui de partager les excès du Prince, et d'inventer de nouvelles voluptés, ils comprirent

qu'ils allaient être méprisés du tyran, s'il continuait à prendre le goût des choses honnêtes et utiles. Ils s'unirent donc ensemble pour resserrer les liens d'un captif prêt à leur échapper : ils connaissaient le penchant de Denis à la jalousie; ils lui firent remarquer l'attachement que Platon avait pour Dion ; ensuite ils lui firent entendre que ces deux Philosophes, en l'appliquant à la philosophie, n'avaient d'autre dessein que de le dégoûter de la souveraine puissance, pour la faire tomber à ses freres, neveux de Dion. Denis ouvrit son cœur à ces discours empoisonnés; son amitié pour Platon était une vraie passion; il croyait que le Philosophe lui dérobait tous les momens qu'il accordait à Dion, et il lui faisait un crime de toutes les marques d'estime qu'il donnait à son ancien disciple. Ce sentiment de jalousie fit naître sa haine pour Dion, qu'il força de quitter Syracuse. Ensuite il fit loger Platon dans la Citadelle, soit pour être plus à portée de recevoir ses leçons, soit pour s'assurer de sa personne, et l'empêcher de suivre Dion. Platon eut beaucoup à souffrir dans ce nouveau séjour, Denis ne pouvant lui pardonner son attachement pour son oncle Dion. Heureusement une guerre obligea

Denis à s'éloigner de Syracuse, et procura la liberté à Platon. Le tyran lui promit de rappeller son oncle; et pour lui prouver la déférence qu'il avait pour lui, il promit aux parens de Dion de lui envoyer tout ce qui lui appartenait, et à ses Receveurs de lui faire tenir ses revenus.

RÉFLEXIONS.

1. La Cour des Princes est remplie de vils esclaves, qui les gouvernent en étudiant leurs faibles et leurs goûts, qu'ils flattent. Le plus grand soin de cette maudite engeance, est de rendre suspects au Maître tous ceux qui pourraient lui ouvrir les yeux sur leur sujet, et malheureusement les gens vertueux leur prêtent des armes. Ils croiraient s'abaisser, et déshonorer la vertu, en se servant des mêmes artifices de leurs ennemis: erreur funeste! qui leur ferme le cœur du Prince, et leur ôte tous les moyens de le porter au bien.

2. Hommes zélés pour le bien de la Patrie, achetez la confiance des Princes, en paraissant vous relâcher de vos principes. Acquérez le droit de dire des vérités salutaires, en disant des choses agréables. Faites-vous tout à tous, pour rendre tous les hommes vertueux.

3. Vous que le Ciel a fait naître sur le Trône, ou dans une condition élevée, frémissez des dangers dont vous êtes environnés. Tout ce qui vous approche pour l'ordinaire, a conjuré votre perte, vous n'avez pas un véritable ami : on vous flatte, parce qu'on attend de vous des graces : on vous entraîne sans remords à votre perte, pourvu qu'on puisse s'agrandir à vos dépens. Vous éloignez de vous les gens vertueux, parce qu'ils désesperent de vous être utiles. N'en accusez que votre délicatesse, vous ne voulez que des esclaves ; enivrés de votre grandeur, vous regardez comme criminels ceux qui osent vous dire des vérités salutaires : n'accusez que vous de votre perte ; et si vous voulez l'éviter, choisissez des amis désintéressés, à qui vous laissiez la liberté de vous parler selon vos véritables intérêts. Vous en trouverez toujours, si les honnêtes gens peuvent espérer d'être écoutés. Quelque générale que soit la corruption, il se trouve, même à la Cour, un petit nombre d'hommes qui gémissent de votre aveuglement, et qui n'attendent que votre aveu pour vous aider à le dissiper.

TRAITS A RACONTER.

1. *Conduite des Courtisans par rapport à Platon.*

2. *Paroles de Denis qui alarment ses Confidens.*

3. *Prudence de Platon pour corriger Denis.*

LV.e LEÇON.

D. Où se retira Dion?

R. A Athenes, et ensuite il voyagea dans la Grece.

D. Comment se comporta-t-il dans son exil?

R. Il se fit estimer de tout le monde, et les Spartiates le déclarerent leur Concitoyen.

D. Que fit Denis, lorsqu'il apprit les honneurs qu'on rendait à Dion?

R. Sa jalousie s'étant réveillée, il cessa de lui envoyer ses revenus.

D. Que fit Platon pour obliger son ami?

R. Il consentit à faire un autre voyage à Syracuse.

D. Quel en fut le fruit?

R. Il y courut risque de sa vie, n'obtint rien pour Dion, et eut beaucoup de peine à obtenir son congé. D. Quelle

D. Quelle conduite tint Denis, après le départ de Platon?

R. Il s'abandonna à l'oisiveté et à la débauche.

Dion profita du temps de son exil pour se perfectionner dans la Philosophie, et se retira à Athenes. Ce fut là qu'il adoucit son humeur par la société qu'il fit avec le neveu de Platon, qui joignait aux lumieres d'un Philosophe la politesse d'un homme de Cour. Cependant Denis sentait tout le ridicule de sa conduite; il crut le couvrir en appellant à sa Cour plusieurs Philosophes, qu'il s'efforçait de surpasser, ce qui acheva de le rendre méprisable aux yeux de toutes les personnes de bon sens; car il passait le jour dans de vaines disputes, citant à tort et à travers les discours de Platon, et prétendant être écouté comme un oracle. Mais s'il parlait quelquefois comme les Philosophes, sa conduite démentait ses discours. L'estime générale qu'on avait pour Dion, réveilla sa jalousie, et il n'était occupé que du desir de mortifier un homme qui l'effaçait. L'ame de ce tyran était comme une mer agitée; mille passions, mille desirs s'y succédaient avec une violence qui ne lui laissait pas un moment de repos. Tout-à-coup il eut

un violent desir de revoir Platon. Il lui écrivit, et lui fit écrire par les Philosophes Pythagoriciens qui étaient dans la grande Grece, en Italie. Denis promettait à Platon de rappeller Dion, s'il voulait avoir la complaisance de revenir à la Cour ; mais qu'il n'aurait plus aucun ménagement, s'il ne lui accordait cette grace. Le desir d'obliger Dion, engagea donc Platon à se rendre à Syracuse ; il y fut reçu avec des transports de joie : mais les bons traitemens qu'on lui fit, ne furent pas de longue durée. Après les premieres caresses, il voulut parler de Dion ; le tyran éluda ses demandes, et finit par se brouiller avec lui. Il eut même l'indignité de le loger au milieu de ses soldats, dont il était haï : il est vrai qu'il les empêcha d'attenter à sa vie ; mais ce fut tout ; et il ne rendit la liberté au Philosophe, qu'à la sollicitation des Pythagoriciens, qui s'étaient employés pour le faire venir. Toute retenue sembla fuir du Palais avec Platon. Denis, comme pour se dédommager de la contrainte dans laquelle il avait tenu ses passions, s'y abandonna sans réserve. Il se livra aux débauches les plus crapuleuses, maltraita tous les gens de bien, et par cette conduite, hâta sa chûte.

RÉFLEXIONS.

1. Rien de plus insupportable qu'un demi-savant, sur-tout s'il est dans une condition relevée. Il devient le tyran de tous ceux qui l'approchent, et malheur aux vrais Savans que sa vanité l'oblige d'appeller auprès de lui. Il faut qu'ils se déterminent, ou à lui ouvrir les yeux sur son ignorance, ce qui les expose à son ressentiment, ou à l'entendre à chaque minute renoncer au bon sens. Il n'est point de situation plus pénible.

2. Qu'un homme jaloux est misérable; et quelles précautions ne devons-nous pas apporter pour chasser cette passion de notre cœur, ou plutôt pour l'empêcher de s'y introduire! Il ne faudrait pour cela que réfléchir sur l'infamie qu'elle traîne à sa suite. L'envieux est un monstre dans la nature; il ne se nourrit que des larmes et du désespoir des autres. De plus, la jalousie qu'on a contre un homme est un aveu tacite de sa supériorité sur le jaloux. Ce vice est celui des ames basses, des esprits faibles: il suppose un mauvais cœur, ou le produit nécessairement. Que de motifs pour nous engager à éviter ce défaut!

TRAITS A RACONTER.

1. *Modestie de Platon par rapport à des étrangers.*

2. *Il faut expliquer ici ce que l'on entend par les Pythagoriciens, et faire aux Ecoliers l'histoire de Pythagore.*

LVIe. LEÇON.

D. QUEL effet produisit la mauvaise conduite de Denis?

R. Les Syracusains conjurerent Dion de venir détrôner le tyran.

D. Quel nouvel outrage Denis avait-il fait à Dion?

R. Il avait forcé la femme de Dion à épouser un autre homme.

D. Quel était le sentiment de Platon par rapport à la guerre contre Denis?

R. Il demeura neutre, pour pouvoir devenir médiateur.

D. Dion avait-il une grosse armée, quand il partit pour la Sicile?

R. Il n'avait que huit cents hommes; mais il comptait sur les Syracusains mécontens. (*a*)

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quarante-trois.

D. Denis était-il en Sicile, quand Dion y débarqua ?

R. Non, il était en Italie.

D. Comment les Syracusains reçurent-ils Dion ?

R. Comme leur libérateur, et ils lui ouvrirent les portes de la Ville.

D. Les Syracusains persévérèrent-ils à se confier à Dion ?

R. Non ; un mauvais citoyen, nommé Héraclide, le leur rendit suspect, et Dion fut contraint de sortir de la Ville.

D. Dion se vengea-t-il de ses ingrats Citoyens ?

R. Non ; il vola à leur secours sitôt qu'ils le rappellèrent, et pardonna à Héraclide.

D. Ce mauvais homme changea-t-il de conduite ?

R. Non, et Dion consentit qu'on le tuât.

D. Quel jugement Dion porta-t-il contre lui-même ?

R. Il ne put se pardonner de s'être vengé, et devint la proie des plus affreux remords.

D. Comment mourut-il ?

R. Par la trahison d'un de ses amis.

D. Qu'était devenu Denis ?

R. Il était revenu d'abord dans la

Citadelle, mais ensuite il s'était sauvé en Italie.

La haine de Denis contre Dion prenant tous les jours de nouveaux accroissemens, il lui fit le plus sanglant de tous les outrages, en forçant sa sœur, qui était femme de Dion, à épouser un autre mari. Ce dernier affront détermina Dion de se rendre aux vœux de tous les Syracusains qui lui tendaient les mains, et qui le conjuraient de briser leurs chaînes, qui devenaient chaque jour plus pesantes. Platon ne crut pas devoir aider à Dion à détrôner Denis, parce qu'il avait été commensal de ce Prince, et prédit à son ami les désagrémens qu'il aurait à essuyer en Sicile. Dion croyait se devoir à sa Patrie, et rien ne put l'empêcher de la secourir. Il sacrifia les douceurs de la vie tranquille dont il jouissait alors, à ce qu'il regardait comme un devoir, et partit pour la Sicile. Il n'avait qu'une poignée de gens; mais il comptait avec raison sur la haine que les Syracusains portaient au tyran, et ne doutait pas qu'ils ne vinssent en foule se ranger sous ses étendards. Il ne fut point trompé dans son espérance : ayant appris, en abordant en Sicile, que Denis était en Italie, il marcha droit à Syracuse, où il fut reçu

comme en triomphe. Un accident empêcha Denis d'apprendre à temps cette révolution, et il n'arriva que sept jours après dans la Citadelle. Il tâcha d'abord d'amuser Dion; et pendant qu'on parlait d'accommodement, il se jetta sur ses troupes, qu'il mit en fuite; mais ayant été ralliées par leur Général, Denis fut battu, et écrivit des lettres à Dion, dans la vue de le rendre suspect aux Syracusains. Il y réussit; et dans le même temps un Citoyen qui avait été banni, étant arrivé dans le port avec quelques troupes, acheva d'aliéner le Peuple contre Dion. Cet homme qu'on nommait Héraclide, fut nommé Amiral par ce Peuple ingrat, qui, quelques jours auparavant, avait nommé Dion Général. Il se plaignit de cette conduite; et les plus modérés lui ayant fait rendre le commandement absolu, il le partagea avec Héraclide, qu'il nomma une seconde fois Amiral. Il est des cœurs assez mauvais pour n'être pas touchés des bienfaits. Celui du rival de Dion était de ce nombre. Il ne cessait d'animer le Peuple contre lui, et voulut même lui débaucher les soldats qu'il avait amenés; mais ils eurent horreur de cette trahison; et ayant mis Dion au milieu d'eux, ils sortirent de la Ville, en

reprochant aux Syracusains leur ingratitude, ce qui les piqua si vivement; qu'ils essayerent plusieurs fois de les charger, et ne furent retenus que par la fermeté que ces étrangers firent paraître. Ils se retirerent chez les Léontins: mais bientôt les Syracusains se virent dans la nécessité de les rappeller; les troupes de Denis, après avoir rempli la Ville de sang et de carnage, y ayant encore mis le feu, Dion ne put retenir ses larmes à ces tristes nouvelles, et par une grandeur d'ame qu'on ne peut assez louer, il oublia tous les sujets de plainte que lui avaient donné ses Concitoyens; et fut assez heureux pour sauver la Ville. Le fils de Denis, qui était resté dans la Citadelle, en sortit peu après avec une partie des richesses du tyran, et ce jour mit le comble à la joie des Syracusains, qui se voyaient enfin libres après un si long esclavage. Dion, toujours semblable à lui-même, pardonna plusieurs fois à Héraclide, qui ne perdait aucune occasion de le rendre suspect au Peuple; mais enfin, rebuté de ses récidives, il lâcha la main à ses amis, qui tuerent ce malheureux. Dion porta la peine de ce meurtre, quoiqu'il semblât avoir été forcé à y consentir. Les remords les plus

cruels empoisonnerent sa vie ; et ayant été averti qu'un de ses amis conspirait contre lui, il déclara qu'il aimait mieux mourir, que de se précautionner contre son ami. Cette marque de sa bonté ne désarma point ce scélerat, qui fit assassiner Dion. La sœur et la femme de ce malheureux Prince périrent aussi par la trahison d'un faux ami ; mais leurs assassins porterent la juste peine de leur crime, et moururent misérablement.

RÉFLEXIONS.

1. La bienséance nous défend de rien entreprendre contre un homme qui a été notre ami, quelque indigne qu'il soit de ce nom ; et l'on ne peut assez louer la délicatesse de Platon, qui ne voulut point entrer dans l'entreprise qu'on formait contre un Prince qui l'avait admis à sa table, et l'avait honoré de sa confiance.

2. Ceux qui se dévouent au service du Public, ne doivent avoir d'autre motif que le plaisir de faire le bien. Cette disposition les empêchera d'être sensibles à l'ingratitude de ceux pour le salut desquels ils se sacrifient. Dion pensait ainsi. Chassé de Syracuse par ceux mêmes qui lui devaient l'espoir de leur liberté, il ne

se croit point dispensé d'accourir à leur secours, aussi-tôt qu'ils le souhaitent. C'est qu'il n'avait point compté sur leur reconnaissance; c'est qu'elle n'était point la récompense qu'il s'était proposée en les servant. Content d'avoir fait son devoir, il n'est point rebuté par le salaire amer qu'il reçoit de ses peines. Il ne voulait que remplir ses obligations, et rien ne peut l'empêcher de satisfaire à cet égard. Imitons son exemple, faisons le bien pour le seul plaisir de le faire, et nous n'aurons rien à redouter de l'ingratitude des hommes.

3. Un honnête homme n'a point de juge plus redoutable que sa conscience. Les amis de Dion trouvaient la vengeance qu'il prenait d'Héraclide, non-seulement juste, mais nécessaire; il en juge autrement, et ne peut se la pardonner. Que cette délicatesse dans un Philosophe païen, nous fasse rougir, nous qui sommes Chrétiens, si nous nous vengeons sans remords, puisque la Religion nous apprend, que la vengeance n'appartient qu'à Dieu, et que nous ne pouvons nous l'attribuer sans crime.

TRAITS A RACONTER.

1. *Un loup emporte la lettre qui apprenait à Denis la descente de Dion en Sicile.*

2. *Discours de Dion aux soldats étrangers, quand il fut rappellé par les Syracusains.*

3. *Entrevue de Dion et de son épouse.*

4. *La femme et la sœur de Denis obligent un faux ami de ce Prince à faire le grand serment. Ce que c'était que ce grand serment.*

5. *Remords de Dion; sa mort et celle de sa famille.*

6. *Justice de la Providence par rapport à ses assassins.*

7. *Vengeance cruelle qu'en tire le Peuple.*

LVII.e LEÇON.

D. QU'ARRIVA-T-IL après la mort de Dion? (*a*)

R. Callipe, son assassin, se rendit maître de Syracuse.

D. Son regne fut-il long?

R. Au bout de treize mois il fut chassé par un des freres de Denis, qui regna deux ans.

[*a*] L'an du monde trois mille six cent quarante six.

D. Denis ne fit-il aucun effort pour remonter sur le Trône?

R. Il rentra dans Syracuse dix ans après en avoir été chassé. (a)

D. L'adversité avait-elle corrigé Denis?

R. Non; il traita le Peuple avec tant de cruauté, qu'il se révolta.

D. Quel Général choisirent les Syracusains?

R. Icétas, Roi des Léontins?

D. Qu'arriva-t-il dans ces entrefaites?

R. Les Carthaginois firent une descente en Sicile.

D. Que firent les Syracusains dans cette extrémité?

R. Ils demanderent du secours aux Corinthiens, leurs fondateurs.

D. Que firent les derniers en leur faveur?

R. Ils leur envoyerent des troupes, à la tête desquels était Timoléon.

D. Que fit alors Denis?

R. Il traita avec Timoléon, et se remit entre ses mains.

D. Que devint ensuite Denis?

R. Il fut envoyé à Corinthe, où il finit sa vie.

(a) L'an du monde trois mille six cent cinquante-cinq.

D. Que fit Timoléon après s'être rendu maître de Syracuse?

R. Il rendit la liberté aux Syracusains, et se retira dans une retraite, où il acheva sa vie.

Callipe, meurtrier de Dion, qui s'était emparé de Syracuse après la mort de ce Prince, en fut chassé au bout de treize mois et pendant dix années les Syracusains furent assujettis par divers tyrans. Le retour de Denis mit le comble à leur misere, l'adversité ayant aigri l'esprit du tyran : réduits au désespoir, ces malheureux appellerent à leur secours Icétas, Roi des Léontins, non qu'ils le crussent meilleur que les autres tyrans, mais tout changement paraissait avantageux à des hommes qui, n'avant plus rien à espérer, n'avaient plus rien à ménager. Les Carthaginois, instruits de leur situation, résolurent d'en profiter, et aborderent en Sicile. La conquête de l'Isle leur parut certaine; mais les Corinthiens se rendirent aux prieres que leur firent les Syracusains de les secourir. Ils leur envoyerent des troupes, à la tête desquels était Timoléon. Ce grand homme, après avoir battu les ennemis, fut recherché par Denis, qui voyant ses affaires perdues sans ressource, se rendit au vainqueur

à discrétion, et lui remit la Citadelle. Timoléon, maître de Syracuse, évita l'écueil où Dion avait échoué; il ne respecta point la magnificence des édifices qu'avaient fait élever les tyrans. Tout fut détruit, et il ne resta aucun vestige de la tyrannie. Quelque grande que fût la joie des Syracusains, elle était troublée par la triste situation où ils étaient réduits. Leur Ville était déserte, et ils ne voyaient aucun moyen de la repeupler. Les Corinthiens leur envoyerent des Citoyens; et ce qui mit le comble à leur gloire, c'est qu'ils n'abuserent point du triste état où était cette Ville pour l'assujettir. Ils lui rendirent la liberté, et par-là en devinrent fondateurs une seconde fois.

Quelque honoré que fût Timoléon par un Peuple qui lui devait tout, il avait trop de prudence pour ne pas connaître le peu de fond qu'il fallait faire sur l'amour du Peuple. Il se retira avec toute sa gloire; et content d'avoir fini le grand ouvrage qu'il avait entrepris, il ne voulut plus se mêler de rien : il vécut comme un particulier dans une maison de campagne qu'on lui avait donnée : mais sa retraite ne diminua rien de la confiance que les Syracusains avaient en

lui, ils le consulterent toujours dans toutes les affaires de conséquence ; et après sa mort, honorerent ses funérailles de leurs larmes, chaque Citoyen le regardant comme son libérateur et son pere.

RÉFLEXIONS.

1. Il est un point dans la prospérité qu'on ne passe point, et le chef-d'œuvre de la nature est de savoir s'y arrêter à propos. Dion n'avait point connu ce point; la mesure de sa gloire était au comble lorsqu'il eut chassé le fils du Tyran. S'il eût su se retirer alors, il eût, comme Timoléon, passé des jours tranquilles. Défions-nous de la fortune; plus ses faveurs ont été sans bornes, plus le moment de son inconstance approche; ayons la sagesse de le prévenir.

2. On ne perd jamais le fruit de la modération. Si Timoléon avait prétendu à l'autorité souveraine dans Syracuse, que d'obstacles n'aurait-il pas trouvé dans ce dessein ! La haine des compétiteurs, les soupçons du Peuple, la malice des envieux. Il renonce, et dès ce moment la confiance du Peuple lui remet cette autorité qu'il aurait disputée s'il y avait prétendu. On le regarde comme l'ar-

bitre et l'ange tutélaire de la Patrie; on croirait commettre un crime, si on entreprenait aucune affaire sans le consulter, et ses décisions furent dès-lors dont on ne s'écarta jamais.

TRAITS A RACONTER.

1. *Histoire de Timoléon; sa haine contre la tyrannie; son attachement pour son frere jusqu'au moment où il devient tyran; ses efforts pour le corriger; il le tue. Remords de Timoléon après avoir commis ce crime; châtiment qu'il s'impose. Il échappe, comme par miracle, à des assassins.*

2. *Artifice de Timoléon contre les Carthaginois. Il souffre d'être accusé par un calomniateur.*

3. *Il perd la vue dans sa vieillesse. Sa mort.*

4. *Statue de Gélon justifiée et conservée.*

5. *Conduite de Denis à Corinthe; il se fait Maître d'école; bons mots qu'on lui attribue; divers sentimens sur la conduite que garda ce Prince dans son exil.*

NOTA.

On trouvera à la fin du quatrième volume l'Histoire des Carthaginois.

LVIII.e LEÇON.

Suite de l'Histoire d'Épaminondas et de Pélopidas.

D. QUE firent les deux amis après que Thebes eut recouvré la liberté?

R. Ils chercherent à se venger des Spartiates, en leur faisant la guerre.

D. Eurent-ils d'abord des succès favorables?

R. Non; les Thébains n'apprirent à faire la guerre qu'à leurs dépens.

D. Quelle bataille les Thébains gagnerent-ils contre les Lacédémoniens?

R. Les batailles de Leuctres et de Mantinée.

D. A qui durent-ils ces victoires?

R. A la valeur des deux amis.

D. Comment mourut Épaminondas?

R. D'une blessure qu'il reçut dans une bataille qu'il avait gagnée.

D. Comment mourut Pélopidas?

R. En soldat, pour s'être abandonné au plaisir de se venger.

D. Pélopidas avait-il borné ses exploits à servir sa patrie?

R. Il avait secouru les Thessaliens contre Alexandre, tyran de Phere.

D. Que fit-il encore pour ses voisins?

R. Il remit le calme dans la Macédoine, et mena à Thebes le plus jeune des fils du dernier Roi de Macédoine.

D. Comment nommait-on cet enfant?

R. Philippe.

Pélopidas et Epaminondas voyant Thebes délivrée, penserent à se venger des Lacédémoniens. La chose eût été impossible, si ces grands hommes n'eussent pas joint une prudence consommée à beaucoup de valeur. Ils aguerrirent peu à peu leurs Citoyens; et par de petits combats, ils leur apprirent à profiter même de leurs fautes, et parvinrent enfin à les rendre invincibles. Les Spartiates en firent une triste expérience; les amis les firent trembler jusque dans leurs murs, ayant gagné sur eux les deux grandes batailles dont nous avons parlé, leur firent une plaie qui ne se ferma jamais. Pélopidas eut encore la gloire d'être choisi par les Thessaliens pour être leur libérateur, et par les Macédoniens comme pacificateur: mais sa mort ne répondit point à la gloire de sa vie. Emporté par la haine qu'il avait conçue contre Alexandre, tyran de Phere, il se précipita au milieu de ses Gardes pour lui ôter la vie de sa main, et il périt lui-

même. La gloire de Thebes sembla être ensevelie avec ces grands hommes, et les Thébains ne firent plus rien digne de la réputation qu'ils s'étaient acquise.

RÉFLEXIONS.

1. Quels changemens deux hommes opèrent-ils dans une Nation! Heureux le Peuple chez lequel naissent de tels hommes! plus heureux celui qui connaît leurs talens, et qui se met à portée d'en profiter en se soumettant à leurs lumieres.

2. Un Général, disait un ancien, ne doit laisser sa vie qu'entre les mains de la vertu; c'est-à-dire, qu'il ne la doit exposer que par des motifs vertueux. Pélopidas se laisse vaincre par son ressentiment, lui qui jusqu'alors avait triomphé de tous ses ennemis. Cette derniere victoire manquait à sa gloire, et on peut dire que faute de l'avoir remportée, il perdit une partie de celle qu'il avait acquise par mille belles actions.

TRAITS A RACONTER.

1. *Pélopidas et Épaminondas sont appellés en jugement à Thebes. Pourquoi. Différence de leur caractere dans la maniere dont ils se défendent.*

2. *Histoire d'Alexandre, tyran de Phere. Sa cruauté. Il rougit de s'être laissé surprendre à la compassion. Il fait Pélopidas prisonnier par trahison. Entretien de sa femme avec cet illustre prisonnier. Epaminondas délivre son ami.*

3. *Paroles d'Epaminondas mourant.*

4. *Douleurs des Thessaliens à la mort de Pélopidas.*

LIX.e LEÇON.

De la Macédoine.

D. Où était situé le Royaume de Macédoine ?

R. Dans l'ancienne Thrace.

D. D'où descendaient les Rois de Macédoine ?

R. Ils prétendaient descendre d'Hercule ; mais les Grecs, plusieurs fois, leur ont disputé cet honneur.

D. Comment vivaient les anciens Rois de Macédoine ?

R. Sous la protection de quelques Républiques Grecques.

D. Qui régnait en Macédoine l'an du monde trois mille six cent cinq ?

R. Amintas, pere de Philippe.

D. Le regne de ce Prince fut-il tranquille ?

R. Non, et il fut souvent secouru par ses voisins.

D. Combien Amintas laissa-t-il d'enfans ?

R. Trois, Alexandre, Perdiccas et Philippe.

D. Qui lui succéda ?

R. Alexandre, qui ne régna qu'un an.

D. Perdiccas monta-t-il sur le Trône après lui ?

R. On le lui disputa ; mais il fut protégé, et régna. (*a*)

D. Qu'arriva-t-il après sa mort ?

R. Philippe se déclara tuteur de son fils, et bientôt fut déclaré Roi.

D. Où Philippe avait-il été élevé ?

R. Par un Pythagoricien, à Thebes, chez Epaminondas.

Le Royaume de Macédoine, jusqu'à Philippe, avait eu peu d'étendue, et moins de célébrité. Amintas, pere de ce Prince, laissa ses Etats affaiblis par diverses guerres ; l'aîné de ses fils n'ayant régné qu'un an, Perdiccas, qui lui succéda, eut un concurrent redoutable en la personne de Pausanias son parent, dont le parti

[*a*] L'an du monde trois mille six cent trente.

était soutenu par un grand nombre de Macédoniens. Heureusement pour ce Prince, Iphicrate, Athénien, était dans ces quartiers avec une petite flotte. Euridice, femme du feu Roi, sut l'intéresser en faveur de son fils. L'usurpateur fut chassé; mais un ennemi plus redoutable vint encore troubler le repos du jeune Roi; c'était Ptolémée, fils naturel d'Amintas. Les deux freres s'en rapporterent à la décision de Pélopidas, qui prononça en faveur du fils légitime. Il prit plusieurs ôtages pour assurer le Traité qu'il venait de faire, et entre autres Philippe, le plus jeune des fils d'Amintas. La Reine conjura Pélopidas de faire donner à ce jeune Prince une éducation digne de sa naissance; et pour répondre à sa confiance, ce Général le mit chez Epaminondas son ami. C'est aux leçons qu'il reçut dans une si bonne école, que Philippe dut les grands talens que ses ennemis ne pouvaient s'empêcher d'admirer en lui; heureux, s'il s'était rendu familieres les vertus morales de ses maîtres; il ne les avait pas reçues de la nature, et il ne les acquit point par l'éducation.

De nouveaux troubles ayant agité la Macédoine à l'occasion de la mort du

Roi, Philippe qui avait alors vingt-quatre ans, s'échappa de Thebes; et après avoir gouverné quelque temps le Royaume comme tuteur de son neveu, qui était encore enfant, les Peuples lui donnerent la Royauté.

RÉFLEXIONS.

En considérant la petitesse des Etats de Philippe, et la situation fâcheuse de ce petit Royaume, lorsqu'un Prince de vingt-quatre ans en prend possession, on n'a garde de s'attendre à la grande révolution qui va suivre, et que je préviens dans cette réflexion. Ces Macédoniens, si méprisés jusqu'alors, touchent au moment qui va les rendre maîtres, non-seulement de toute la Grece, mais de toute l'Asie. Qui produira un événement si peu attendu? L'activité d'un seul homme. Il n'est rien dont on ne puisse venir à bout, si l'on réunit, comme Philippe, au grand desir de réussir avec quelques talens, du courage, et sur-tout une patience à l'épreuve des plus grandes difficultés.

TRAITS A RACONTER.

Moyens dont se sert Euridice pour engager Iphicrate à protéger ses fils.

LXe. LEÇON.

D. En quelle situation était le Royaume de Macédoine, lorsque Philippe monta sur le Trône ?

R. Il était épuisé d'hommes et d'argent, déchiré par les factions au-dedans, et environné d'ennemis au-dehors.

D. Quels desseins conçut Philippe en montant sur le Trône ?

R. 1. De rétablir le bon ordre dans ses États. 2. De réunir tous les Grecs sous son autorité. 3. De s'en servir pour détrôner le Roi de Perse.

D. Ce dessein n'était-il pas extravagant ?

R. Il le paraissait ; mais le succès justifia Philippe.

D. Que fit d'abord ce Prince pour parvenir à son but ?

R. 1. Il forma d'abord des troupes, qu'il eut soin de bien discipliner. 2. Il fit une paix captieuse avec les Athéniens. 3. Il désarma ses autres ennemis à force de présens. 4. Il fit la guerre avec succès à ceux de ses ennemis qu'il avait divisés.

Philippe trouva la Macédoine dans une situation qui ne lui promettait pas un regne tranquille ; ce fut pourtant dans ce moment

moment qu'il forma les grands desseins que nous avons annoncés; et depuis ce moment il ne fit pas une seule démarche qui ne le conduisît à ce but. Ces desseins, qui du premier coup d'œil paraissent extravagans, n'étaient rien moins que téméraires, si l'on considere quel était alors l'état de la Grece. Les Lacédémoniens conservaient à peine quelques vestiges des lois de Lycurgue. L'ambition de faire des conquêtes les avait réconciliés avec l'or. Leur discipline militaire s'était relâchée sur bien des points, et les Thébains leur avaient fait perdre la réputation d'invincibles, dans les journées de Leuctres et de Mantinée. Les Athéniens n'avaient plus parmi eux d'Aristide ni de Cimon. L'oisiveté, la fureur des spectacles avaient amolli leur courage. La valeur des Thébains avait disparu avec les grands hommes qui la leur avaient inspirée. Toute la Grece divisée semblait attendre un maître qui pût la réunir; elle était comme accablée sous le poids de sa liberté, qu'elle ne pouvait plus supporter. Philippe, qui dès sa premiere jeunesse se sentait porté aux grandes choses, résolut de profiter des circonstances qui semblaient l'inviter à s'agrandir. La fortune prit, ce semble, plaisir à le secon-

der; car il trouva des mines d'or qui lui servirent beaucoup pour avancer ses desseins. Au commencement de son regne, tous ses soins tendirent à se procurer la paix avec ses voisins, sur-tout avec les Athéniens, qu'il redoutait extrêmement. Il s'était emparé d'Amphipolis, Ville située sur les confins de son Royaume, et par conséquent fort à sa bienséance. Il ne pouvait la garder sans trop affaiblir l'armée qu'il venait de former, et sans irriter les Athéniens qui la revendiquaient comme leur colonie. D'un autre côté, il ne voulait pas leur remettre une Ville qui était une clef de ses Etats. Il prit le parti de la déclarer libre pour la mettre aux prises avec ses anciens maîtres. Mais quelques années après se trouvant maître chez lui, il reprit cette ville, que les Athéniens refuserent de secourir, pour ne point rompre la paix, et ensuite il les endormit par la promesse qu'il leur fit de la rendre.

RÉFLEXIONS.

1. En quel état les divisions des Grecs les réduisent-elles ! Les vainqueurs des Perses touchent au moment d'être assujettis par une poignée d'hommes qu'ils traitaient de barbares. Apprenons de cet

exemple, qu'il n'est point de Royaume, de famille, quelque grande que soit leur puissance, qui ne touche au moment de leur perte sitôt qu'ils se laissent entamer par la division.

2. Dans les Empires, comme dans les familles; il y a un certain période qu'on ne passe point; le moment qui prévient celui de la décadence, est le plus brillant. Voulons-nous rendre notre fortune durable, jouissons en avec modération, et n'oublions jamais que l'amour du travail, la sobriété et la modestie peuvent seules l'acquérir, et la conserver.

LXI.e LEÇON.

D. QUELLE guerre occupait les Grecs lorsque Philippe entreprit de les asservir? (a)

R. La guerre qu'on appella sacrée.

D. Qui avait donné occasion à cette guerre?

R. Les Phocéens.

D. Qu'avaient-ils fait?

R. Ils avaient labouré des terres consacrées à Apollon.

[a] L'an du monde trois mille six cent quarante-neuf.

D. Qui prit le parti des Phocéens ?

R. Les Lacédémoniens, les Athéniens, etc.

D. Quel parti prit Philippe dans cette guerre ?

R. Après avoir laissé affaiblir les deux partis, il marcha contre les Phocéens.

D. Réussit-il dans cette entreprise ?

R. Non, on lui ferma le passage des Thermopiles.

D. Comment finit cette guerre ?

R. Les Athéniens envoyerent des Ambassadeurs à Philippe, pour le prier de travailler à la paix générale.

D. Comment ce Prince répondit-il à leur confiance ?

R. Il fit la paix, sans y comprendre les Phocéens.

Les Phocéens, voisins du Temple de Delphes, s'étant avisés de labourer des terres consacrées à Apollon, les Peuples voisins crierent au sacrilege. Les Amphictions condamnérent les Phocéens à une grosse amende ; mais un des principaux Citoyens ayant prouvé par un vers d'Homere, qu'anciennement les Phocéens avaient eut l'intendance du Temple de Delphes, révolta ses compatriotes contre le décret qu'ils arracherent des collonnes du Temple après s'en être emparé. Cet

homme, qui se nommait Philomele, avait trouvé le secret d'intéresser les Lacédémoniens en sa faveur ; ses commencemens furent heureux, ayant battu les Peuples voisins du Temple, ce qui rendit cette affaire sérieuse. Les Amphictions s'étant assemblés une seconde fois, il fut résolu qu'on ferait la guerre aux Phocéens, et presque tous les Peuples de la Grece prirent parti. Philippe avait pris la résolution de demeurer neutre, et il profita de la distraction des Grecs, tous occupés de cette guerre, pour étendre ses frontieres. Après s'être emparé de la ville de Méthone, il marcha au secours des Thessaliens, opprimés par les freres d'Alexandre de Phere. L'heureux succès de cette guerre acquit à Philippe l'affection des Thessaliens, dont l'excellente cavalerie eut depuis tant de part à ses victoires, et à celles de son fils.

Il essaya ensuite à pénétrer dans la Phocide ; mais les Grecs, qui connaissaient l'importance de ce passage, avaient eu soin de s'en assurer. Ce fut à l'occasion de cette tentative, que Démosthene essaya de réveiller l'attention des Athéniens sur les desseins de Philippe. Ce grand homme, qui était devenu Orateur en dépit de la nature, fut toujours inac-

cessible aux présens de Philippe ; et tandis que ce Prince avait à ses gages tous les Orateurs de la Grece, le seul Démosthene, qui avait pénétré ses vues, ne cessait d'en avertir les Athéniens : mais comme ils n'étaient point attaqués personnellement, ils s'endormirent. Philippe profita de leur négligence, et attaqua la ville d'Olynthe, dont il se rendit maître, malgré quelques faibles secours que les Athéniens y avaient envoyés. Ce fut après cette conquête que les Thébains, qui ne pouvaient plus soutenir la guerre contre les Phocéens, demanderent du secours à Philippe. D'un autre côté les Athéniens, fatigués de la guerre, ne demandaient pas mieux que de faire la paix. Les Orateurs d'Athenes publierent que ce Prince était disposé à s'en rendre le médiateur : on lui envoya des Ambassadeurs, qu'il amusa par de belles paroles, pendant qu'il s'approchait des Thermopiles. Enfin, s'étant emparé de ce passage, il marcha contre les Phocéens, qu'il vainquit. Comme il voulait paraître modéré, il fit assembler une seconde fois le conseil des Amphictions : les Phocéens, comme sacrileges, y furent déclarés déchus du droit de séance au Conseil Amphictionique ; leurs Villes furent détrui-

tes, et le Roi de Macédoine, qui savait que ce conseil était composé de gens à sa dévotion, demanda pour lui-même le droit qu'il venait de faire perdre à ses ennemis.

Lorsque les Athéniens apprirent le traitement qu'on avait fait aux Phocéens leurs alliés, ils comprirent, mais trop tard, combien ils avaient eu tort de ne pas suivre les avis de Démosthene. Philippe, maître de la Phocide, l'était aussi des Thermopiles, et par conséquent de toute la Grece, dont cet important passage était la clef. Il ne dissimulerent point leur ressentiment; et lorsque philippe leur envoya le décret que les Amphictions avaient rendu en sa faveur, le Peuple paraissait déterminé à lui refuser son approbation: mais le même Démosthene, qui avait sollicité ses Concitoyens à la guerre dans des temps plus heureux, leur fit comprendre qu'ils n'avaient alors d'autre parti à prendre que celui d'y souscrire, puisqu'ils s'y opposeraient inutilement.

RÉFLEXIONS.

1. Un homme sage et prudent sait s'accomoder aux circonstances, comme Démosthene, et vouloir à propos ou la guerre ou la paix. Le Peuple, au con-

traire, n'agit que par boutade, et ne sait se déterminer que par l'objet qui l'affecte dans le moment. Apprenons, comme ce grand Orateur, à faire céder nos ressentimens à la prudence.

2. Pourquoi les Athéniens furent-ils sourds à la voix de Démosthene, qui les exhortait sans cesse à se précautionner contre l'ambition de Philippe? C'est qu'il s'agissait, pour lui faire la guerre, de toucher aux fonds destinés aux plaisirs du Peuple. Ces Athéniens, autrefois disposés à tout sacrifier pour la Patrie, craignaient tellement alors d'être privés des spectacles, qu'ils avaient fait une loi qui condamnait à mort ceux qui proposeraient de divertir les sommes qui y étaient destinées. C'est ainsi que le Peuple lorsqu'il s'est rendu maître des affaires, anéantit la liberté, ou plutôt la restreint au privilege de satisfaire ses caprices et ses fantaisies.

TRAITS A RACONTER.

1. *Réponse de l'Oracle de Delphes à Philippe. Il suit le conseil de l'Oracle.*

2. *Lettre de Philippe à Aristote, pour le prier de se charger de l'éducation de son fils Alexandre.*

3. *Philippe perd un œil, et comment.*

4. *Philippe encourage ses soldats par des motifs de religion.*

LXII.e LEÇON.

D. Qui était Démosthene ?

R. Un Athénien, fameux par son éloquence.

D. Etait-il né avec les talens requis pour son art ?

R. Non, et l'on peut dire qu'il força la nature.

D. Réussit-il d'abord en Public.

R. Non, il fut sifflé, et se retira tout découragé.

D. Qui le consola, et lui fit reprendre courage ?

R. Un vieillard, qui, malgré ses défauts, découvrit ses talens.

D. Contre qui Démosthene employa-t-il son éloquence ?

R. Contre Philippe, et son fils Alexandre.

Démosthene était fils d'un pere opulent, puisqu'il avait le revenu de plusieurs forges ; ce qui faisait dire à ses ennemis qu'il était fils d'un Forgeron. Etant resté orphelin fort jeune, son éducation fut négligée par la faute de son tuteur. Comme il sortait de l'adolescence, il ouit un Orateur que le Peuple reconduisait avec de grands applaudissemens :

dans l'instant la vocation du jeune homme se développa. Il se sentit brûler du desir de se signaler dans un art qui était le plus sûr moyen de parvenir aux dignités dans Athenes ; mais le succès ne répondit point à son attente. La nature semblait lui avoir fermé toutes les voies de s'élever par ce moyen. Sa timidité rendait sa mémoire inutile, et le bruit du Peuple lui faisait oublier le discours qu'il savait le mieux. Il avait la respiration si courte, qu'il était obligé d'interrompre ses phrases ; sa langue, retenue par un grand nombre de petits filets, ne pouvait prononcer certaines lettres. Pour comble de disgrace, ses gestes étaient ridicules ; et il avait sur-tout la mauvaise habitude de lever une épaule à la fin de chaque période. Ce fut avec ces défauts, que Démosthene osa se présenter devant un Peuple délicat et connaisseur ; aussi sa témérité fut-elle punie : au-lieu des applaudissemens qu'il comptait recevoir, il fut sifflé, et se retirait le désespoir dans l'ame, lorsqu'un vieillard qui avait remarqué ses talens à travers ses défauts, l'aborda ; et après l'avoir consolé, lui prédit sa gloire future, s'il avait le courage de vaincre les défauts dont nous avons parlé. L'entreprise était difficile,

et paraissait impossible ; cependant le jeune homme, persuadé par le vieillard, et entraîné par son penchant, se détermina à la tenter.

Pour surmonter sa timidité naturelle, et s'accoutumer aux bruits du Peuple, il allait réciter ses harangues sur le bord de la mer, dans le temps où elle était la plus irritée. Pour corriger le défaut de sa respiration, il montait, en courant des lieux escarpés, en récitant les plus longues périodes. Il s'accoutuma à rouler incessamment dans sa bouche du sable extrêmement fin, ce qui coupa en peu de temps les filets qui retenaient sa langue. Il ne restait plus que ses gestes à corriger : pour en venir à bout, il s'enferma pendant un temps considérable dans un lieu qu'il avait garni de grands miroirs ; et pour se déshabituer de son mouvement d'épaule, il fit construire une tribune étroite, où il n'y avait que sa place ; il fit pendre au plancher une halebarde, dont la pointe touchait à son épaule nue, en sorte que le fer lui entrait dans la chair lorsque cette épaule se levait.

Démosthene recueillit enfin le fruit de ses travaux, et selon la prédiction du vieillard, il devint non-seulement l'admi-

ration de toute la Grece, mais de tout l'Univers et de tous les siecles.

RÉFLEXIONS.

1. Ne nous plaignons plus de la nature, et cessons de l'accuser de nous avoir refusé des talens. Il n'est point d'homme, quelque disgracié qu'on le suppose, qui ne puisse tirer parti du peu qu'il a reçu. Combien d'autres, dont les talens extraordinaires sont demeurés inutiles au Public, parce qu'ils n'ont pas eu le courage de détruire quelques défauts extérieurs qui obscurcissaient leurs plus brillantes dispositions?

2. La science la plus nécessaire aux Princes, est celle du discernement de l'esprit et des talens de ceux qui les approchent. Que de sujets déplacés, parce qu'on a méconnus leurs vrais talens! Combien d'autres qui dans leur jeunesse, ne paraissaient propres qu'aux plaisirs auxquels ils s'abandonnaient, et qui par la suite seraient devenus d'excellens sujets, si quelqu'un les eût encouragés! Un grand Roi dans le dernier siecle ne dédaigna pas de former un jeune homme dont on n'espérait rien de bon. Il eut plus d'une fois sujet d'être découragé; mais enfin sa persévérance vint à bout d'en faire un de ses meilleurs Ministres.

3. Que les jeunes gens apprennent de l'exemple de Démosthene, à ne se point décourager par la crainte de ne point réussir dans ce qu'ils entreprennent. Ils se défendent de l'application par leur peu d'aptitude; plusieurs sont dans la bonne foi à cet égard, et ne voient pas que leur paresse diminue leurs talens à leurs yeux.

LXIII.e LEÇON.

D. QUE fit Philippe après avoir ruiné les Phocéens ?

R. Il poussa ses conquêtes en Thrace, et voulut se rendre maître de l'Eubée.

D. Qu'est-ce que l'Eubée ?

R. Une Isle voisine de l'Attique, nommée aujourd'hui Négrépont.

D. Quel Capitaine lui opposa-t-on ?

R. Phocion, un des plus vaillans et des plus honnêtes hommes de son temps.

D. N'avait-il que ces qualités ?

R. Il était grand Orateur, et l'emportait même sur Démosthene pour la concision.

D. Que fit-il en Eubée ?

R. Quoiqu'il fût trahi, il remporta une grande victoire sur les troupes de Philippe.

D. Qui commanda après lui en Eubée ?

R. Molossus, qui fut fait prisonnier.

Philippe se voyant au nombre des Amphictions, crut qu'il devait prudemment laisser respirer les Grecs; car il lui importait beaucoup de cacher encore le dessein qu'il avait d'asservir la Grece. Il ne demeura point oisif pendant cet intervalle, et entreprit d'étendre ses frontieres. Ensuite il pratiqua des intelligences dans l'Eubée, et s'en serait rendu absolument maître, sans le secours que Phocion y amena. Le Roi de Macédoine tourna ensuite ses vues du côté de la Chersonese de Thrace; mais le même Phocion rendit encore ses armes inutiles dans ce pays. Philippe n'espérant plus venir à bout de ses desseins par la force, eut recours à ses ruses ordinaires. Les Amphictions s'étant assemblés pour quelques affaires, Philippe fit tellement agir ses créatures auprès de ce Conseil souverain, qu'il fut nommé Généralissime des troupes Grecques. Cette nouvelle et celle des progrès que Philippe avait faits en conséquence de ce nouveau titre, consterna les Athéniens. Le Héraut les sollicita vainement à plusieurs reprises pour donner leur avis dans l'occurrence présente; tous garderent un morne silence. Le seul Démosthene, après avoir rassuré ses Citoyens, leur prescrivit la conduite

qu'ils devaient tenir pour débaucher les Thébains à Philippe, et leur fit voir que, malgré leur inimitié pour Thebes, ils ne devaient point balancer à lui aider à secouer le joug, puisque la plupart des Thébains alarmés des desseins de ce Prince, ne demandaient qu'à rompre avec lui.

RÉFLEXIONS.

Le secret et la prudence sont l'ame des grandes affaires. Philippe sait se borner dans ses progrès; il craint de réveiller chez les Grecs l'amour de la liberté, s'il leur laisse entrevoir trop tôt le dessein qu'il a de les assujettir; et c'est par cette conduite qu'il parvient sûrement à son but, qu'il aurait absolument manqué, s'il n'eût pas su se contenir. Belle leçon pour ces hommes ardens que le moindre retardement irrite, et qui font manquer les affaires les mieux concertées, faute de leur laisser le temps de mûrir.

TRAITS A RACONTER.

1. *Gravité de Phocion; il mene une vie dure.*

2. *Ce qu'il disait sur la façon de parler en public.*

3. *Bon mot de Démosthene par rapport à Phocion.*

4. *Réponse de la femme de Phocion à une Dame qui lui montrait ses bijoux*

LXIV.e LEÇON.

D. QUEL parti prirent les Thébains dans la guerre que les Athéniens déclarerent à Philippe?

R. Ils se joignirent aux Athéniens.

D. Qui commandait l'armée des Athéniens?

R. Des Généraux sans valeur, sans prudence et sans courage.

D. Où se donna la bataille?

R. Près de Chéronée, ville de Béotie.

D. Qui se distingua sur-tout dans ce combat?

R. Le jeune Alexandre, fils de Philippe.

D. Qui remporta la victoire?

R. Philippe.

Il ne fut pas difficile aux Athéniens d'engager les Thébains à s'unir avec eux, pour s'opposer aux progrès de Philippe. L'éloquence de Démosthene les entraîna, et ce grand Orateur sut leur communiquer la haine qu'il avait lui-même contre la tyrannie où Philippe semblait aspirer. Heureux s'il eût pu réussir à faire choisir des Généraux dignes d'être opposés au Roi de Macédoine; mais la brigue et l'intérêt propre présidaient aux élections, et l'on donna le commandement à des

gens d'une incapacité totale. La bataille se donna près de Chéronée, et le jeune Alexandre, qui commandait l'aile gauche, enfonça le bataillon que les Thébains appellaient sacré. Philippe fut moins heureux. Les Athéniens qui, d'abord avaient été rompus, montrerent une nouvelle vigueur, et les Macédoniens furent mis en désordre à leur tour. Celui qui commandait pour les Athéniens, crut que la victoire ne pouvait plus lui échapper : *Poursuivons-les jusque dans la Macédoine*, dit-il à ses soldats. Ceux-ci, pour obéir à son commandement, poursuivirent les fuyards au-lieu de prendre en flanc la phalange Macédonienne. *Les Athéniens ne savent pas vaincre*, dit froidement Philippe ; et profitant de leur imprudence, il les mit en fuite. Ce Prince, maître du champ de bataille, fit bien voir qu'il est plus aisé de vaincre ses ennemis, que de triompher de soi-même. La joie que lui causa cette victoire, lui en fit ternir l'éclat par des actions indignes d'un Prince ; mais les reproches que lui en fit l'Orateur Démade, qu'il venait de faire prisonnier, le firent rentrer en lui-même ; et loin d'être offensé de la liberté généreuse de cet Orateur, il le mit dès-lors au nombre de ses amis. La conversation de cet homme adoucit son

humeur, et ce fut autant en sa considération que pour gagner l'affection des Athéniens, qu'il leur renvoya leurs prisonniers, après avoir fait distribuer des habits à ceux qui en manquaient. Il fit ensuite la paix avec eux et avec les Thébains; mais ce ne fut qu'après avoir mis une bonne garnison dans Thebes.

Les Athéniens, quoique vaincus, ne firent paraître aucun ressentiment contre Démosthene, qui les avait engagés dans cette guerre: au contraire, ils le chargerent de publier dans un discours public, les louanges de ceux qui étaient morts à Chéronée.

RÉFLEXIONS.

1. Qu'il est beau de voir Philippe enivré de sa victoire, souffrir la réprimande d'un homme auquel il pouvait donner des fers! Un Prince qui a la force de s'entendre dire ses vérités, mérite vraiment le nom de grand, sur-tout s'il profite, pour se vaincre lui-même, des avis qu'on a le courage de lui donner.

2. Un homme vraiment vertueux est toujours libre, même dans les fers. Philippe, au milieu d'une troupe des siens qu'il avait comblés de biens, n'en trouve pas un seul qui soit assez touché de sa gloire, pour l'avertir qu'il se déshonore. Ce n'est guere parmi leurs Courtisans que

les Princes doivent s'attendre à trouver des amis, à moins qu'ils n'encouragent beaucoup ceux qui sont assez généreux pour risquer de leur déplaire en les servant véritablement.

3. Les Athéniens, au temps de la bataille de Chéronée, avaient beaucoup dégénéré de la vertu de leurs prédécesseurs. Ils eurent cependant l'équité de rendre justice au zele de Démosthene. Vaincus dans une guerre qu'ils avaient entreprise par le conseil de cet Orateur, ils aimerent mieux avouer qu'ils avaient eu tort de déférer trop tard à ses avis, que de décharger sur lui la mauvaise humeur où les avait mis leur défaite. Ils pousserent la générosité, ou plutôt l'esprit de justice plus loin; car ils voulurent témoigner hautement qu'ils étaient satisfait de sa conduite, et malgré les clameurs de ses ennemis, qui le chargeaient du mauvais succès de cette guerre, ils s'empresserent de lui donner des preuves de leur estime. Quelle idée devons-nous nous former d'un peuple chez qui l'on remarque tant de vertus, au temps même de la décadence de ses mœurs ?

TRAITS A RACONTER.

1. *Terreur panique de Démosthene.*

2. *Reproche que Démade fait à Philippe.*

3. *Mort et caractere d'Isocrate.*

4. *Couronne d'or décernée à Démosthene, et pourquoi.*

5. *Eschine accuse Démosthene ; est banni. Générosité de son adversaire.*

6. *Eschine dans son exil rend justice aux talens de son rival.*

LXV.e LEÇON.

D. QUE fit Philippe après la bataille de Chéronée ?

R. Il se fit nommer de nouveau Généralissime des Grecs.

D. Quelle guerre avait-il dessein d'entreprendre ?

R. Il voulait détrôner le Roi de Perse.

D. Quelle cérémonie fit-il avant son départ ?

R. Le mariage de sa fille.

D. Qu'arriva-t-il pendant les réjouissances de ses noces ?

R. Il fut assassiné par un de ses Officiers.

D. Quelle était la femme de Philippe ?

R. Olimpias, Princesse d'Epire, de laquelle il eut Alexandre.

D. Vécut-il avec elle en bonne intelligence ?

R. Non, il la repudia, et prit un autre femme.

Philippe, victorieux à Chéronée, ne trouva plus rien dans la Grece qui mit obstacle à ses desseins. Ils étaient dignes de lui, et justifiaient en quelque façon les efforts qu'il avait faits pour se mettre en état de les exécuter. Il proposa aux Grecs de les mener en Perse, pour se venger d'une Nation qui n'avait rien épargné pour ruiner leur Pays. Ayant été nommé Généralissime des troupes Grecques, il se préparait à partir, lorsqu'il fut assassiné par un Officier, auquel il avait négligé de rendre justice,

Philippe avait épousé Olympias, qui fut mere d'Alexandre. C'était une femme vindicative et d'une hauteur insupportable. On prétend qu'elle imitait le mauvais exemple que lui donnait son époux, qui ne gardait pas fort scrupuleusement la foi conjugale. Quoi qu'il en soit de ce dernier article, la mauvaise humeur de cette femme empoisonnait toute la satisfaction que Philippe recevait de ses heureux succès. Leurs querelles éclaterent enfin. Philippe répudia Olympias, et il épousa Cléopatre, qui était encore jeune, mais dont la beauté était extraordinaire. Au milieu du repas des noces, Attalus, oncle maternel de la nouvelle Reine, s'avisa de dire aux assistans, qu'il fallait prier les Dieux d'accorder un légitime

successeur au Roi. Alexandre, justement piqué d'une telle imprudence, lui demanda s'il le prenait pour un bâtard, et lui jetta son assiette à la tête. Philippe trouva fort mauvais que son fils osât troubler la fête; il se leva, et courut à lui l'épée haute; heureusement il tomba, ce qui donna le temps aux conviés de se mettre entre lui et son fils. Le jeune Prince outré, oubliant le respect qu'il devait à son pere, dit en se retirant: *Les Macédoniens ont un Chef bien en état de passer d'Europe en Asie, lui qui ne peut aller d'une table à l'autre sans s'exposer à se rompre le cou.* Ce jeune Prince fut trouver sa mere, et la conduisit en Epire, auprès de ses parens.

La bonne intelligence se rétablit dans la famille de Philippe, à l'occasion d'un reproche que lui fit un ami sincere. Il se nommait Démarate. Etant venu à la Cour, Philippe lui demanda si les Grecs vivaient en bonne intelligence? *Vraiment, Seigneur*, lui répondit Démarate, *il vous sied bien de vous mettre tant en peine de la Grece, vous qui avez rempli votre propre maison de querelles et de divisions.* Le Prince, piqué au vif d'un reproche si juste, rentra en lui-même, et rappella son fils par le ministere de son ami.

Ayant remis le calme dans sa famille,

il voulut marier une de ses filles avant de passer en Asie, où il avait déja envoyé deux de ses meilleurs Capitaines. Mais il fut tué pendant les réjouissances qu'on faisait à l'occasion de ses noces. L'oncle de Cléopatre, sa seconde épouse, avait offensé publiquement un jeune homme qui avait de la naissance; celui-ci s'en plaignit au Roi Philippe, qui aimant passionnément Cléopatre, craignit de chagriner son oncle; et pour dédommager l'offensé, il le plaça parmi ses principaux Officiers. Ce bienfait toucha moins le jeune homme, que l'impunité qu'on accordait à son ennemi; et ce fut pour s'en venger, qu'il poignarda Philippe. (*a*) Ce Prince avait quarante-sept ans, et en avait régné vingt-quatre. Artaxerxe Ochus, Roi de Perse, mourut aussi la même année.

RÉFLEXIONS.

1. Une passion malheureuse, après avoir troublé la douceur de la vie de Philippe, est enfin cause de sa mort. Il n'en est guere qui n'ayent les plus terribles suites, lorsqu'on s'y abandonne, et toute l'attention de l'homme sage doit être employée à les détruire dès leur naissance.

2. Le partage des personnes du sexe,

[*a*] L'an du monde trois mille six cent soixante-six.

est la douceur et la modestie. Quand elles manquent de ces vertus, elles font le supplice de ceux qui ont le malheur de leur être unis, et souvent occasionnent les plus grands malheurs.

3. Un Roi, un Magistrat, un Juge, ne doit point avoir de parens quand il est question de rendre justice. Si Philippe avait observé cette regle de justice, il n'eût pas vu terminer sa vie au milieu de sa course.

TRAITS A RACONTER.

1. *Modération de Philippe, à qui l'on parlait trop lemment.*

2. *Ce Prince aime la trahison et méprise les traîtres.*

3. *Il refuse de se venger de ceux qui parlent mal de lui.*

4. *Il rend la liberté à un esclave qui l'avait repris d'une indécence.*

5. *Il refuse de solliciter les Juges pour un coupable.*

6. *Aventure d'une femme qu'il avait condamnée mal-à-propos.*

7. *Noble hardiesse d'une femme qui lui demandait justice.*

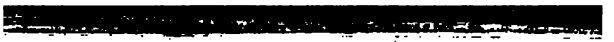
8. *Bon mot de Philippe à son Médecin.*

9. *Sa réponse à un Médecin extravagant; ce qu'il fit pour le guérir de sa folie.*

10. *Louange qu'il donna à Antipater.*

11. *Bon mot de Parménion aux Ambassadeurs des Grecs.*

12. *Plaisanterie de Philippe sur la pluralité des Généraux à Athenes.*

13. *Lettre de Philippe à Aristote, au sujet de la naissance de son fils.*

Fin de la premiere Partie et du Tome I.